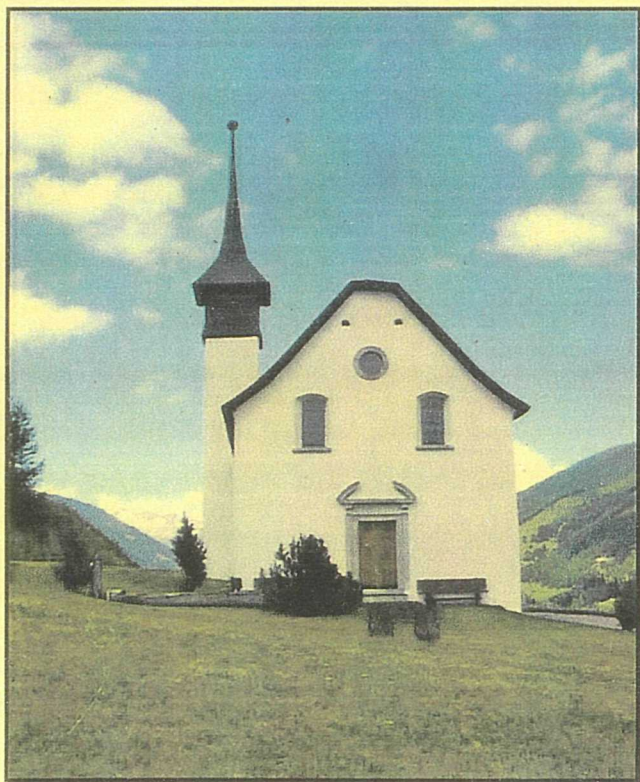


Université de Lausanne  
Faculté des Lettres  
Section d'histoire de l'art

Mémoire de licence  
octobre 2003

## Les chapelles baroques valaisannes (1600-1800)

### La pierre... et la foi



Vinciane Glassey  
Chemin des Fleurettes 41  
1007 Lausanne

Directeur de mémoire  
Gaëtan Cassina  
Faculté des Lettres  
Université de Lausanne

Médiathèque VS Mediathek



1010630404

3855282

TR 12 284

(2)



# INTRODUCTION

Creuset de l'Europe contemporaine, les deux siècles entre 1600 et 1800 sont aussi pour le Valais, des années de mutation profonde et de remise en question. Issue en grande partie de l'humanisme renaissant, la réforme protestante met en péril jusqu'aux bases de la société valaisanne. La réaction catholique à cette menace se révélera à la mesure du danger : encore désunis et affaiblis au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les catholiques se montreront à même de serrer les rangs et de s'opposer efficacement à l'implantation du protestantisme. Cette réussite est avant tout le fait de l'évêché : se succèdent en effet sur le siège de saint Théodule entre 1565 et 1807 treize évêques qui, malgré certains caractères plus faibles, feront de la lutte contre les protestants une priorité affirmée de leurs mandats. Parallèlement, l'évêché s'efforce tant bien que mal de combler les brèches infligées à son pouvoir temporel par la montée en puissance des patriotes.

Visées expansionnistes du monde protestant voisin et rébellion plus ou moins larvée à l'intérieur même du pays : ces deux données, à elles seules, font du siège épiscopal une position de plus en plus difficile à tenir. Tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, par l'implantation d'ordres religieux « missionnaires », par le fractionnement des grandes paroisses médiévales en petites entités aisément contrôlables, par de plus nombreuses visites épiscopales, par une meilleure formation du clergé, et... par l'incitation à bâtir de nouveaux lieux de culte, les évêques tentent de se rapprocher de leurs fidèles.

Le processus, lent et laborieux jusque dans les années 1650, produira ses pleins effets dans le siècle suivant (1650-1750). Ces cent années verront l'érection de la plupart des chapelles étudiées dans ce mémoire. Elles servent également de cadre temporel à l'éclosion d'un véritable style, que Santino Langé et Giuseppe Pacciarotti ont appelé avec pertinence « barocco alpino »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Santino Langé, Giuseppe Pacciarotti, **Barocco alpino, Arte et architettura religiosa del Seicento : spazio et figuratività**, Milan : Jaca Book, 1994. Dans la thèse de Langé et Pacciarotti, « alpino » ne désigne pas seulement un cadre géographique, mais aussi une catégorie stylistique et culturelle, qui voit les régions alpestres, périphériques, rurales et pauvres s'approprier d'une manière originale le vocabulaire formel du baroque, un art d'abord romain et urbain.



## CHAPITRE PREMIER

# PREMISSES METHODOLOGIQUES

### 1.1 Le corpus

Le corpus des chapelles baroques du Valais est quantitativement important (cf. Annexe 1) : 300 édifices peuvent y prétendre, *grosso modo*, c'est-à-dire sans prendre en considération les chapelles préexistantes et qui auraient subi des rénovations plus ou moins importantes. Le présupposé de départ consiste donc à ne considérer que les chapelles neuves ou ayant été complètement reconstruites entre 1600 et 1800, à une ou deux exceptions significatives près. N'appartiennent pas non plus au corpus considéré ici les chapelles insérées dans un complexe architectural plus grand, comme les couvents ou la cathédrale. Dans certaines églises se trouvent également des autels latéraux, dédiés à un saint particulier, qui ont une fonction et un statut tout à fait similaire à une chapelle, mais sans en posséder l'enveloppe architecturale. Ces aménagements n'ont pas à être pris en compte dans notre approche architecturale qui vise à définir une typologie de chapelles physiquement autonomes.

Etant donné la proximité et parfois même l'intrication des territoires où s'exercent le pouvoir de l'évêque de Sion et ceux régis par Saint-Maurice, les chapelles qui dépendent de l'abbaye ont été incluses dans notre corpus. Les juridictions respectives de l'évêque et de l'abbé s'entremêlent en certains lieux. On le voit notamment lors de l'installation du clergé : dans de nombreuses régions, Saint-Maurice propose un prêtre, mais c'est l'évêque qui dispose, entérinant ou refusant la nomination. La collaboration s'effectue également dans l'autre sens, comme en témoigne la carrière d'Adrien II de Riedmatten, qui fut abbé de Saint-Maurice avant son élection à l'épiscopat... Les rapports historiques, économiques, politiques et sociologiques sont si étroits entre ces territoires qu'il paraît logique de les considérer comme appartenant à une sphère culturelle commune. Les maîtres d'oeuvres et artisans actifs dans les deux régions sont d'ailleurs souvent les mêmes. Nous incluons également dans le corpus la chapelle Sainte-Famille de Saint-Gingolph, aujourd'hui rattachée au diocèse d'Annecy, mais qui appartenait lors de sa fondation par la famille de Riedmatten, en 1677, au diocèse de Sion.



## 1.2 Le cadre temporel

Pourquoi 1600 et 1800 comme dates extrêmes ? La première correspond au début de la réforme catholique en Valais : quelques trente ans après la fin du concile de Trente, ses premiers effets se font sentir dans la région. 1604 voit également l'arrivée sur le siège épiscopal d'Adrien II de Riedmatten, premier grand promoteur des idées tridentines. C'est sous son épiscopat que se remodelent le rôle et la fonction de l'évêque. Dans les régions où s'exerce son influence et celle de ses successeurs s'expriment alors dans la pierre une foi, une culture, un savoir-faire, mais peut-être surtout... une volonté politique.

Le tournant du siècle, 1800, marque symboliquement, pour le Valais comme pour l'Europe entière, la fin de l'Ancien Régime. La révolution valaisanne a lieu en 1798. Les années qui suivent, instables politiquement<sup>2</sup>, aboutissent en 1815 à l'entrée dans la Confédération Helvétique. C'est aussi la fin du règne séculaire des princes-évêques sur le nouveau canton suisse.

Le grand nombre de chapelles bâties entre ces deux bornes temporelles est à lui seul significatif. Si l'on prend également en compte l'édification d'églises, d'oratoires ou de *Sacri Monti*, on peut parler d'une véritable explosion de la construction (au moins religieuse) aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Entre 1600 et 1700, on compte 13 nouvelles églises (contre seulement 3 pour le siècle précédent), entre 1700 et 1800, 19<sup>3</sup>. L'évolution suit la même courbe exponentielle en ce qui concerne les chapelles, et ce aussi bien pour les constructions nouvelles que pour les fondations ou re-fondations d'édifices existants.

## 1.3 Les sources

Action concertée, réfléchie, voulue par l'évêque et ses stratèges (le chapitre, le clergé local, voire des religieux), la floraison de ces nouveaux sanctuaires se confronte ensuite à la réaction des principaux intéressés, les fidèles. La consultation des archives communales et paroissiales<sup>4</sup> est une source inestimable pour évaluer les modalités de leur participation à ces

---

<sup>3</sup> De 1798 à 1815, le Valais connaît de fait pas moins de sept régimes politiques successifs...

<sup>3</sup> Cette statistique est le fait de Louis Carlen, *Kultur des Wallis, 1500-1800*, Viège : Rotten Verlag, 1984, p. 91

<sup>4</sup> Par le dépouillement des inventaires communaux et paroissiaux déposés aux Archives de l'Etat du Valais (AEV) à Sion.



fondations. Bien que lacunaires, elles permettent d'attester l'existence d'une chapelle à une date précise, fournissant parfois des informations sur les travaux (date, état d'avancement, litiges, décision de reconstruire, provenance des matériaux, etc.). Rares sont les mentions directes attestant d'une construction à une date précise. Par contre, des mentions indirectes (par exemple un legs d'argent à la chapelle, une fondation de messes, ou encore des actes divers portant, en en-tête, le nom du village et la mention « devant la chapelle », fréquente sur les actes notariés...) permettent néanmoins d'établir un *terminus ante quem*. D'autres pièces d'archives apportent des informations complémentaires fort utiles : les testaments, les reconnaissances de dettes et autres documents comptables (commandes, factures, relevé des troncs). En outre, les communes et les paroisses ont parfois conservé des copies de procès-verbaux de visites épiscopales ou diverses pièces de correspondance avec l'évêque.

Ces documents, ainsi que les archives épiscopales en général, constituent une autre source d'information indispensable. Quasiment détruites en 1788 lors du grand incendie de Sion qui ravagea le palais de l'évêque à la Majorie et le château de Tourbillon, ces archives n'ont pu être reconstituées qu'en partie, souvent grâce à des copies conservées dans les communes et les paroisses. C'est notamment le cas d'un certain nombre de procès-verbaux de visites. Ces documents contiennent un répertoire des lieux visités par l'évêque, assorti de ses commentaires quant à l'état des différents bâtiments, du mobilier et des objets liturgiques. Usant fréquemment de la menace, l'évêque n'hésite pas à exiger des travaux de rénovation, sous peine de voir l'édifice destitué de son rang. Dans les faits, il passe rarement à l'acte. Néanmoins, les chapelles, menacées d'être ramenées au simple rang d'oratoire, font souvent l'objet de travaux, plus ou moins importants selon les moyens financiers à disposition, après ces visites.

Contrairement à des régions limitrophes comme la Savoie où « en principe, toute fondation de chapelle était soumise à [...] l'inscription au greffe de l'évêché<sup>5</sup> », les évêques valaisans ne tiennent pas un inventaire systématique de leurs possessions immobilières. Des cas rarissimes, issus de l'initiative de curés isolés<sup>6</sup>, donnent des listes détaillées des lieux de culte de leurs paroisses.

---

<sup>5</sup> Roger Devos, « Chapelles et dévotions populaires dans le diocèse de Genève-Annecy aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », in **Vie religieuse en Savoie, mentalités et associations**, Annecy : Académie Salésienne, 1988, pp.139-140.

<sup>6</sup> Tel ce curé d'Anniviers, l'abbé Rouaz, qui rédige en 1861, un mémorandum inventoriant tous les oratoires, chapelles et églises de sa paroisse, dans le but d'obtenir de l'évêque des indulgences attachées à ces édifices. Sa lettre est conservée aux archives épiscopales, tome 139, n.39



Le dépouillement des archives, indispensable, ne peut donc répondre à toutes les questions. L'histoire de nombreux édifices conserve une part d'ombre, soit quant à leur date de fondation, soit quant aux diverses étapes de construction ou aux rénovations successives. Toutes les chapelles de notre corpus ont subi des restaurations, plus ou moins importantes, modifiant parfois considérablement leur aspect<sup>7</sup>. Dans le cadre d'un travail comme celui-ci, il reste néanmoins illusoire de vouloir rendre compte de tous ces changements. Le point de départ de cette analyse est l'état actuel de ces chapelles : ceci prête le flanc à une critique évidente, mais l'éviter nécessiterait une approche de type monographique pour chaque objet. De la même manière, l'étude du mobilier, des peintures, sculptures et autres oeuvres d'art ornant les chapelles dépasserait de beaucoup le cadre d'un mémoire.

Souvent pittoresques, les chapelles ont été très photographiées, et ce dès les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. On les utilise fréquemment pour illustrer les premières cartes postales qui accompagnent le développement touristique du canton au début du XX<sup>e</sup>... Malgré leur qualité parfois médiocre (au vu des standards actuels), ces clichés sont riches en enseignements : d'abord sur l'état des édifices avant d'éventuelles rénovations survenues au cours du dernier siècle, ensuite sur le rôle culturel joué par ces chapelles. Très intéressants également d'un point de vue ethnographique, ils témoignent d'une vie villageoise organisée autour de ce centre symbolique : entre le lavoir et le bistrot, c'est un lieu de rencontre, une croisée des chemins.

Ces témoignages photographiques sont inestimables, surtout lorsqu'ils permettent de ressusciter par l'image une chapelle disparue ou transformée depuis. C'est le cas par exemple de la chapelle Saint-André à Sarreyer. Cet édifice construit, en 1646, par André et Pierre Besse, seuls survivants de leur famille après une épidémie en 1639, a malheureusement disparu dans les années 1930, remplacé par une chapelle plus grande. Seuls le porche à arcade et le clocher ont été conservés, insérés dans la nouvelle architecture. L'ensemble baroque originel de Sarreyer ne nous est donc connu que par les archives et d'anciennes photographies. Celles-ci permettent de se faire une bonne idée de l'aspect extérieur de la chapelle (et de constater sa parenté avec sa voisine, Saint-Michel de Bruson). Un autre exemple de la région est aussi éclairant : le cas de la chapelle des Saints-Jean-Baptiste-et-Antoine du Levron. Sa date de 1649 en fait un des premiers exemples des chapelles possédant un porche monumental dans-œuvre sur une triple arcade<sup>8</sup>. La perte de ce monument important n'est que modestement tempérée par

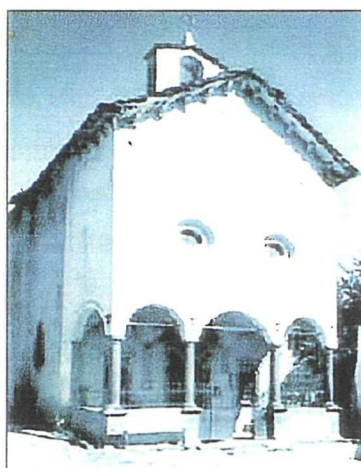
---

<sup>7</sup> Cf Annexe 1, répertoire. Les chapelles très remaniées sont signalées en vert, celles qui ont disparu, ou ont été refaites à neuf, en rouge.

<sup>8</sup> Les porches de ce type sont analysés infra, au point 4.4, p.57 et suivantes



la conservation de ces quelques clichés (fig 1). Les limitations techniques de la photographie dans les premières décennies du XXe siècle ne permettent pas toujours de bonnes prises de vue en intérieur... Il nous faut donc nous contenter principalement de photographies de l'extérieur, et où le paysage, des personnages ou des effets de composition prennent parfois le pas sur la description du bâtiment proprement dit. Effectuant un important travail de conservation, le Centre Valaisan de l'Image et du Son (CVIS) à Martigny possède une vaste collection de ces photographies ; il est désormais possible d'en visionner une grande partie sur l'internet<sup>9</sup>.



**Fig 1.** Le Levron, chapelle Saints-Jean-Baptiste et Antoine, 1649  
Photographie de l'atelier Gyger et Klopfenstein, d'Adelboden, entre 1900 et 1910  
(mis à la disposition du public sur le site internet du CVIS)

## 1.4 Etat de la recherche

Louis Carlen le constatait en 1984, dans son grand ouvrage sur le Valais entre 1500 et 1800 : « Beim heutigen Stand der Forschung ist es schwierig, alle diese Bauten zu typisieren, weshalb wir es vorziehen, auf einzelne bedeutendere Bauten besonders hinzuweisen »<sup>10</sup>. Certaines chapelles font ainsi l'objet d'investigations et de publications, alors que d'autres, les plus modestes, sont négligées par les spécialistes, de sorte qu'une vue d'ensemble sur ce dense réseau de bâtiments fait défaut. Après avoir mentionné cette difficulté, Carlen tente une typologie, au demeurant vague et

<sup>9</sup> A l'adresse suivante : [www.cvis.ch](http://www.cvis.ch). Il est possible de les trouver aussi en passant par [www.rero.ch](http://www.rero.ch), en tapant deux mots-clé : « chapelle » et la localité voulue.

<sup>10</sup> Op.cit., p. 223.

très superficielle : « Die barocken Walliser Kirchen und Kapellen folgen im allgemein einem ähnlichen Typ. Sie besitzen einen rechteckigen gewölbten Saalraum mit eingezogenem, dreiseitig schliessendem Chor »<sup>11</sup>.

Le Haut-Valais est toutefois mieux loti que le Bas, notamment les districts de Conches (Ober- et Untergoms) et le district de Rarogne oriental : en effet, Walter Ruppen a dressé l'inventaire exhaustif de leurs monuments historiques, religieux et laïcs, pour l'inventaire des « **Kunstdenkmäler der Schweiz / Nos monuments d'art et d'histoire** ». Les trois volumes parus<sup>12</sup> constituent une source d'information scientifique incontournable. En outre, de nombreuses paroisses du Haut-Valais ont été fondées au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et, à l'occasion de leurs fêtes de jubilés respectives, publient souvent des plaquettes ou même des monographies. De qualité inégale, elles ont le mérite de renseigner sur les sources archivistiques et les restaurations. Celles-ci fournissent par ailleurs une autre occasion propice à la publication.

Les essais rédigés sur l'histoire du Valais, par des ecclésiastiques, comme le chanoine Pierre-Antoine Grenat au début du siècle, l'abbé Erasme Zufferey sur le Val d'Anniviers, ou l'abbé Jean-Emile Tamini sur différentes régions du diocèse, sont également des sources incontournables, quoique marquées au sceau d'une historiographie encore très XIX<sup>e</sup> et fort peu objectives sur la question confessionnelle... Incontournable aussi l'« état des lieux » dressé en 1940 par les abbés Jean-Emile Tamini et Pierre Délèze, et intitulé avec à-propos « **Nouvel essai de Vallesia Christiana** »<sup>13</sup>, sur le modèle de l'œuvre du chanoine Sébastien Brigue (1685-1746). Bien que lacunaire (son chapitre IV, « Histoire des paroisses avec leurs desservants », oublie allègrement toute la partie germanophrançaise du diocèse !), l'effort de synthèse exhaustive du « **Nouvel essai de Vallesia Christiana** » a le mérite de dépouiller un grand nombre de sources archivistiques. Il offre ainsi une approche systématique de l'histoire des décanats et des paroisses du Valais romand, ainsi qu'un inventaire, relativement complet et donc opératoire, des monuments religieux (églises et chapelles) qui en relèvent.

Enfin, la consultation de monographies locales éditées pour les communes s'avère également utile : même si elle est souvent réduite à la portion congrue, une partie consacrée à l'histoire paroissiale et au patrimoine religieux y figure presque toujours.

---

<sup>11</sup> Op.cit., p. 223. Cette typologie ne rend pas compte de l'entier de notre corpus. La remarque de Carlen est certes pertinente dans une majorité de cas, mais il en néglige d'autres, certes plus rares, mais néanmoins intéressants.

<sup>12</sup> Walter Ruppen, **Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis. Tome 1 : Das Obergoms ; tome 2 : Das Untergoms ; tome 3 : Ost-Raron**, Bâle : Birkhäuser Verlag, 1976, 1979 et 1991

<sup>13</sup> Pierre Délèze, Jean-Emile Tamini, **Nouvel essai de Vallesia Christiana**, Saint-Maurice : Editions Œuvre de Saint-Augustin, 1940



## CHAPITRE DEUX

# NOTICE HISTORIQUE

### Le Valais entre 1600 et 1800

Avant 1798, le Valais est un état divisé en deux parties : les 7 dizains du Haut (Conches, Brigue, Viège, Loèche, Rarogne, Sierre et Sion) et le Bas-Valais, débarrassé de la présence savoyarde et devenu sujet du Haut. Ces deux siècles sont marqués surtout par l'éviction progressive mais inéluctable de l'évêque au profit d'une classe patricienne émergente au XVI<sup>e</sup> siècle, triomphante au XVII<sup>e</sup>.

Cette élite, appelée à dominer politiquement le Valais, est issue de grandes familles paysannes qui savent s'enrichir par des alliances (avec l'ancienne noblesse de souche), mais surtout par l'exploitation des cols et passages alpins. De paysannes, ces familles deviennent marchandes ; leur niveau socio-culturel s'élève. Bien formés dans les meilleures écoles et universités<sup>14</sup>, leurs enfants occupent rapidement des fonctions-clés : procureur, notaire, exécuteur testamentaire, etc. qui leur servent de marchepied pour une carrière politique. Dès l'origine en lutte contre le pouvoir temporel de l'évêque, ces « patriotes », comme ils se nomment, n'auront de cesse de le revendiquer pour eux-mêmes en tant que représentants du peuple.

En 1603, la Diète lance ainsi un assaut à l'évêque Hildebrand de Riedmatten, lui demandant de renoncer volontairement à son pouvoir temporel. Hildebrand refuse, et, en manque d'arguments, légitime son titre de souverain du Valais par la *Caroline*. Ce prétendu acte de donation du pays à saint Théodule, premier évêque du diocèse, par Charlemagne, est la bête noire des patriotes. Ils l'ont déjà attaqué à plusieurs reprises, arguant de son inauthenticité. Pourtant, à l'avantage de l'évêque, la Caroline avait été confirmée en 1521 par Charles Quint à Mathieu Schiner.

Adrien II de Riedmatten, successeur d'Hildebrand, élu en 1604, s'appuie sur cette confirmation et ne transige pas, lui non plus, avec les patriotes. Mais, à sa mort, ses adversaires jouent avec le pouvoir de la Diète, qui doit entériner le choix et l'élection du futur évêque : Hildebrand Jost, élu régulièrement par le chapitre, ne sera accepté par la Diète qu'après signature d'un document, le *Conclusum*. Exercé sur un prélat jeune et peu au fait des affaires politiques, ce chantage amène, de fait, la capitulation de l'évêque devant les patriotes. Aux termes de l'accord passé, le chapitre est dépouillé de ses droits : il peut certes toujours proposer un candidat pour l'épiscopat mais le choix final devient prérogative de la Diète. Les quinze articles du texte statuent, entre autres, que l'évêque « doit recevoir des mains du grand bailli les insignes de sa charge et de son pouvoir, le glaive et les clés de la Majorie, résidence épiscopale et siège de la Diète. L'article 11 l'empêche de s'opposer aux décisions de la Diète. L'article 12 permet au bailli de convoquer la Diète sans en référer à l'évêque [...] »<sup>15</sup>.

« Naïf, jeune et influençable<sup>16</sup> » peut-être, mais surtout mal épaulé par le chapitre, Jost signe ainsi l'abolition de la *Caroline*. C'est un coup fatal porté au pouvoir temporel de l'évêque. Lorsque le nonce apostolique et, à travers lui, le pape apprennent les événements, il est trop tard. Le pape adresse néanmoins une bulle à la Diète, lui demandant de faire annuler ces « articles insolites qui ont été fabriqués précipitamment et inconsidérément lors de l'élection de l'évêque actuel, par quelques-uns de ses membres qui, trompés et intimidés par la violence, ont été forcés de les signer, les ont acceptés imprudemment, illicitement et invalidement du sceau du vénérable chapitre »<sup>17</sup>. Bien évidemment, ces protestations officielles et tardives n'eurent aucun effet.

Le *Conclusum* de 1614 est, de fait, une révolution qui ne dit pas son nom. Le contre-pouvoir de la Diète dominée par les patriotes remplace la seigneurie séculaire de l'évêque. Celui-ci « devient prince électif d'un pays libre, mais l'Eglise parvient à sauvegarder l'essentiel sur le plan économique : juridictions, fiefs, revenus<sup>18</sup> ». L'« Etat patricien », selon l'expression de Janine Fayard Duchêne, a remplacé le système féodal.

<sup>14</sup> C'est-à-dire dans des écoles situées en dehors du Valais : or, ces établissements se trouvent pour la plupart dans des territoires passés au protestantisme

<sup>15</sup> Pierre Dubuis, Janine Fayard Duchêne, *Histoire du Valais. Tome 2 : La fin du Moyen Age, L'Etat patricien*, Sion : Médiathèque valaisanne, 2002, p. 373.

<sup>16</sup> Selon Pierre-Antoine Grenat, *Histoire moderne du Valais*, Genève : Pasche éditeur, 1904, p.194

<sup>17</sup> Cette bulle papale a été commentée et traduite par Grenat, op.cit., p. 194. Par « ses membres », il faut entendre « membres du chapitre ».

<sup>18</sup> Pierre Dubuis, Janine Fayard Duchêne, op.cit., p.373



Au XVIII<sup>e</sup>, peu d'événements importants touchent le Valais. La paix confessionnelle est revenue : les grandes familles patriciennes affichent désormais ostensiblement leur foi retrouvée en fondant des chapelles ou des oratoires, généreusement dotés par testament.

Vers la fin du siècle toutefois, le Bas-Valais se sent des velléités de révolte face à la domination séculaire du Haut. Le niveau économique et culturel des dizains du Bas s'est considérablement élevé ; de plus, la Révolution française et son idéologie nouvelle rendent leur sujétion insupportable aux Bas-Valaisans. Ce mécontentement larvé est-il une cause interne de la révolution valaisanne de 1798 ? Toujours est-il que lorsque la pression française pousse les Vaudois à secouer le joug bernois (24 janvier 1798), elle a, quatre jours plus tard et quasiment par effet de domino, la même conséquence en Valais. Les Bas-Valaisans exigent et obtiennent finalement leur affranchissement des sept dizains du Haut. C'est une ère de liberté qui s'ouvre enfin pour ce pays dominé pendant des siècles par les Savoyards, puis par les Haut-Valaisans.

En dehors de la question religieuse et de l'arrivée au pouvoir du patriciat, les deux siècles de 1600 à 1800 sont aussi marqués par des catastrophes : catastrophes naturelles d'abord<sup>19</sup>, mais aussi sanitaires (avec de nombreuses épidémies, principalement de peste et de variole) qui déciment la population valaisanne. Le pays connaît, logiquement, une certaine stagnation démographique.

## **La question religieuse : Réforme et Contre-Réforme**

On le voit assez clairement, la naissance et le développement de la Réforme en Valais participent avant tout d'une logique politique. Le protestantisme séduit principalement les élites éclairées, patriciennes et urbaines. Son succès est considérable : relayé par des personnalités puissantes, influentes et charismatiques, il ne rencontre pas d'opposition viable dans la fine fleur de la société valaisanne. L'éducation reçue, souvent dans des écoles ou universités protestantes, par cette nouvelle aristocratie les prédispose à accueillir favorablement la Réforme.

---

<sup>19</sup> Parmi les plus marquantes, signalons les catastrophiques inondations de la Dranse, de la Vièze ou encore de la Baltschiedra, et bien sûr du Rhône, pas encore endigué et souvent tumultueux ; l'effondrement de la montagne de Derborence ou de glaciers comme au Mattmarksee et au Giétroz ; ou encore des tremblements de terre (le plus grave survenant en 1855, particulièrement destructeur dans le Haut-Valais).

Politiquement, celle-ci introduit l'idée selon laquelle « à l'origine de tout pouvoir, il y a le consentement populaire, c'est-à-dire un véritable contrat<sup>20</sup> ». A la lumière de cette idéologie, l'évêque et son pouvoir apparaissent, de toute évidence, illégitimes, voire tyranniques.

Comme ailleurs en Europe<sup>21</sup>, la Réforme trouve en Valais une Eglise en piteux état, peu apte à encadrer ses ouailles. Le clergé, mal instruit et de mœurs souvent douteuses, est aussi très peu payé, ce qui le conduit à des malversations financières, en particulier au cumul de bénéfices. En outre, les paroisses, dont le territoire n'a que peu changé depuis des siècles, sont très grandes, surtout dans le Haut-Valais. Par exemple, le dizain de Conches, l'un des plus grands du pays, ne compte que deux paroisses : Ernen et Münster. Il se révélera pourtant un bastion solide du catholicisme contre le protestantisme, ce qui lui vaut dès le XVII<sup>e</sup> siècle l'appellation de « *Gomesia catholica* ». Mais en d'autres lieux, la dispersion géographique rend la pastorale difficile pour le clergé, souvent peu motivé à effectuer une journée de marche pour aller prêcher à l'autre bout de sa paroisse !

Les protestants « infiltrés » en Valais ne se constituent pas officiellement en Eglise, mais on sait grâce à un texte de 1585, « *Institution et établissement de l'exercice chrestien* » qu'une cinquantaine d'hommes, dont plus de la moitié appartient à la bourgeoisie sédunoise, professent le nouveau culte. La situation ne devait guère être différente à Loèche, Sierre ou Viège. La situation s'enflamme en 1602, avec l'arrivée à Sion d'un prédicateur genevois. La population lui fait fête et décide d'interdire les prédications concurrentes des Capucins, qui sont même chassés *manu militari* de la cité. Outrés, les catholiques (menés par les Conchards) lèvent la matze et marchent sur Sion. On évite de peu une guerre civile. Finalement, la Diète du 15 au 17 mars 1604 à Viège décide l'expulsion des protestants dans les dix jours (trente pour les Valaisans de souche) qui ne reviendraient pas à la foi catholique. La menace suffira : dans les faits, seules quelques familles, dont celle du grand-bailli Mageran, suivront leur logique jusqu'au bout et s'exileront.

---

<sup>20</sup> Pierre Dubuis, Janine Fayard Duchêne, op.cit., p.359

<sup>21</sup> Sauf peut-être en Espagne, où le cardinal Cisneros mène une véritable réforme du clergé au début du XVI<sup>e</sup> (comme le remarque Janine Fayard Duchêne, op.cit., p.356). Grâce aux efforts de ce prélat, la Contre-Réforme a une longueur d'avance en Espagne : le protestantisme ne réussira jamais à s'y implanter profondément et durablement.



L'échec final de la Réforme en Valais s'explique aussi par la réaction officielle de l'Eglise catholique. Dès 1545, le Vatican réunit un concile à Trente pour réformer l'Eglise, en sérieuse difficulté. Les cantons confédérés et le Valais y sont conviés, représentés par l'abbé de Saint-Maurice Jean Milès. Le concile se déroule en deux parties : 1545-1549 et 1551-1552. A son issue, les décrets résultant des travaux sont envoyés à tous le monde catholique... mais en Valais, l'évêque n'en fait pas grand cas. Dans un premier temps, la Contre-Réforme entre donc en catimini dans le pays, et, si l'application des idées tridentines est encouragée, elle n'est pas systématiquement imposée au clergé en place.

Nommé protecteur de la Suisse par le pape, Charles Borromée propose trois mesures pour y faire appliquer les réformes décidées à Trente : l'envoi en Suisse d'un nonce perpétuel, la création d'un séminaire à Lucerne<sup>22</sup>, et celle d'un collège à Constance<sup>23</sup>. L'autorité du nonce, ambassadeur du pape, sera très forte en Suisse, mais les Valaisans (y compris l'évêque, on le voit dans l'affaire du *Conclusum* !) s'en méfient. Les ecclésiastiques le perçoivent comme une autorité de censure, alors que la Diète, qui a déjà du mal à composer avec l'évêque, voit en lui un rival de plus...

Le premier nonce permanent en Suisse, Paravicini, visite le Valais et brosse un portrait catastrophique de l'état de la religion dans le pays. Quelques années plus tard, en 1601, un des premiers Capucins envoyés en mission depuis la Savoie voisine, le père Augustin d'Asti, témoigne dans le même sens : « Ce pays se trouvait alors, sous le rapport de la foi, dans un état semblable à celui d'un malade à l'agonie, dont le pouls ne bat presque plus, et qui n'a plus la connaissance. On ne pouvait plus entendre parler ni du pape, ni de l'Eglise romaine, ni de la fréquentation des sacrements. Les prêtres eux-mêmes, pour la plupart mariés, disaient la messe sans consacrer, ne portaient jamais le saint viatique aux moribonds[...]»<sup>24</sup>.

Les Capucins ont lutté avec succès contre le protestantisme en Savoie. On ne saurait trop souligner le rôle similaire qu'ils jouèrent en Valais. Invités par le futur évêque Adrien II de Riedmatten alors qu'il est encore abbé de Saint-Maurice (1602), deux Capucins savoyards

<sup>22</sup> Il ne verra pas le jour, mais, en contre-partie, Borromée crée le *Collegium Helveticum* à Milan, dédié à la formation de futurs prêtres suisses. Des places (entre trois et cinq) sont réservées aux étudiants valaisans et de nombreux futurs évêques y étudieront.

<sup>23</sup> Il sera finalement implanté à Lucerne, qui devient le centre névralgique du catholicisme en Suisse, puisque c'est aussi le lieu de résidence du nonce et l'une des plus importantes fondations des Jésuites.

<sup>24</sup> Cité par Grenat, op.cit., p.135

prêchent dans le Bas-Valais. C'est le début de leur célèbres missions volantes, qui continueront à travers tout le XVII<sup>e</sup>. On connaît surtout le nom du père Chérubin de Maurienne, prédicateur enflammé, peut-être grandiloquent à nos yeux<sup>25</sup>, mais indéniablement charismatique. Des Capucins lucernois et zougais sont également envoyés en mission par le nonce della Torre dans la partie germanophone du pays. Les Capucins installent des couvents : en 1612 à Saint-Maurice, en 1631 à Sion, en 1659 à Brigue.

Alors que les Capucins, surtout prêcheurs, sillonnent les campagnes valaisannes, les Jésuites, arrivés dès 1604 en provenance de Suisse centrale, se consacrent surtout à l'éducation. Leurs écoles connaissent un succès rapide : « La mission de Saint-Maurice-de-Lagues [...] fondée en 1609 compte 130 élèves l'année suivante, et celle d'Emen, antérieure de deux ans, 180 élèves en 1613. Après la parenthèse de l'expulsion de 1627<sup>26</sup>, l'action des Jésuites se développe pleinement dès 1650. Le renouveau de la foi et de la pratique religieuse prend alors son essor, encouragé par les évêques »<sup>27</sup>. Mais l'implantation de l'ordre des Jésuites rencontre des difficultés en Valais : l'exemple de Sion en témoigne, puisque ce n'est qu'en 1734 que les Jésuites y obtiennent enfin le droit de construire une résidence. La construction de leur église devra encore attendre : elle ne commencera qu'en 1807 et ne sera achevée qu'en 1816... soit bien après la suppression officielle de l'ordre par le pape Clément XIV en 1773 ! L'action des Jésuites dans la Contre-Réforme fut considérable, en Suisse comme en Valais. Cependant, dans cette région tout du moins, leur influence se fit essentiellement sentir dans les villes et très peu dans les campagnes, chasse gardée des Capucins. L'excellence de leurs méthodes éducatives se révéla néanmoins l'un des plus puissants outils au service de leur foi : les élites de la société valaisanne, qui s'exilaient autrefois pour étudier, reçoivent désormais « à la maison » une formation catholique.

Enfin, il faut signaler entre 1600 et 1800, une sensible augmentation du nombre d'ermites. Les sources témoignent de la vénération populaire pour ces anachorètes, souvent mystiques, auxquels on attribue des pouvoirs thaumaturgiques. Les lieux qu'ils habitent, paradoxalement, deviennent le but de pèlerinages : on y érige souvent des chemins de croix et,

---

<sup>25</sup> Ainsi qu'en témoignent **Les Trophées Sacrés**, du père Capucin Charles de Genève, qui relate les efforts de son ordre pour rétablir ou maintenir la foi catholique dans diverses régions. (Charles de Genève, **Les Trophées Sacrés, ou missions des Capucins en Savoie, dans l'Ain, la Suisse romande et la Vallée d'Aoste, à la fin du XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle**, 3 tomes publiés par Félix Tisserand, Lausanne : Société d'Histoire de la Suisse romande, 1976.) Pour le Valais, voir en particulier les tomes 2 et 3.

<sup>26</sup> Expulsés par la Diète, jalouse de leur emprise croissante sur la société valaisanne, les Jésuites ne seront que tolérés en 1653, avant d'être légalement réadmis en 1666.



presque toujours des chapelles. Les deux ermitages les plus célèbres et encore occupés du Valais sont Notre-Dame-du-Scex (dans le territoire abbatial de Saint-Maurice) et Longeborgne (fondé en 1521 par Jean Bossin). On sait toutefois que des ermitages existaient en beaucoup de lieux où se trouve aujourd'hui une chapelle (dans la forêt au-dessus de Visperterminen, ou à côté de la chapelle de Ringacker à Loèche, par exemple). Le rôle effectif de ces ermites dans l'effort de réforme catholique est difficile à évaluer, mais leur popularité laisse supposer qu'il ne fut pas négligeable<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> Pierre Dubuis, Janine Fayard Duchêne, op.cit., p.400

<sup>28</sup> Le rôle de ces ermitages a été étudié par Catherine Santschi, « Les ermites en Valais », in **Vallesia**, 43 (1988), pp. 1-165. La même chercheuse s'est particulièrement intéressée à Longeborgne, dans deux ouvrages : Catherine Santschi, Gaëtan Cassina, Bernard Wyder, **L'ermitage de Longeborgne**, Sion : Sedunum Nostrum, 1979 ; et Romaine Syburra-Bertolletto, Catherine Santschi, **L'ermitage de Longeborgne**, Bramois : Comité pour le sauvetage du patrimoine de Longeborgne, 2003

## CHAPITRE TROIS

### LA CARTE D'IDENTITE D'UNE CHAPELLE : FONDATION, FONCTION, TITULATURE

La conséquence la plus visible de la Contre-Réforme est la multiplication des chantiers religieux. D'une part, la fondation de nouvelles paroisses entraîne systématiquement soit la construction à neuf d'une église paroissiale, soit des travaux sur un édifice existant (agrandissement ou reconstruction complète). D'autre part, pour remplir sa mission pastorale dans l'ensemble du territoire, l'évêché encourage les communiers, les ecclésiastiques ou les confréries qui en font la demande à fonder des lieux de culte à côté des paroissiales.

A la fin du XVIIe, la prolifération impressionnante des chapelles est telle qu'elle suscite l'inquiétude du bailli. Lors de la Diète des 7 et 8 septembre 1695, il se plaint de ce que « jetziger Zeit im gantzen lieben werthen Vatterland so viel und unterschiedliche Kirchen, Klöster, Kapellen und andere Gothüser aufferbaut werden, welche mit grossen Summen Geld, Schuld und Obligationen dothiert werden, welche zu verzinsen die Vermeglichen nit annehmen, sondern schwingen sich darus, und blibt alles auff den armen gmeinen Mann. Der muess nothwendig dem armen Weib und Kindren das Brod vom Mund vortnehmen und an solche Zins wenden<sup>29</sup> ». La question des charges financières, parfois lourdes, supportées par le citoyen lambda pour la construction et l'entretien des nouveaux sanctuaires, est ici au cœur des préoccupations. L'Eglise elle-même se pose des questions... Au point qu'elle prend des précautions : ainsi, de nombreuses sources épiscopales donnent un accord de principe à la fondation d'une nouvelle chapelle, mais à condition expresse que celle-ci ne porte pas préjudice à la paroissiale. L'évêque demande également des garanties financières pour le nouvel édifice, et exigent que trois messes fondées annuelles au moins se disent dans la chapelle. On craint évidemment une diminution des donations faites à l'église, puisque les communiers qui participent à l'entretien de la chapelle de leur village ne contribuent plus d'aussi bonne grâce à celui de la paroissiale...

<sup>29</sup> Cité, en allemand de l'époque, par Carlen, op.cit., p.222



### 3.1 La fondation d'une chapelle

#### L'évêché : mécène et commanditaire ?

Qui sont donc les évêques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? A l'image des plus hauts fonctionnaires de l'état, représentants de l'élite patricienne, ils sont issus de grandes familles du Haut-Valais. A l'exception de Jost, dont le père était maître d'école, tous les autres appartiennent à des familles d'anciens majors, baillis, bannerets, vidomnes ou sénéchaux... Bien que ces fonctions ne soient pas héréditaires, la situation sociale et les diverses activités de leurs pères expliquent, d'une part que nos évêques soient en général bons politiciens, d'autre part qu'ils aient tous reçu une bonne éducation.

Souvent, leurs premières années de formation se passent chez les Jésuites à Lucerne, Fribourg ou Brigue : c'est le cas pour Hildebrand Jost (1613-1638<sup>30</sup>), Barthélemy Supersaxo (1638-1640), Jean-Joseph Blatter (1734-1752), Jean-Hildebrand Roten (1752-1760). La grande « dynastie » des de Riedmatten, qui fournit cinq évêques en l'espace de deux siècles environ (1529-1701), envoie elle aussi ses enfants étudier auprès des Jésuites.

Tous les évêques valaisans fréquenteront également des universités aussi prestigieuses que celles de Vienne, Fribourg en Brisgau, Augsbourg, Turin ou Lyon. Après la création du *Collegium Helveticum* à Milan, de nombreux Valaisans se destinant à la prêtrise y étudieront. Leur éducation, en plus d'une formation intellectuelle, les met donc en contact avec certains des milieux les plus importants de la Contre-Réforme, comme Milan ou la Savoie.

Les évêques qui promeuvent le plus activement la construction de nouvelles chapelles sont Adrien IV de Riedmatten (1646-1672), Adrien V de Riedmatten (1672-1701), François-Joseph Supersaxo (1701-1734) et Jean-Joseph Blatter (1734-1752). Sous leurs épiscopats seront érigées

---

<sup>30</sup> Dates de l'épiscopat et non dates biographiques.

plus de 65% des quelques 300 chapelles répertoriées<sup>31</sup>. Originaires de Münster, les de Riedmatten (en la personne d'Adrien IV) se montreront généreux avec cette paroisse lors d'une rénovation : « der Bischof bezahlte die Giltstein-Umrahmungen von Fenster und Pforte<sup>32</sup> ». Le même Adrien IV commande des portraits et un autel pour sa chapelle à Tourbillon et se montrera particulièrement généreux avec la nouvelle paroisse de Venthône, à laquelle il offre le maître-autel, la chaire et les fonts baptismaux.... Peut-on dès lors considérer les évêques comme des commanditaires de bâtiments ou d'oeuvres d'art ?

Au vu de l'histoire de nos chapelles, on doit répondre par la négative. Très favorables à la fondation de ces nouveaux lieux de culte, l'évêque ne met pourtant pas souvent la main au portefeuille... Une exception notable, ne concernant pas une chapelle, est la participation financière importante consentie lors de l'installation des Ursulines à Brigue. Sans doute titillé par la dotation très généreuse de Stockalper aussi bien aux Jésuites qu'aux Ursulines, l'évêque Adrien IV de Riedmatten dépensera la somme, alors énorme de 36'000 de nos francs<sup>33</sup>, pour la construction de leur couvent et surtout de leur collège. Mais, à quelques exceptions près, et alors seulement pour des sommes qui restent relativement modiques, l'institution épiscopale ne participe pas financièrement aux chantiers mis en œuvre dans le diocèse.

### Les fondateurs

La fondation d'une chapelle villageoise est le plus souvent le fait de ses habitants eux-mêmes. Roger Devos, étudiant les *Registres d'homologations, institutions et actes divers du diocèse de Genève*, très complets, a pu établir une statistique : « Dans 30% des cas, les chapelles ont été fondées par les communiens du village eux-mêmes, dans 32% par des particuliers originaires du lieu de la fondation, familles paysannes, mais plus souvent notables ruraux, notaires, émigrants ayant acquis fortune ou du moins aisance à l'étranger. Les ecclésiastiques et les nobles figurent respectivement pour 21 et 15% des fondateurs. [...] Une collaboration s'instaure fréquemment entre les communiens qui construisent la chapelle et un ecclésiastique ou un

---

<sup>31</sup> Cette estimation ne prend en compte que les édifices dont la date de fondation ou de consécration est connue (soit par les archives, soit par l'inscription d'une date sur le bâtiment lui-même). Beaucoup de chapelles ne permettant pas une datation aussi précise, on doit considérer ce chiffre avec prudence.

<sup>32</sup> Comme le remarque Louis Carlen, op.cit., p.87

<sup>33</sup> Selon Grenat, op.cit., p. 213 ; Carlen, op.cit., p. 87, parle de 30'000 livres. La correspondance entre nos francs et les anciens systèmes monétaires est sujette à caution... Les différents auteurs ne s'accordent pas sur le « cours du change » effectif entre notre système moderne et le système monétaire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>.



émigrant qui la dote<sup>34</sup>». Le dépouillement des archives des communes et paroisses valaisannes autorise à penser que la situation est comparable en Valais. Malheureusement, les documents parvenus jusqu'à nous sont trop lacunaires pour permettre une statistique chiffrée pertinente.

Paradoxalement, ce sont les témoignages de fondation par des particuliers qui sont les plus fréquents. Catherine Beytrison, épouse d'Antoine Chevrier, finance la construction d'une chapelle dans le hameau de Lanna (Evolène) : en hommage à la bienfaitrice, on dédie la chapelle, achevée en 1711, à sainte Catherine. Quelques années plus tard, après la mort de la fondatrice, elle sera placée sous un autre vocable, celui de saint Laurent. A Kastleren, la chapelle Saint-Léger, qui date de 1682, a été construite grâce à la générosité de Peter Bieler (ou Ambiel) et Ursula Brunner. Sise en un lieu de pèlerinage sur un éperon rocheux en aval du village de Tourtemagne, elle est en fait un ex-voto monumental, en remerciement d'une grâce reçue. Un autre exemple illustre la fondation par un particulier aisé : la chapelle de la Vierge à Ibrich, fondée en 1684 par le peintre Christian Zenhäusern l'Ancien un an avant sa mort.

La fondation par des ecclésiastiques est elle aussi documentée en Valais, bien maigrement toutefois. Le meilleur exemple est peut-être celui de la chapelle de Ferchen. Sa fondation, en 1633, est due à un enfant du pays, Christian Truffer, prêtre à la carrière brillante devenu chanoine de la cathédrale. Dotant son hameau natal d'une chapelle, il entend également y laisser sa trace. Non seulement en faisant « physiquement » figurer son écusson sur la porte, mais encore, plus subtilement, en choisissant comme patron Saint-Théodule. La dédicace au saint patron du Valais fait référence au premier évêque du diocèse, et partant, à l'institution que le fondateur a servie sa vie durant.

Les documents d'archives témoignent parfois de la proto-histoire d'une chapelle : la décision de sa fondation, les moyens financiers mis en œuvre, ainsi que, parfois, une mention identifiant la personne ou le groupe de personnes à qui incombera l'entretien de la chapelle. La plupart des archives ne permettent pourtant de suivre l'évolution d'une chapelle qu'*a posteriori*, après sa fondation, voire après des années d'existence. Les testaments sont ici des sources très utiles : Ils

---

<sup>34</sup> Roger Devos, « Chapelles et dévotions populaires dans le diocèse de Genève-Annecy aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », in *Vie religieuse en Savoie, mentalités, associations. Actes du 31<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes de Savoie, Annecy, 1986*, Annecy : Académie Salésienne, 1988, p. 145

permettent de dater approximativement une chapelle, et de juger de sa popularité. Certaines chapelles reçoivent en effet de nombreux legs qui contribuent à leur entretien.

L'histoire de Notre-Dame-de-Lorette, à Bourg-Saint-Pierre, est un cas rare d'abondance documentaire. Un premier document, daté du 27 juillet 1659<sup>35</sup> entérine la donation par « Pierre Moret senior à Jean Corbaz prieur et recteur de la chapelle de la Bienheureuse Vierge Marie, récemment construite à la Croix, [du] fonds sur lequel elle est construite, jouxtant le chemin public et le torrent ». Le fondateur est ici identifié comme celui qui fournit le terrain. On peut discuter le fait que la chapelle soit réellement achevée à cette date, puisque l'acte de fondation officiel<sup>36</sup> ne date que du 4 juin 1663. On y retrouve les mêmes protagonistes : le fondateur Pierre Moret et le prieur Jean Corbaz, qui demandent à la communauté de pourvoir à l'entretien de la chapelle : « Jean Dorsaz et Georges Genoud, syndics, assistés de jurés, feront placer dans la chapelle un tronc pour les offrandes, qui seront remises à Pierre Moret, ainsi que les intérêts de 100 florins pour l'entretien. Le prieur célébrera les messes fondées et s'engage à célébrer chaque année, le lendemain de la Sainte Trinité, une messe ». La fondation de messes se fait aussi parfois par testament : soit par le legs d'un terrain à la chapelle en échange de messes, soit par un legs d'argent. La même chapelle de Lorette à Bourg-Saint-Pierre se voit ainsi dotée à plusieurs reprises<sup>37</sup>.

Le testament du chanoine et official du diocèse Guillaume de Preux, daté de janvier 1650, « lègue 500 écus à la chapelle sise vers le pont de la Borgne à Bramois et déjà édifée à ses frais<sup>38</sup> » : un exemple tel que celui-là semble confirmer que le fondateur contribue l'entretien de « sa » chapelle, sa vie durant et même au-delà. Néanmoins, « même lorsque les fondateurs, nobles, ecclésiastiques ou bourgeois, prennent à leur charge les frais de construction et de la dotation et imposent les titulaires de leur choix, leurs fondations rencontrent le plus souvent l'assentiment des habitants. Avec le temps ceux-ci finissent par considérer la chapelle comme leur, ils y fondent des messes et contribuent à son entretien<sup>39</sup> ». Cette remarque de Devos s'applique à la Savoie, mais l'exemple de Bourg-Saint-Pierre tend à démontrer que tout se passe de manière comparable en Valais. Déjà évoquée, la chapelle de Lanna, fondée par un particulier, devient après sa mort la chapelle de tout le hameau. Signe de cette ré-appropriation par la communauté, la titulature, choisie

<sup>35</sup> Conservé aux archives communales de Bourg-St-Pierre, sous la cote D181

<sup>36</sup> Conservé aux archives paroissiales de Bourg-St-Pierre, cote 55

<sup>37</sup> En témoignent les archives D282 et D183 : une fondation de messe en échange de terrains et un testament léguant un pré contre 6 messes.

<sup>38</sup> Archives municipales de Bramois, cote D44

<sup>39</sup> Roger Devos, op.cit., p.145



originellement en hommage à la fondatrice, change : soit on dédie l'édifice à un autre saint, soit on opte pour une double dédicace et on ajoute un vocable.

A côté des communiens et des particuliers, les confréries jouent également un rôle non négligeable dans les fondations de chapelles. Héritées du Moyen Age, elles ont perduré à l'époque moderne : pour le seul Valais romand, on compte au XVII<sup>e</sup> siècle 29 fraternités du saint Esprit. Fondée au XV<sup>e</sup>, la confrérie du Rosaire connaît un développement important au XVII<sup>e</sup>, de même que celle du Scapulaire. On connaît aussi les tertiaires de saint François, très populaires. En 1622, dans ses statuts synodaux, l'évêque Hildebrand Jost recommande même à chaque paroisse de constituer une société de ce type sur son territoire ! Ces confréries sont vraisemblablement à l'origine de nombreuses demandes de fondation. Toutefois, les archives conservent plutôt des témoignages concernant leur rôle dans l'entretien des bâtiments. Au moins une fois par année, lors d'un pèlerinage ou de la journée du saint titulaire, les confréries font aumône aux pauvres<sup>40</sup> et en profitent pour inciter la population à donner pour la chapelle. Elles en fonctionnent un peu comme les trésoriers : si un particulier doit de l'argent à un autre, il peut demander à la confrérie d'intervenir. Celle-ci rachète alors la dette au créancier, en échange d'un don annuel, en argent ou, plus souvent, en nature (seigle, sel, fromage, blé, etc.) au bénéfice de la chapelle<sup>41</sup>.

### 3.2 Les divers types de chapelles

Pourquoi fonde-t-on une chapelle ? Répondre à cette question revient à s'intéresser à l'usage du bâtiment, autrement dit, à sa fonction. On peut en distinguer cinq types.

Le premier, le plus important quantitativement, est celui de la chapelle comme lieu de culte plus ou moins régulier<sup>42</sup>, sis dans un village, un hameau, un lieu d'estivage ou occupé temporairement (le temps de travaux de la vigne, par exemple), et ne possédant pas d'église

---

<sup>40</sup> Certaines portent d'ailleurs le nom des offrandes qu'elles distribuent : on trouve ainsi des confréries du sel, du fromage, du pain, du vin...

<sup>41</sup> Un exemple parmi d'autres aux archives communales de Birgisch, cote D4 : un dénommé Samuel Holtzer reconnaît, en 1724, à la chapelle St-Jean un droit annuel d'un-demi Fischel de seigle. La chapelle est représentée par la confrérie St-Jean, dont les procureurs signent l'acte à côté du débiteur.

paroissiale. La raison principalement invoquée lors de la fondation d'une chapelle est en effet l'éloignement excessif de l'église-mère de la paroisse<sup>43</sup>. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles voient le morcellement du territoire paroissial en unités plus petites. Alors que seules trois paroisses sont créées au siècle précédent, les années 1600-1700 en comptent 13 nouvelles, et 1700-1800, 19. Ce processus, qui obéit aux consignes tridentines visant à faciliter le travail du clergé et à ramener le fidèle dans le giron de l'Eglise, est à l'origine de l'érection des grandes églises baroques paroissiales du Haut-Valais<sup>44</sup>. A côté de la paroissiale, comme une borne miliaire ou un relais, la chapelle « lieu de culte secondaire, apparaît comme un symbole d'identité pour le village, au même titre que l'église paroissiale pour la communauté toute entière<sup>45</sup> ». Ce rôle identitaire est fondamental : la chapelle fonctionne comme le centre de gravité autour duquel tourne la vie villageoise. C'est là que l'on se réunit, que l'on signe des actes officiels ; c'est un point de repère vers lequel se tourner dans les difficultés. Dans un village sans église, la chapelle sert aussi de dépôt pour les objets de valeur et les archives communales. Le viatique pour l'extrême-onction y est également conservé : l'Eglise permet à n'importe quel chrétien, en l'absence d'un curé, d'administrer ce sacrement aux mourants.

Le deuxième type de chapelles, qu'on pourrait qualifier de bâtiments d'appoint, est situé dans la localité principale de la paroisse. Lors de l'érection d'une paroisse, le phénomène le plus fréquent est de démolir la chapelle existante pour reconstruire une église au même emplacement<sup>46</sup>. Pourtant, quelques chapelles échappent à la disparition. Elles sont alors conservées comme chapelles de cimetière (particulièrement si on décide de déplacer l'église plus loin), transformées en annexes de la nouvelle église<sup>47</sup>, voire encore désacralisées et utilisées comme habitations : la chapelle des Haudères, datant de 1632, servira ainsi de vicariat pendant des décennies. Elle est aujourd'hui désaffectée. L'ancienne chapelle Sainte-Barbe de Chandolin (Anniviers), connaîtra le même destin après l'érection de la paroisse en 1884.

<sup>42</sup> On n'entend pas par là une messe quotidienne, ni même hebdomadaire ou mensuelle. Les actes de visites épiscopales se bornent le plus souvent à exiger au minimum trois messes fondées par année.

<sup>43</sup> Roger Devos, op.cit., p. 145-146, fait la même observation pour le diocèse de Genève-Annecy.

<sup>44</sup> Le Bas-Valais est moins touché par le phénomène : le réseau paroissial hérité du Moyen Age y est en effet plus serré, les paroisses de taille raisonnable.

<sup>45</sup> Roger Devos, op.cit., p.141

<sup>46</sup> On connaît quelques cas où la chapelle pré-existante n'a pas été rasée, mais simplement rénovée et agrandie, comme Bratsch ou Choëx, où la chapelle sert probablement de chœur à l'église de 1706..

<sup>47</sup> Servant de sacristie ou de chapelles latérales au nouvel édifice. A Mörel, la chapelle flanque l'église au niveau de la première travée, mais suit un axe différent et « se décolle » de l'église. C'est un cas unique où église et chapelle sont accolées. La chapelle sert aujourd'hui de crypte.



Une autre fonction réservée à ce type de chapelles est de remplacer l'église dans des circonstances exceptionnelles : on pense ici aux chapelles érigées en temps de peste. L'inhumation des victimes et les messes pour les malades avaient lieu, par crainte de contagion, à l'écart de l'agglomération et de l'église principales. Le plus spectaculaire exemple de cette catégorie est sans conteste la Ringackerkapelle de Loèche, érigée, au-dessous de la ville, sur un plateau servant de cimetière lors de la grande peste de 1629-1630. Les sépultures sont entourées d'un épais mur, d'où l'origine putative du nom de « Ring Acker ». Une gravure de Merian (1654) (fig 2) désigne l'emplacement avec la légende « Kirchoff in Zeit der Pest », et montre une modeste chapelle flanquée d'un monumental crucifix, à côté de l'entrée du cimetière, au coin nord-est. Devenue un lieu de pèlerinage éminemment populaire, le petit sanctuaire était nettement insuffisant dans les années 1690 pour accueillir les fidèles : il sera alors détruit et remplacé par l'édifice actuel en 1694.



Fig. 2. Vue de Loèche par Mathieu Merian (1654) (détail) : le site de Ringacker se trouve en bas à droite, désigné par la lettre M. On distingue la chapelle à l'angle supérieur droit.  
(tiré de Louis Carlen, **Kultur des Wallis, 1500-1800**, Viège : Rotten Verlag, 1984, p.67)

La Ringackerkapelle illustre une problématique spécifique aux milieux urbains, plus aisés, et qui surtout comptent une population plus importante, nécessitant des lieux de culte secondaires. Ces chapelles sont en majorité liées à des familles ou à des groupes qui les fondent par dévotion

personnelle : la chapelle Saint-Georges de Sion, de fondation antérieure<sup>48</sup>, est reconstruite par le chapitre en 1672 ; la Ringackerkapelle est prise en charge et rebâtie par les bourgeois de Loèche en 1694<sup>49</sup> ; la chapelle Saint-Sébastien de Brigue (1636-1637) reste quant à elle attachée au nom de Kaspar Jodok Stockalper.

Le troisième type de chapelles est également lié à des personnalités ou à des familles : il s'agit de lieux de culte privés ou semi-privés. C'est notamment le cas des chapelles érigées dans un complexe seigneurial ou flanquant celui-ci. Le château de Vercorin, propriété de la famille de Courten jusqu'en 1777, puis de Chastonay, depuis 1863, possède une élégante chapelle Saint-Louis, datant de 1784. Aux Anchettes (Venthône), le château de Preux est flanqué d'une chapelle à Notre-Dame du Mont-Carmel (1649), fondée et entretenue par la famille.

Un quatrième type, quantitativement important, connaît un grand développement à l'époque qui nous occupe : il regroupe les chapelles de pèlerinage. Il s'agit du deuxième groupe en nombre, après les chapelles de villages ou de hameaux (cf. annexe 1). Il faut souligner que certaines chapelles situées dans des localités peuvent à l'occasion fonctionner également comme des buts de pèlerinage. Par exemple, à La Sage, où coexistaient au XVIII<sup>e</sup> siècle deux chapelles : la chapelle Saint-Guy, dans le village, et la chapelle Saint-Christophe, sur une colline toute proche. La première servait régulièrement, mais en cas de problème (sécheresse, maladie, avalanches et autres calamités), le curé s'empressait d'ordonner un pèlerinage à Saint-Christophe. La chapelle était aussi le but d'une procession annuelle, le jour de la fête du saint titulaire. Certaines localités ne possèdent qu'une seule chapelle, qui devient lieu de pèlerinage : par exemple Salquenen, Selkingen, Kühmatt ou encore les grandes chapelles de pèlerinage d'Eyholz, au lieu-dit « in der Riti », ou de Martigny - La Bâtiaz.

---

<sup>48</sup> Fondée par le chantre Christian de Husogny (avant 1328).

<sup>49</sup> Les fidèles des villages voisins (Albinen, Guttet, Feschel, Erschmatt et Bratsch), qui appartiennent alors à la paroisse de Loèche, refusent de participer à la construction et à l'entretien, onéreux, de ce luxueux sanctuaire. Seuls les puissants bourgeois de Loèche ont les moyens financiers nécessaires : il n'est pas exagéré de dire qu'ils « s'achètent » littéralement cette chapelle.



En règle générale toutefois, une chapelle de pèlerinage ne se trouve pas dans une localité<sup>50</sup>, mais sur le lieu, légendaire ou avéré, d'un miracle. Le plus souvent, il s'agit d'apparitions miraculeuses. Les légendes regorgent ainsi de croix brillantes, d'hosties lumineuses, de rosaires ou de calices flottant dans l'air... Les histoires les plus répandues sont celle de l'honnête artisan dont les outils disparaissent sans cesse pour réapparaître ailleurs, ainsi que les multiples récits de sauvetage miraculeux. Ces événements sont à l'origine d'une sacralisation des endroits concernés, par la construction d'une chapelle, d'un oratoire ou encore de *Sacri Monti*. Le Haut-Valais, en relation étroite avec l'Italie par ses cols (principalement le Simplon, le col d'Antrona et le Monte Moro), en importe l'idée. Le célèbre *Sacro Monte* de Varallo, dans le Val Sesia n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de celui de Saas Fee par le Monte Moro et Macugnaga. Le grand Gaspard Jodok Stockalper, qui mène un commerce de sel très fructueux avec le Piémont via le col du Simplon, forme d'ailleurs le projet d'un grand *Sacro Monte* entre sa ville, Brigue, et le sommet du col : Ruppen a retrouvé trace de ce projet qui prévoyait la construction de 15 « sacella hinc Simplonum », c'est-à-dire de Brigue jusqu'au Simplon<sup>51</sup>. Il ne sera pas mené à bien. Par contre, des *Sacri Monti* existent à Visperterminen, à Wandfluh et à Saas Fee depuis la fin du XVII<sup>e</sup>. A Wickert et dans le Valais romand, leur réalisation est plus tardive.

Ces chapelles éclairent d'une lumière particulièrement révélatrice la piété populaire. Elles sont le lieu d'une relation plus personnelle, plus intime, entre le fidèle et son Dieu. Répondant à l'idée protestante de communication directe, sans intermédiaire, avec Dieu, elles fonctionnent comme un passage, une porte d'entrée pour le sacré sur terre. L'intercesseur, ou la figure du saint si critiqué par la Réforme, est ici intensivement promu. Les fidèles choisissent d'effectuer un pèlerinage dans le but de lui demander une grâce bien spécifique. Dans la mentalité de l'époque, cette démarche est susceptible de résoudre ou de prévenir toutes les difficultés possibles, jusque dans les détails les plus triviaux. Certaines chapelles sont d'ailleurs « spécialisées »... On se rendra, par exemple, à la chapelle des Corbelins (Chandolin / Savièse) ou à Zen Hohen Flühen (Mörel) pour demander un sursaut de vie aux enfants mort-nés en vue de les baptiser ; à Longeborgne, les ex-votos témoignent de l'efficacité du pèlerinage pour avoir un enfant... Le pèlerinage est motivé par tout un faisceau de

<sup>50</sup> Elle peut par contre être à l'origine de l'implantation de quelques maisons. On pense par exemple que la chapelle de la Sainte-Croix à Langental dans le fond du Binntal, lieu réputé miraculeux, a favorisé l'arrivée de quelques habitants permanents. Ceci demeure hypothétique et très difficile à vérifier.

<sup>51</sup> Walter Ruppen, *Die Wallfahrtsorte der Waldkapelle Mariä Heimsuchung in Visperterminen*, Visperterminen : paroisse de Visperterminen, 1995, p.2

raisons : pour obtenir une guérison, la naissance d'une fille de préférence à un garçon (ou vice-versa !), l'apaisement d'une souffrance, etc. Plus prosaïquement encore, certains saints sont spécialement honorés contre les catastrophes naturelles, les maladies du bétail et des cultures, en prévision d'un voyage ou au cours de celui-ci.

Certains de ces lieux de pèlerinage attirent des fidèles de l'ensemble du diocèse, voire même des régions limitrophes : c'est le cas des grands pèlerinages traditionnels comme Saint-Maurice (Vérollez et Notre-Dame du Scex), le Grand-Saint-Bernard, Sion (Valère), Loèche, Kühmatt, Eyholz, Saas Fee, Longeborgne, Ritzingen (Ritzingerfeld), Visperterminen, Mörel<sup>52</sup> ... Les chapelles mariales du Haut-Valais connaissent elles aussi une grande affluence. A côté de ces célèbres monuments, des pèlerinages locaux plus modestes complètent un patrimoine religieux auquel la population demeure profondément attachée.

En annexe à cette catégorie de chapelles, il faut encore prendre en compte les ermitages. En effet, bien que leur fonction première ne soit pas, bien au contraire, d'accueillir des pèlerins, tous ont fini par les attirer. Que les anachorètes soient ou non restés sur place, les chapelles construites dans les ermitages sont ainsi toutes devenues, paradoxalement, des buts de pèlerinages populaires. Cette évolution ne se fit pas sans mal, mettant parfois en péril l'existence même de l'ermitage. L'histoire de Longeborgne en fournit un bon exemple. Fondé en 1522 par Jean Bossin et six de ses compagnons dépendant de l'ordre franciscain, il fut conçu à l'origine comme première implantation d'un futur couvent. En 1544, les bâtiments étaient construits, mais tous les frères moururent, probablement à la suite d'une épidémie, et le site fut abandonné. Catherine Santschi relate la suite des événements : « L'ermitage laissé à l'abandon fut repris en main un siècle plus tard par l'official du diocèse, Jean de Sépibus<sup>53</sup>, sacristain du chapitre de Sion : à Pâques 1657, un pèlerin venant de Rome arriva à Sion ; c'était un ermite du Tiers-Ordre de saint François, originaire de Troyes en Champagne, nommé François Legras. Il cherchait un ermitage pour y servir Dieu dans la solitude. Ayant rencontré Jean de Sépibus dans les jardins du cloître capitulaire à Sion, il lui exposa son problème. Le sacristain lui montra l'ancien couvent de Longeborgne. Malgré le délabrement des bâtiments, il supplia qu'on l'y admît sous l'autorité de l'évêque de Sion. [...] La vie exemplaire de cet ermite ne tarda pas à attirer de nombreux pèlerins et à développer les dévotions à Notre-Dame. Les dons pieux affluèrent et permirent de restaurer la

<sup>52</sup> Carlen rapporte de fréquents pèlerinages d'Italie à la chapelle Zen Höhen Flühen de Mörel. Op.cit., p. 111

<sup>53</sup> Il s'agit du même Jean de Sépibus qui, en 1666, fondera la chapelle de Molignon. Cet ecclésiastique, issu d'une grande famille de la région de Mörel, a laissé une trace importante dans l'histoire des fondations religieuses du XVIIe. C'est un cas d'école, hélas trop rare, où plusieurs témoignages relatant l'activité d'un particulier dans ce domaine nous sont parvenus.



chapelle et les édifices. Travaillant avec ardeur, François Legras releva les murs, planta des arbres, reprit la culture du jardin. [...] Ainsi, tout semblait aller à merveille. Trop bien peut-être. François Legras manquait-il de persévérance ? ou bien le succès trop rapide ne correspondait-il pas à des exigences spirituelles qui devaient être très vastes ? S'est-il senti piégé par le grand nombre de pèlerins ? Il quitta l'ermitage en 1663, regagna la France.<sup>54</sup> » Les successeurs de Legras connurent également des problèmes à concilier leur vocation d'anachorètes et l'attraction irrésistible qu'ils exerçaient sur les populations. A Longeborgne logeaient en général deux ermites, parfois trois, mais cet état est qualifié par Santschi de « malsain, propre à favoriser les fantasmes et l'instabilité, sans compter les visites suspectes que certains de ces anachorètes ne surent pas toujours repousser avec une fermeté suffisante<sup>55</sup> »... Quelque soit leur nombre, la cohabitation des ermites et des pèlerins s'avère souvent délicate.

Finalement, un dernier type de chapelles comprend les édifices isolés, loin de toute localité ou de tout lieu de séjour (tels que les alpages). Ces constructions sont en général situées dans des endroits dangereux ou stratégiques : chemins fréquemment dévastés par des avalanches, entrées de ponts ou de gorges, éperons rocheux ou resserrements de vallées. Elles ont à la fois une fonction de protection pour les personnes empruntant le passage et une fonction de *memento mori*.

Quant aux chapelles d'alpages, associées à ce dernier type, leur origine remonte au XVIIe : sur le conseil du nonce Odoardo Cibo, en visite dans le diocèse en 1675, l'évêque Adrien V de Riedmatten interdit la célébration de la messe en plein air, comme cela était l'usage, jusque là, sur les alpages. « Les chapelles d'alpage [...] ont un rôle tout à fait identique [à celle sises dans les villages]. [...] Elles permettent aux alpagistes et à leur famille de se réunir pour la prière du soir et d'assister à une messe, sinon chaque dimanche, du moins de temps à autre. Centre d'une sacralité protectrice contre les maladies du bétail et les accidents atmosphériques fréquents en altitude, elles servent de point de rassemblement lors de la bénédiction des troupeaux [...]»<sup>56</sup>. Malgré les difficultés d'accès et de transport des marchandises, beaucoup de bergers ou de responsables d'alpages tiennent à y ériger une chapelle. On en trouve toutefois significativement plus dans la partie germanophone du diocèse, par exemple au Schwarzsee et sur la Täschalp au-dessus de Zermatt, à Belalp, Bettmeralp, Riederalp, sur la Fafleralp, Hochmatten... Il n'est pratiquement aucune vallée haut-valaisanne qui ne possède pas de chapelle sur ses hauteurs.

<sup>54</sup> Romaine Syburra-Bertelletto, Catherine Santschi, **L'ermitage de Longeborgne, Ses ex-votos, Ses chapelles et son mobilier, Son histoire et ses ermites**, Bramois : Comité d'action pour le sauvetage du patrimoine de Longeborgne, 2003, p.150

<sup>55</sup> Romaine Syburra-Bertelletto, Catherine Santschi, op.cit., p.152

<sup>56</sup> Roger Devos, op.cit., p.141

Gspon ou La Gietty, autrefois simples alpages, ont sans doute possédé leur chapelle avant les premières maisons qui, aujourd'hui, en font de petits hameaux d'altitude. Mais dans le Valais francophone, les exemples se comptent sur les doigts d'une main : avec La Gietty, l'alpe de Tracuit au-dessus de Vercorin et celle du Recon au-dessus de Vionnaz possèdent deux des seules chapelles romandes d'altitudes qui ont survécu. Celle de Cleuson / Nendaz repose aujourd'hui au fond d'un lac artificiel. Les catastrophes naturelles ont sans doute prélevé leur dû sur ces constructions, à l'exemple de cette avalanche de 1920 qui emporta la chapelle de la Gletscheralp.

### 3.3 Les titulatures

Le choix d'un vocable pour les nouvelles chapelles et églises témoigne d'une évolution du culte et des mentalités populaires (cf. annexe 2). D'anciennes titulatures ont toujours du succès, comme les grands saints du Moyen Âge : les quatre évangélistes, saint Théodule et sainte Catherine, patrons du diocèse, saint Maurice, saint Antoine ermite, saint Martin, sainte Barbe, saint François d'Assise, sainte Agnès, saint Bernard de Menthon, saint Jean-Baptiste... Mais le vocable le plus fréquent, et de loin, reste celui de la Vierge. Elle est honorée, sous diverses appellations, à 84 reprises, soit dans près de 30% des chapelles recensées<sup>57</sup>. Plus de la moitié d'entre elles (48) portent simplement le nom de Notre-Dame ou celui de « Muttergottes », son équivalent germanophone. Mais on trouve aussi huit Notre-Dame des Neiges (Richinen, Bettmeralp, Mayoux, Ferret, Muraz, La Léchère, Randogne<sup>58</sup>, Schwarzsee, ). Les chapelles de pèlerinage possèdent des dédicaces telles que Notre-Dame de la Compassion (La Bâtiaz, Le Pas, Branson, Vissoie<sup>59</sup>), ou évoquant de célèbres pèlerinages comme Notre-Dame de Lorette (Bourg-Saint-Pierre) ou Notre-Dame du Mont-Carmel (Les Anchettes).

<sup>57</sup> Roger Devos obtient un pourcentage inférieur (24%) pour la Savoie (op.cit., p.142). Cette différence s'explique peut-être par la plus grande diversité du territoire considéré et le plus grand nombre d'édifices (près de 400) pris en compte. Cette différence ne permet pas de conclure que la promotion et le développement du culte marial furent significativement plus importants en Valais, mais on doit garder en mémoire que le diocèse de Sion est dédié à Marie, ce qui n'est pas le cas de celui de Genève-Annecy étudié par Devos (dédié à saint Pierre). La Vierge apparaît donc comme une figure tutélaire très présente, dont la popularité en Valais ne se tarit pas.

<sup>58</sup> Au lieu-dit Crétel, sur le territoire de Randogne. Sur l'emplacement de cette chapelle de 1705 se dresse désormais une église moderne construite dans les années 1950.

<sup>59</sup> Ces deux dernières ne sont pas des chapelles de pèlerinage.



Cet engouement pour le culte marial s'observe dans tout le diocèse, mais des diversités apparaissent si l'on considère le détail des dédicaces choisies. On s'aperçoit par exemple que l'appellation « Muttergottes » est particulièrement prisée dans le Valais germanophone mais inexistante dans la partie francophone ; la même observation s'applique, dans une moindre mesure, aux fêtes mariales. Seules deux chapelles romandes (et qui plus est voisines) ont pour dédicace la Visitation : celle des Mayens-de-Sion (chapelle dite « du bas »<sup>60</sup>, au-dessus des Agettes) et celle de Clèbes. On trouve encore une chapelle de l'Annonciation à Grimentz, mais aucune autre n'est placée sous l'invocation d'une fête mariale. Par contre, le Haut-Valais compte six dédicaces à la Visitation, une à l'Annonciation, une à l'Assomption et une à la présentation de Marie.

Le culte marial connaît un développement important<sup>61</sup> : cela découle naturellement des mesures prises par la réforme catholique, qui remet le culte des saints à l'honneur. Comme dans la conception médiévale, ils assument une fonction d'*exemplum* ou de modèle à suivre ; mais la Contre-réforme, comme la statuaire ou la peinture baroques l'expriment excellemment, insiste avant tout sur l'humanité du saint, qui devient surtout un intermédiaire entre l'homme et Dieu. La figure de Marie est, à cet égard, la plus parlante : mère humaine d'un fils divin, elle est la figure par excellence de l'intercession.

Parmi toutes ces dédicaces à Marie, certains vocables sont nouveaux, et appelés à se développer encore au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est le cas des Sept-Douleurs (aussi appelée dans le Haut-Valais Douloureuse Mère de Dieu) et des Sept-Joies de la Vierge, de Notre-Dame du bon Conseil ou encore de Marie-Auxiliatrice. Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ces vocables inhabituels, d'abord ceux de simples chapelles, deviendront des dénominations de paroisses.

Parallèlement à la dévotion mariale, traditionnellement et historiquement importante, se développent de nouveaux cultes. Sous l'impulsion des idées de la Contre-réforme : on vise à répandre l'image d'un Christ plus proche de l'humanité. Par voie de conséquence, la famille « humaine » du Christ, et les personnages gravitant autour de lui dans sa vie terrestre deviennent de

<sup>60</sup> Par opposition à celle de Notre-Dame du bon conseil, située plus haut dans les Mayens, loin des villages, et plus tardive (1770).

<sup>61</sup> Carlen remarque que 10 des 31 nouvelles paroisses fondées entre 1600 et 1800 sont dédiées à Marie (Op.cit., p. 103), soit à peu près la même proportion que dans les chapelles (plus ou moins 1/3).

plus en plus populaires, contribuant à faire de lui une figure à laquelle s'identifier. D'abord, cette idée remet en lumière deux saints traditionnels, Joseph, mais aussi saint Jean-Baptiste, déjà très présent dans les siècles précédents (sept chapelles neuves lui sont dédiées<sup>62</sup>, contre six à Joseph, souvent choisi comme titulaire pour les chapelles de cimetières : Bellwald, Zeneggen, Mörel, Glis). Ensuite, elle encourage le développement de dévotions nouvelles : pas moins de douze chapelles sont placées sous l'invocation de la sainte Famille, dix de sainte Anne et trois des Rois-Mages.

Les changements liturgiques, avec les nouvelles pratiques issues de Trente, proposent également au fidèle un renouvellement des objets de vénération traditionnels. Au lieu de placer le sanctuaire sous la protection d'un saint, on recourt à une notion théologique ou mystique, comme le Sacré-Cœur, la Trinité, le Rosaire. Ces dédicaces inhabituelles reflètent une évolution du culte qui répercute l'extraordinaire renouveau spirituel de l'époque, notamment due à la grande vague mystique du XVI<sup>e</sup>, portée par des saints comme Thérèse d'Avila (canonisée en 1622), Jean de la Croix ou encore, pour le Sacré-Cœur, sainte Marguerite-Marie Alacoque... Pour ces nouveaux mystiques, l'irruption du sacré dans le quotidien, avant de s'offrir comme le cadeau d'une vision béatifique, se mérite par l'ascèse et la prière : c'est le Rosaire, l'identification aux douleurs du Christ et de sa mère, la sainte Croix. Le choix de ces titulatures se fait donc en parfaite harmonie avec le courant théologique contemporain, qui imprègne progressivement les esprits. Lors des deux siècles pris en compte, deux chapelles sont dédiées au Rosaire, trois à la sainte Croix, deux au Sacré-Cœur, une aux Anges Gardiens, une aux Quatorze saints auxiliateurs... Mais le culte qui connaît le plus fort renouveau, surtout dans le Haut-Valais, est celui de la Sainte-Trinité, avec huit nouvelles chapelles. Ces vocables constituent néanmoins la portion congrue ; les saints plus « traditionnels » continuent à tenir le haut du pavé, en particulier dans le Valais francophone.

Parmi ceux-ci, quelques-uns sont plus fréquemment choisis que d'autres : Saint-Sébastien, évoqué en temps de peste<sup>63</sup> (onze chapelles), Saint-Bernard de Menthon, apprécié dans la partie romande du diocèse (sept chapelles), Saint-Barthélémy, protecteur du bétail, des chemins ou

---

<sup>62</sup> Dont une, celle de Praz-de-Fort, spécialement consacrée à la Décollation

<sup>63</sup> L'autre saint invoqué contre la peste, saint Roch, n'est jamais choisi en Valais : c'est une différence de plus, notable, à relever avec le territoire étudié par Devos, op.cit. p. 143, lequel s'étonne : « Il est surprenant de constater à quel point saint Roch (16 titulatures) a supplanté saint Sébastien, invoqué seulement dans huit chapelles » (op.cit. p. 143). Si le Valais ne consacre aucune chapelle à St-Roch, il apparaît pourtant souvent dans l'iconographie des retables.



alpagnes (sept chapelles, souvent buts de processions) et Saint-Antoine Ermite, très populaire dans le Haut-Valais (neuf chapelles). Par contre, les saints emblématiques de la Contre-réforme ne connaissent pas un grand succès populaire en Valais : aucune chapelle n'est dédiée à saint Charles Borromée, saint François de Sales, ou encore les saints Jésuites, comme Ignace de Loyola et François-Xavier. Cela confirme la lenteur et la prudence, déjà évoquées, avec laquelle le Valais a accueilli les réformes tridentines et ses hérauts, en particulier les Jésuites... On ne leur dédie aucune chapelle en l'espace de deux siècles, même s'ils apparaissent sporadiquement dans l'iconographie des grands autels baroques valaisans.

Etudiant le diocèse de Genève - Annecy, Roger Devos constate le phénomène inverse :  
« Peu de chapelles, à peine 3%, sont consacrées à la Trinité ou au Christ et à ses mystères, tandis que 74% concernent des saints protecteurs et thérapeutes. Parmi eux, saint François de Sales arrive en tête, avec 33 chapelles. Phénomène surprenant, puisqu'il s'agit d'un saint de la Réforme catholique prenant le pas sur ses vénérables prédécesseurs. Il faut tenir compte cependant qu'il s'agit d'un saint local et que sa canonisation coïncide avec la grande vague de fondation de chapelles »<sup>64</sup>. Nul doute que cet aspect local ait joué un rôle... Force est néanmoins de constater la modestie de la pénétration et de l'influence des grandes figures de la Contre-réforme en Valais. Ils se frayent tant bien que mal un chemin laborieux dans la piété populaire. Construite en 1766, la petite chapelle de La Gietty, dans le Val d'Hérens, est d'abord placée sous la protection de Saint-Antoine de Padoue. Pourtant, aujourd'hui, elle est la seule du corpus à porter le nom d'un grand saint de la Contre-Réforme, puisqu'en 1800, on la dédie à Saint-Jean-Népomucène, saint de la réforme catholique très populaire en Autriche, en Allemagne et dans les pays du centre de l'Europe. De tels revirements, rares et tardifs, dépendent plus souvent de la volonté personnelle de quelques individualités que d'une volonté collective d'honorer un saint particulier.

On doit noter enfin que les titulaires doubles, très courantes en Savoie, sont bien moins prisées en Valais. Il en existe certes quelques-unes : Saints-Martin-et-Bernard à Chamaille, Saints-Théodule-et-Bernard à Commeire, Saints-Pierre-et-Paul à Charrat, Saints-Théodule-et-Sébastien à Evolène... On connaît des cas où l'une des deux titulaires a été abandonnée avec le temps, au profit de l'autre : c'est notamment le cas à Sarreyer, où la chapelle est placée originellement sous le

---

<sup>64</sup> Roger Devos, op.cit., p.142.

double vocable de Saint-Pierre et Saint-André (les prénoms des deux fondateurs, les frères Pierre et André Besse). Le vocable est confirmé par l'acte de visite épiscopale effectuée en 1706 par l'évêque Supersaxo. Constant Rust explique pourquoi le titre a été simplifié : « Mais la fête de Saint-Pierre étant déjà d'obligation, on ne célébra solennellement à Sarreyer que la Saint-André, et petit à petit saint Pierre fut totalement oublié<sup>65</sup> ». Il est fort probable que pareille mésaventure soit arrivée à d'autres titulaires...

Dans un autre cas de figure, le changement de vocable est délibéré ; cette démarche, toutefois, ne va pas de soi, puisque le droit canon n'admet cette modification que si l'édifice est dans un tel état de délabrement qu'il nécessite une reconstruction. A partir du moment où une chapelle a été bénite par l'évêque sous une titulature donnée, il est donc presque impossible d'en changer... et même dans l'hypothèse d'une reconstruction, l'appellation première, loin de disparaître, peut très bien perdurer dans l'usage, à côté de la nouvelle ou lui faire obstinément concurrence. Parfois, l'acquisition d'un nouvel autel ou, plus rarement, d'une statue, dédiés à un autre saint que le titulaire, aboutit à un changement d'appellation : on n'abandonne pas la titulature originelle, mais on lui adjoint le nom du nouveau venu... A l'exception de ces cas, somme toute rares, il semble bien qu'en règle générale, on choisissait un saint protecteur et que l'on s'en tenait à une titulature simple.

---

<sup>65</sup> Constant Rust, « La Vallée de Bagnes et ses vieilles chapelles, histoire et coutumes », in **Annales Valaisannes**, n.5, 1943-1945, p. 431



## CHAPITRE QUATRE

# L'ASPECT EXTERIEUR : ELEMENTS D'ANALYSE TYPOLOGIQUE

### 4. 1 Dimensions et orientation

L'immense majorité des chapelles étudiées reste de dimensions modestes : dix à vingt mètres de longueur sur cinq à quinze mètres de largeur<sup>66</sup>. Certaines, bien que qualifiées canoniquement de « chapelles », sont par contre aussi grandes, voire plus grandes, que des églises ; ce sont fréquemment des édifices conçus, à l'origine, pour abriter de petites assemblées, mais qui ont dû s'agrandir à cause d'affluences supérieures et imprévues. On pense ici surtout à des chapelles de pèlerinage, comme celles de Visperterminen, Ritzingerfeld, Münster (auf dem Biel), Saas-Fee, Kühmatt, Eyholz, Mörel (Zen Höhen Flühen)... Toutes les grandes chapelles valaisannes se trouvent dans la partie germanophone du diocèse. Historiquement plus puissants et surtout plus riches, les patriotes du Haut trouvaient sans doute aussi dans cette activité de bâtisseurs un certain prestige... Dans cette perspective, des rivalités politiques et des enjeux de pouvoir se font jour : par exemple les bourgeois de Loèche financent la somptueuse Ringackerkapelle, et s'y font représenter par des fresques et un cartouche les identifiant... histoire, sans doute, d'afficher le pouvoir et la richesse de leur « *Leuca fortis* ». A Münster aussi, où l'on compte pas moins de quatre chapelles<sup>67</sup>, celle dédiée à Sainte-Marguerite, est encore aujourd'hui appelée « Bürgerkapelle », et une inscription commémore la générosité des fondateurs de 1769. Elle fait pendant (d'aucuns diraient sécession...) à la chapelle plus ancienne de Saint-Pierre, richement dotée par les Riedmatten... et à son choeur gothique peint de fresques consacrées aux hauts faits des évêques valaisans. Partisans des patriotes ou de l'évêque, chacun garde ainsi son pré carré !

<sup>66</sup> Cf. point 4.2, plans, infra, p. 34 et suivantes, et les figures 3, 6, 7 et 70

<sup>67</sup> Saint-Pierre, Saint-Jean (ossuaire), Sainte-Marguerite et Saint-Antoine « auf dem Biel »

Dans le Valais romand, les grandes chapelles sont très rares. Les plus vastes doivent presque toujours leurs dimensions à des agrandissements survenus aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ; elles se trouvent toutes en milieu urbain. Notre-Dame de la Compassion, à La Bâtiaz, est une grande chapelle, mais ses dimensions actuelles sont dues à plusieurs campagnes de travaux : 1617, 1625-1630, 1748. A chaque fois, il est question d'agrandissement, mais il semble bien que l'essentiel du bâtiment actuel soit dû au dernier chantier, celui de 1748.

Un contre-exemple : la chapelle Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean d'en Bas, dans le Val d'Anniviers. Cet édifice monumental concurrence en taille les grandes chapelles du Haut-Valais. Fondée vers 1680 pour remplacer une ancienne chapelle attestée en 1501, elle partage d'ailleurs certaines caractéristiques stylistiques avec ses cousines haut-valaisannes, notamment un système de jours sur deux niveaux, avec une petite fenêtre à l'aplomb du jour principal. Aujourd'hui, les jours supérieurs sont murés et invisibles de l'extérieur ; on en devine néanmoins facilement le contour, puisqu'ils forment désormais une niche à l'intérieur. Cette chapelle est donc atypique, ne serait-ce qu'au niveau de ses dimensions, dans le Valais romand. Mais ses spécificités s'expliquent, au moins en partie, par le projet de son fondateur. Ainsi que le remarque Alain Besse, « la grandeur démesurée du sanctuaire est due à son instigateur, le curé Egide Massy, qui bénéficia d'un riche héritage. Curé d'Anniviers, Egide Massy désirait construire une église paroissiale à Saint-Jean, son village, pour mieux desservir ses ouailles. A l'époque, il n'y avait qu'une seule paroissiale pour toute la vallée, Sainte-Euphémie à Vissoie, plus petite que la nouvelle construction [...]. La chapelle, pressentie paroissiale, n'obtint pourtant jamais ce statut[...] <sup>68</sup> ». Son destin manqué de paroissiale explique donc ses grandes dimensions... Un cas assez similaire se retrouve à Praz-de-Fort, où la chapelle est fondée pour desservir plusieurs hameaux (Les Arlaches, Praz-de-Fort, Issert). Elle est aussi grande qu'une église et en possède le mobilier liturgique et les aménagements : tribune, fonts baptismaux, confessionnal, clocher... mais ne deviendra jamais église paroissiale puisque les villages concernés restent dans le giron de la paroisse d'Orsières. Toutefois à la différence de Saint-Jean, sa taille actuelle est due à des agrandissements du XIX<sup>e</sup>, et non au plan d'origine.

---

<sup>68</sup> Alain Besse, « La chapelle de Saint-Jean d'en Bas », in **Anniviers-Info**, juin-juillet 1994, p.23



Quant à la tradition médiévale de l'orientation des bâtiments religieux, elle semble s'être en grande partie perdue, à l'époque qui nous occupe. Déjà approximative, au Moyen Age, dans des régions aussi accidentées que le Valais, l'orientation vers l'est de l'axe longitudinal d'une église ou d'une chapelle est un principe avec lequel on prend des libertés... Les édifices reconstruits sur la base d'une chapelle plus ancienne conservent évidemment son orientation, mais à l'exception de ces cas-là, aucune constante ne se dégage de l'analyse du corpus entier : le choix d'une orientation apparaît aléatoire.

D'une manière générale, l'abandon de cette tradition offre aux fondateurs (et aux architectes) une plus grande latitude quant au choix de l'endroit où implanter la nouvelle chapelle. Des lieux relativement escarpés ou étroits peuvent en accueillir une, à condition de l'orienter différemment : c'est le cas, entre autres, de Saint-Antoine auf dem Biel à Münster, construite sur une terrasse surplombant le village et orientée plein sud. De nombreuses chapelles occupent des éminences, des collines ou des éperons rocheux, visibles de loin, mais où la topographie des lieux ne permet pas toujours de bâtir selon un axe prédéterminé.

La construction dans les villages se trouve également facilitée par la possibilité d'orienter indifféremment le bâtiment, le nouvel édifice s'accommodant des maisons voisines et de la configuration du terrain. Par contre, les chapelles élevées au plat et en dehors des milieux construits, ont tendance à conserver l'orientation traditionnelle. Plus qu'à des principes idéologiques ou dogmatiques, l'orientation du sanctuaire semble donc obéir plus prosaïquement à des raisons pratiques.

## **4.2 Les divers types de plan**

A quelques exceptions près, dont les plus spectaculaires sont Notre-Dame de la Garde près d'Evolène, Saint-Antoine « im Klosi » à Naters, Saint-Sébastien à Brigue et sa jumelle, Saint-Sébastien à Gamsen, élevées sur un plan central, hexagonal ou carré, toutes les chapelles du corpus présentent une nef rectangulaire, tendant parfois vers le carré (comme c'est le cas des deux chapelles Saint-Georges de Conthey-Bourg et de Sion). Cet état de fait est directement issu de la nouvelle idéologie en matière d'architecture sacrée : à la suite du concile de Trente et des écrits de

saint Charles Borromée<sup>69</sup>, la construction d'églises évolue. On recherche une unité spatiale intérieure, ce qui conduit à l'abandon des vaisseaux à bas-côtés multiples, des absidioles et des transepts. Les chapelles, par leur taille modeste, sont parfaitement adaptées à ce type d'architecture : un seul vaisseau, rectangulaire et allongé, reçoit tous les fidèles dans le même espace, autour du prêtre et du mystère qu'il célèbre.

Trois chapelles conservent néanmoins un plan en croix latine : celle de Visperterminen, celle de Loèche et celle d'Heiligkreuz (dans le Binntal). Ce sont toutes trois des chapelles de pèlerinage de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup>, 1652 pour Visperterminen, 1660 pour Heiligkreuz et 1694 pour la chapelle de Ringacker. On peut imaginer que le plan de Heiligkreuz a été choisi en grande partie pour l'adéquation qu'il fournit avec la titulature choisie ; c'est d'ailleurs la chapelle qui arbore le transept le plus saillant, le plus « franc ». La fonction des bras du transept est la même dans les trois cas : ils servent de chapelles latérales, abritant un autel secondaire ou, dans les cas de Visperterminen et d'Heiligkreuz, des ex-votos. A Loèche, où le transept est fort peu marqué (à peine 1,5 mètre de profondeur), la chapelle latérale interagit avec la nef. Elle souligne la transition nef - chœur, grâce à des autels latéraux de part et d'autre de l'arc triomphal. La chapelle latérale est un espace mixte : tourné vers la nef mais lui échappant en partie dans le transept, elle contient un autel comme le chœur mais reste accessible aux fidèles contrairement à celui-ci<sup>70</sup>. Loèche, avec cette chapelle de la fin du XVII<sup>e</sup> et son transept dégénéré, apparaît ainsi comme un jalon intéressant, une pierre blanche qui marque l'abandon définitif de la croix latine au profit d'une nef unique ouvrant directement sur le chœur.

La solution la plus fréquente consiste à diviser cette nef en deux travées ; toutefois on trouve des chapelles qui ne présentent aucune articulation intérieure en travées, ou au contraire un nombre plus élevé, de trois ou quatre travées. Dans plus de 50% des cas, cette nef rectangulaire se prolonge par un chevet plus étroit et polygonal (le plus souvent à trois pans : deux diagonaux et un mur barlong au fond du chœur ; précédé de deux murs droits).

<sup>69</sup> En particulier, sur l'architecture, ses *Instructionum fabricae et suppellectilis ecclesiasticae libri*, qui remontent à 1577. Relayée par le clergé et les ordres religieux, la conception de l'architecture de Borromée se répandit dans toute l'Europe à partir des premiers édifices italiens. Heinz Horat en a analysé l'interprétation en Suisse, dans son article : « Die Bauanweisungen des hl. Karl Borromäus und die schweizerische Architektur nach dem Tridentinum », in **Kunst um Karl Borromäus**, Lucerne : Faksimile-Verlag, 1980, pp. 135-155.

<sup>70</sup> La disposition du mobilier conforte cette impression : alors qu'à Visperterminen les retables latéraux se font face, placés au bout des bras, à Loèche ils sont dirigés vers le fidèle, dans le même sens que le maître-autel, et occupent les pans de mur encadrant l'arc triomphal.



Ce plan, choisi au milieu du XVIII<sup>e</sup> à Münster (fig. 3 et 4) est le plus répandu, et ce non seulement dans la Vallée de Conches et le Haut-Valais, mais aussi dans l'ensemble du diocèse. La littérature en allemand parle, dans ce cas de figure, d'« eingezoger, 3seitig geschlossener Chor » ; en français, certains auteurs désignent ce type de plan par l'expression « abside à trois pans », considérant que les deux murs droits sont en quelque sorte un prolongement de la nef, formant une petite travée droite à l'avant du chœur. L'abside se résume dans ce cas aux trois pans qui sont sur le plan tournant. Si l'on adopte cette logique et la terminologie qui l'accompagne, la plupart de nos chapelles posséderaient donc, dans cette logique, un chœur à trois côtés, précédé d'une travée plus étroite que le vaisseau principal.

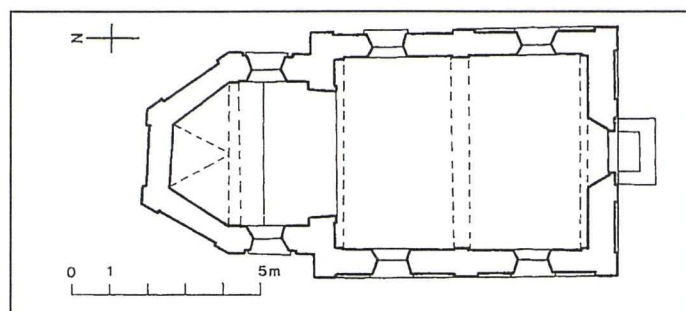


Fig.3. Münster, plan de la chapelle Sainte-Marguerite, 1769, tiré de W.Ruppen, op.cit., tome 1, p.111

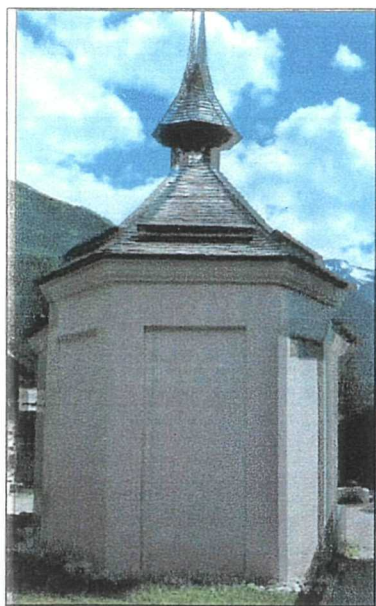


Fig 4. Münster, chapelle Sainte-Marguerite, 1769, vue du chevet

Le rétrécissement du chœur par rapport à la nef, qui sépare clairement ces deux parties de l'édifice, conduit d'autres auteurs à préférer *a contrario* l'appellation de « chœur à cinq côtés ». A l'appui de leur interprétation, l'ensemble de cet espace a, dans les faits, le rôle liturgique du chœur, et est évidemment traité comme tel. A la largeur moindre et à l'arc triomphal s'ajoutent souvent des éléments comme des marches qui le surélèvent, une grille ou une poutre de gloire... qui identifient cette partie de l'édifice comme chœur.

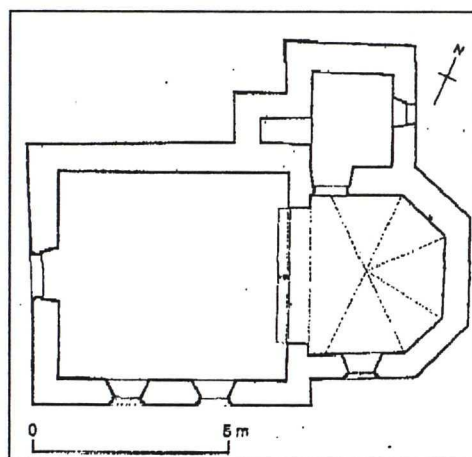
Cette dénomination, « chœur à cinq côtés » a le mérite de distinguer clairement ce type de plan d'un autre type, certes beaucoup plus rare, celui du chevet à trois côtés. On le retrouve par exemple à Villa (fig. 5), dans le Val d'Hérens. Ce modèle ne présente aucun resserrement du chœur par rapport à la nef. Le chevet a trois pans, deux diagonaux et un mur barlong au fond. La chapelle de Villa peut illustrer en outre une autre pratique fréquente avec ce type de chœur : pour suivre le tracé des murs, les deux versants du toit sont coupés à l'endroit où les murs diagonaux se rabattent vers le mur du fond. C'est une solution plus appréciée dans la partie francophone du diocèse : on le retrouve à Branson, Saxonne, Botyre, Champlan, Loye, ou encore Grimentz (chapelle Saint-Théodule), entre autres..., mais qui reste minoritaire. Par rapport au type de chœur à cinq côtés, il n'y a ici évidemment pas de travée droite dans le chœur avant le plan tournant, et aucun élément autre que les murs diagonaux n'assure la transition nef - chœur. Le retable occupe le mur du fond, et les deux pans obliques tendent vers lui, comme pour l'enserrer.



Fig 5. Villa (Val d'Hérens), chapelle des Rois-Mages, vers 1650. Vue du chevet.



Toutefois, à côté de cette variante peu répandue<sup>71</sup>, c'est bel et bien le plan avec chœur plus étroit à cinq pans qui connaît un succès constant, à travers les deux siècles considérés. L'une des plus anciennes chapelles de notre corpus préfigure l'exemple, postérieur, de Münster. Il s'agit de Sainte-Agathe, à Greich, datée de 1616 (fig.6). Elle possède un chœur à cinq pans, dans le prolongement d'une nef rectangulaire (ici presque carrée), plus large que lui. L'originalité du plan réside dans l'adjonction d'une sacristie et d'un clocher à gauche du chœur. L'aménagement de telles installations est extrêmement fréquent, mais très difficile à dater. Dans les édifices remaniés, le clocher, parfois modifié, est conservé. Par contre, la sacristie semble toujours rajoutée *a posteriori* à l'ensemble : la solution la plus répandue consiste à profiter du rétrécissement du chœur pour le flanquer d'une salle latérale, faisant saillie sur le plan. La chapelle de Greich est exemplaire à ce titre : l'accès à la sacristie se fait par le mur oblong gauche, qui sert de paroi commune au chœur et à la sacristie. Le clocher, ici une tour en demi-hors-œuvre qui flanque le mur gauche de la nef à l'extrémité touchant au chœur, est également accessible par la sacristie. Si l'on considère nos différents édifices uniquement en plan, il demeure relativement rare d'y déceler la présence d'un clocher... Cela ne veut pas dire qu'ils en sont dépourvus, mais simplement que la solution la plus prisée reste celle du campanile, construit en charpente et posé sur le faite du bâtiment, qui n'apparaît donc pas sur les deux dimensions du plan<sup>72</sup>.



**Fig.6.** Greich, plan de la chapelle Sainte-Agathe, 1616, tiré de W.Ruppen, op.cit, tome 3, p.223

<sup>71</sup> sur un corpus de plus de 240 objets, seule une douzaine d'édifices suit ce plan.

<sup>72</sup> Cf infra, au point 4.6, p.70.

Lorsque la sacristie ne flanque pas le chœur latéralement, il arrive très souvent qu'on la trouve en appentis contre le mur barlong, derrière le chœur. L'accès se fait alors par une porte ménagée d'un côté de l'autel (par exemple à Champsabé, à Chamoille ou aux Mayens-de-Sion), ou alors, de manière plus théâtrale, par une fausse porte permettant d'abord de passer derrière l'autel, puis dans la sacristie (on trouve par exemple cet aménagement à La Bâtiaz). C'est un cas rare, où le mobilier joue un rôle architectural.

Le plan de Greich fournit également des indications sur l'un des systèmes de voûtement<sup>73</sup> de ces chœurs polygonaux à cinq côtés : il s'agit d'une voûte d'arêtes, rayonnant à partir d'une clé centrale et délimitant cinq voûtains, un par pan de mur. Les dimensions, le plan, les voûtes, le système de jours, la symétrie axiale autour d'un axe allant de la porte d'entrée au milieu du mur du fond, telles sont quelques-unes des caractéristiques principales de ce type de plan, que l'on retrouve sans interruption à travers toute la période considérée.

Ces formes se retrouvent, dans une proportion équivalente, dans la partie francophone du diocèse. Ici aussi, le plan à chœur pentagonal plus étroit est une formule très prisee : à titre d'exemples, on peut citer entre autres les chapelles de Saint-François-d'Assise de Veyras (1616), Saint-Michel de Bruson (1658), Saint-Marc de Liez (avant 1670), Saint-Charlemagne de Mollens (1682), Saint-Bernard du Mont Joux de Suen (1704), Saint-Gothard de Mazembroz (1735), Saints-Anges Gardiens de Chandonne (1747), Saint-Etienne de Liddes (1752)...

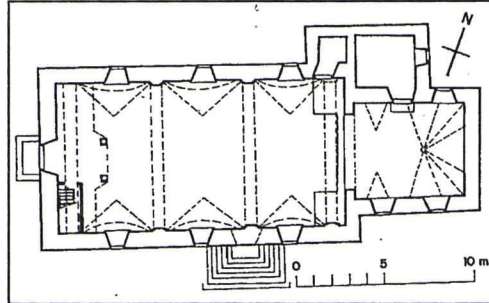
La variante la plus importante au chevet pentagonal peut être considérée comme une simplification de ce modèle : toujours plus étroit que le vaisseau principal, le chœur adopte dans ce cas une forme rectangulaire ou carrée. Ce plan est presque aussi souvent appliqué que le type à cinq pans : on peut en évaluer la proportion à plus de 40%. A l'exception de la chapelle de Ringacker à Loèche<sup>74</sup>, toutes les autres grandes chapelles du corpus possèdent un tel chevet rectangulaire. Les autres édifices suivant ce plan présentent d'ailleurs la particularité d'être souvent des lieux de pèlerinage : Notre-Dame de la Compassion, à La Bâtiaz (1617), Visitation à Visperterminen (1652), Mère de Dieu à Ritzingerfeld (1687) (fig. 7, p.40), Sainte-Catherine à Wiler près de Geschinen (1713), Assomption à Eyholz (1660-1663). La grande chapelle Saint-Jean, à Saint-Jean d'en-Bas, est

<sup>73</sup> Les autres systèmes de voûtement seront décrits et étudiés plus loin. Cf. infra, au point 5.3, p. 95, et 5.7, p. 106.

<sup>74</sup> Cette chapelle possède un chœur plus étroit à 5 pans, flanqué à gauche d'une tour en demi-hors-oeuvre



construite sur le même plan. La chapelle Notre-Dame du Pont à Monthey, un grand édifice également, mais plus tardif (1775), présente grosso modo la même structure, une nef allongée et un chœur plus étroit, mais tous les angles sont incurvés. Au lieu du rectangle traditionnel, la nef prend une forme elliptique, dans laquelle débordé l'ellipse plus petite du chœur. Ce plan inhabituel reste sans équivalent dans notre corpus.



**Fig. 7.** Ritzingerfeld, plan de la chapelle de la Mère de Dieu, 1687, nef reconstruite après une avalanche, en 1808, tiré de W. Ruppen, op.cit., tome 1, p. 368

Comme à Greich, on voit avec l'exemple de la grande chapelle à la Mère de Dieu à Ritzingerfeld (fig 7) l'adjonction d'une sacristie d'un côté du chœur. Celui-ci, presque carré est nettement distingué de la nef par sa largeur moindre. De plus, comme c'est d'ailleurs le cas avec les chœurs pentagonaux, le renforcement de mur à l'entrée du chœur est encore accentué par la présence de pilastres, le plus souvent des pilastres corniers, qui font saillie et sont donc visibles en plan. De même, la partie antérieure du chœur, du côté de la nef, forme une travée comparable à la travée droite plus étroite que nous avons déjà évoquée, dans l'exemple de Münster pour un chœur pentagonal. Ce petit « avant-choeur » se retrouve donc dans les deux types de chœurs principaux, mais dans le cas du chœur rectangulaire, il contribue à accentuer l'impression de profondeur qu'il crée.

Ces chevets rectangulaires ou carrés ne sont pas l'apanage des grandes chapelles de pèlerinage, ni d'ailleurs d'une région ou d'une époque particulière. C'est aussi la forme choisie dans d'innombrables chapelles de villages ou de hameaux. En témoignent les chapelles de Drône (Saint-Christophe, 1634), de Chandolin (Notre-Dame des Corbelins, 1666), des Anchettes (Notre-Dame du Mont-Carmel, 1649). Il s'agit de trois chapelles aux fonctions différentes : respectivement une chapelle villageoise, un lieu de pèlerinage, et enfin une chapelle privée érigée pour desservir un château. Ce ne sont là que quelques exemples, mais il est intéressant de constater en outre

l'utilisation assez constante de ce plan dans des lieux relativement reculés, jusqu'au fond des vallées, comme c'est le cas de Notre-Dame des Neiges à Ferret (1707), de Sainte-Anne au lieu-dit Saint-Laurent, près de Mottec, dans le Val d'Annivers (1766), de Saint-Barthélémy, tout près du hameau de La Gouille dans le Val d'Arolla, sur l'ancienne route menant aux Haudères (1688) (fig. 8), de la Mère de Dieu au bord du Schwarzsee au-dessus de Zermatt (XVIII<sup>e</sup> siècle). La partie germanophone du diocèse n'est d'ailleurs pas en reste... La proportion de plans de ce type y atteint les 40% comme dans la partie romande. Cette observation dément celle de Carlen (*supra*, p.7), selon laquelle le type de chapelle baroque valaisanne par excellence est celui du chœur plus étroit à trois pans.



**Fig.8.** Val d'Arolla (au lieu-dit La Gouille), chapelle Saint-Barthélémy, 1688, vue du chevet

Enfin, le dernier type de plan concerne un nombre moins important de chapelles qui n'ont pas de chœur polygonal plus étroit, mais se contentent d'un chevet plat. Ce sont en grande majorité des chapelles situées dans la partie francophone du diocèse, et dans des villages. Leur plan se résume donc à un simple rectangle, tendant parfois vers le carré. Seule l'aménagement liturgique de l'espace définit dans ce cas comme « chœur » le mur du fond sur lequel s'appuie l'autel. Un peu moins de 10% des chapelles valaisannes (une grosse vingtaine) est érigé sur ce plan : ce sont surtout des chapelles de villages ou de hameaux plutôt pauvres et isolés.

L'espace intérieur peut être d'un seul tenant, c'est-à-dire sans articulation en travées, ou alors divisé en travées. L'organisation en travées reste l'apanage des chapelles d'une certaine taille, comme celle de Saint-Christophe à La Sage (1670) (fig. 9). Dans le cas d'édifices plus modestes,



comme par exemple Saint-Eusèbe de Massillon (1687), Saints-Théodule-et-Bernard de Commeire (1652) ou encore la chapelle du Clos-Lombard, Saints-Théodule-et-Sébastien, à Evolène (1639), il n'y a pas d'agencement en travées et tout l'espace intérieur est réuni sous une même voûte qui en renforce encore l'unité spatiale.



Fig.9. La Sage, chapelle Saint-Christophe, 1670, vue du mur latéral droit, chevet plat.

Le plan central, le chevet semi-circulaire ou encore le chevet plus étroit, mais à 3 pans seulement au lieu de cinq, restent des solutions exceptionnelles. Datant de 1620, l'une des plus anciennes de notre corpus, la chapelle de la Garde, sur une éminence dans la forêt en aval d'Evolène, est un hexagone régulier. Le même plan sert de base à un édifice très différent de cette chapelle rurale et montagnarde : à Naters, au lieu-dit « im Klosi », se trouve en effet une chapelle dédiée à saint Antoine, élevée sur plan hexagonal. Elle est bien plus tardive (1750), et incomparable à celle d'Evolène, puisqu'elle possède une coupole et une corniche élégantes, alors que la modénature de La Garde est d'une grande simplicité. C'est, à tous égards, une chapelle « riche » et urbaine, comme l'est aussi la chapelle Saint-Sébastien de Brigue, à peine plus jeune que celle de la Garde (1636-1637). Financée en grande partie par Kaspar Jodok Stockalper, elle possède certes un chœur polygonal, mais précédé d'une nef est en plan central : c'est un carré surmonté d'une coupole octogonale à lanternon.

Saint-Symphorien de Pinsec, dans le Val d'Anniviers possède quant à elle l'un des seuls chevets semi-circulaires du corpus. Cette chapelle, sans doute plus ancienne, a fait l'objet d'une

reconstruction en 1779... La présence de ce chevet rond, qui évoque plutôt l'art roman, étonne. On trouve cependant le même phénomène, quelques années plus tard à Zeneggen : lors de la construction, en 1819, de la chapelle de pèlerinage aux Quatorze Saints Auxiliateurs, on choisit également un chevet semi-circulaire. Trois autres chapelles valaisannes possèdent un tel chevet, Saints-Pierre et Paul à Charrat, datant de 1648, celle de Finnen, dédiée à la Mère de Dieu, datant, elle, de 1677, et une chapelle à la Mère de Dieu, située dans le Taubenwald (Turtmanntal), datant de 1708. Enfin, celui de la chapelle de Mauvoisin, datant de 1730, est peut-être dû à une construction antérieure réutilisée : le bâtiment actuel a probablement été élevé sur les ruines d'une ancienne maison-forte<sup>75</sup>. Quoi qu'il en soit, l'abside hémicirculaire héritée du Moyen Âge a certes perduré, mais faiblement, et n'apparaît plus que très sporadiquement, voire exceptionnellement, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

### 4.3 La façade

Les quelques 240 chapelles du diocèse de Sion possèdent des façades qui peuvent être classées selon deux types. Le plus important, s'il connaît des variantes plus ou moins fortes, comprend une porte centrale, parfois surélevée de quelques marches, entourée de deux fenêtres latérales, et, dans le pignon, presque toujours découvert, un oculus ou une autre fenêtre. Très fréquemment, une niche creusée au-dessus de la porte complète ce programme, d'une sobriété certaine.

Le second type (cf *infra* p.57) présente une seule baie : une grande porte à claire-voie qui occupe la quasi-totalité de la surface de la façade et permet à la fois l'accès au vaisseau et son éclairage. Quelque soit la solution choisie, une remarque s'impose : l'ensemble des chapelles baroques valaisannes présente, de l'extérieur, une grande simplicité. Même si dans tous les cas, la façade est le pan de mur auquel on accorde le plus d'attention, elle demeure sobre, voire austère.

Les formes retenues pour les jours et les portes sont variées : rectangle, arc en plein cintre, arc surbaissé pour les plus fréquentes ; l'arc brisé, survivance gothique, se retrouve encore,

---

<sup>75</sup> C'est du moins la théorie de Louis Blondel, d'après ses fouilles archéologiques, dont les conclusions sont reprises dans Willy Ferrez (et alii), **Bagnes, notre vallée**, [S. I] : [s. n], 1976, p. 195.



notamment dans quelques édifices médiévaux baroquisés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> (par exemple la chapelle Saint-Pierre à Münster, qui date de 1303. Elle a été reconstruite au XVII<sup>e</sup>, mais conserve des accents gothiques marqués, notamment des fenêtres géminées en arc brisé).

On peut pratiquement toujours diviser la façade selon un axe de symétrie, partant de la poutre faîtière et séparant le mur en deux parties égales. Les fenêtres latérales sont toujours exactement symétriques, de même forme<sup>76</sup> et portant la même ornementation. A l'image de Saint-Hilaire de Randogne (fig 10, p. 45), ce décor se résume à un simple encadrement, le plus souvent en tuf, de la porte et des jours. Dans le cas où une niche complète le programme de façade, elle en est le point central : peinte, elle abrite (ou abritait à l'origine) une statue, en général une Vierge ou le saint patron de la chapelle. A nouveau, on ne remarque aucune évolution notable dans l'agencement général de ces façades à travers le temps. Entre 1607 et 1609, les communiers du hameau de Winkelmatten, proche de Zermatt, se décident à ériger l'une des plus anciennes chapelles de notre corpus : placée sous le vocable de la Sainte-Famille, elle présente déjà une porte d'entrée en plein cintre avec encadrement de tuf, ainsi que les deux fenêtres latérales, ici rectangulaires, cernées de tuf également. Cette solution semble donc être déjà bien en place au début du XVII<sup>e</sup>, on ne cessera pas d'y avoir recours dans les deux cents années suivantes.

C'est en effet celle que choisissent, à la fin du siècle suivant, les familles Ambuel, Kuntschen et de Torrenté lorsqu'elles fondent aux Mayens-de-Sion la chapelle de la Visitation (entre 1770, date de l'acte de fondation, et 1773, date du premier ex-voto). Les exemples du même genre abondent : citons encore, à travers le diocèse, Notre-Dame du Pont à Monthey (1775), Notre-Dame à Ayer (1779), Sainte-Agnès à Muzot (1781), Sainte-Famille à Saxonne et Saint-Georges à Weissenried (1787), Sainte-Catherine à Oberstalden (1793) et encore la chapelle privée du château de Vercorin, propriété de la famille de Preux, et dédiée à Saint-Louis (1784). Au cours des deux siècles étudiés, la prédominance de ce genre de façades est constant.

---

<sup>76</sup> Cette forme peut, ou non, correspondre à celle de la porte ; les deux options se partagent équitablement l'ensemble du corpus.



Fig.10. Randogne, chapelle Saint-Hilaire, vers 1700. Vue de la façade.

Quasi omniprésent dans le centre et le Bas-Valais, cet agencement est moins systématique dans le Haut. De fait, les chapelles haut-valaisannes ont souvent une façade scandée uniquement dans la verticale par un oculus, ou une fenêtre dans le pignon, et/ou une niche en dessous. Les exemples avec fenêtres latérales, autrement dit avec une scansion horizontale complétant ou équilibrant la verticale, ne sont pas rares, loin de là... mais le mur de façade aveugle (c'est-à-dire sans autres baies que la porte), ou percé d'un simple oculus, y est beaucoup plus fréquent que dans la partie francophone du diocèse<sup>77</sup>.

Aucune logique ne semble présider au choix de l'agencement de la façade ; toutefois, on remarque que ce sont souvent les chapelles des hameaux les plus pauvres qui s'en tiennent à une grande humilité de l'édifice et adoptent une façade dépouillée. Mais les contre-exemples sont trop nombreux pour qu'on puisse faire de cette tendance une règle générale. En outre, des chapelles aussi populaires que celle de la Sainte-Croix de Heiligkreuz (fig. 11, p. 45), un but de pèlerinage encore très prisé aujourd'hui, présentent une façade dépouillée de tout ornement. A Heiligkreuz, outre une croix creusée dans le mur à l'extrémité sommitale du pignon, seul un large oculus niché, parfaitement centré à égale distance de la porte et du faîte, perce la façade. Il est placé dans un

<sup>77</sup> Dans le Bas-Valais et le Valais central, cette solution n'est appliquée qu'aux édifices de très petites dimensions, où le mur de façade est occupé presque en totalité par la porte. Dans le Haut-Valais, par contre, le choix ne semble pas découler de raisons pratiques. Même si l'espace latéral suffit, parfois même largement, on choisit de ne pas insérer de jours.



ébrasement circulaire qui en augmente le diamètre. La porte, en plein cintre, n'a aucune modénature.

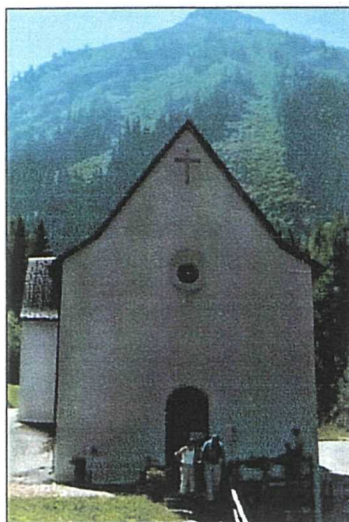
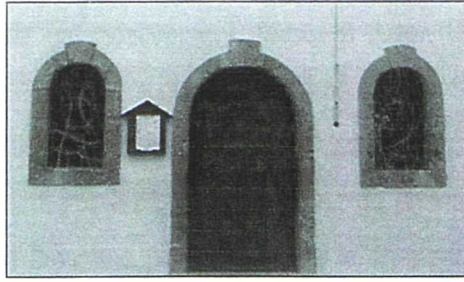


Fig.11. Heiligkreuz, chapelle de la Sainte-Croix, 1670-1680, vue de la façade

Sans être exceptionnelle, une telle sobriété demeure tout de même rare. L'impression qui domine clairement est celle d'un grand équilibre et d'une solidité à toute épreuve. On est bien loin des outrances baroques romaines ou viennoises ! Ici, tout est encore bien posé, symétrique et orthogonal : les courbes et l'illusionnisme ne pénètrent pas cette architecture rurale empreinte d'humilité et de modestie. Pourtant, les façades sont, en ce qui concerne l'extérieur des chapelles valaisannes, la partie de l'édifice la plus décorée, celle à laquelle on accorde le plus de soin. Cela se traduit par une attention particulière à l'encadrement des portes et fenêtres. Généralement en tuf, cet encadrement peut être rudimentaire, une simple bande, mais il développe parfois des formes plus complexes, allant jusqu'à une véritable mise en scène architecturale des portes.

Dans l'exemple ci-dessous (fig. 12, p. 47), celui de la chapelle Saint-Charlemagne à Mollens (1682), l'arc en plein cintre de la porte et des deux fenêtres latérales arbore une clé de voûte plus grande que les autres claveaux. C'est la formule décorative la plus simple de ces façades lorsqu'elles possèdent une porte en plein cintre ou en arc surbaissé ; elle est très fréquente, constituant souvent, dans les édifices les plus humbles, le seul ornement de la façade.



**Fig.12.** Mollens, chapelle Saint-Charlemagne, 1682, détail de la façade

Une étape supplémentaire est franchie à La Bâtiaz, chapelle Notre-Dame de la Compassion. La façade, qui correspond au type déjà décrit, avec deux fenêtres latérales et une niche à l'aplomb de la porte, présente une porte en plein cintre (fig.13). L'originalité de cet exemple réside dans l'articulation architecturale de l'encadrement de la porte.



**Fig.13.** La Bâtiaz (Martigny), chapelle Notre-Dame de la Compassion, détail de la façade (1625-1630 ou, plus probablement, 1748)

On y retrouve la clé de voûte saillante de l'arc en plein cintre, comme à Mollens, mais l'arc repose ici sur deux pilastres de tuf, toscans, posés à leur tour sur des piédestaux, très rudimentaires, puisqu'ils se résument à un dé lisse. Plus qu'un simple cadre décoratif mettant en valeur l'entrée de l'édifice, cet aménagement crée une certaine solennité. Pénétrer dans le sanctuaire requiert du fidèle plus que de pousser une porte : il faut passer la frontière symbolique d'un arc. Il y a ici comme une redondance architecturale, comme si le mur et la porte ne suffisaient pas à déterminer les limites de l'espace sacré, il faut encore en « monumentaliser » l'accès.

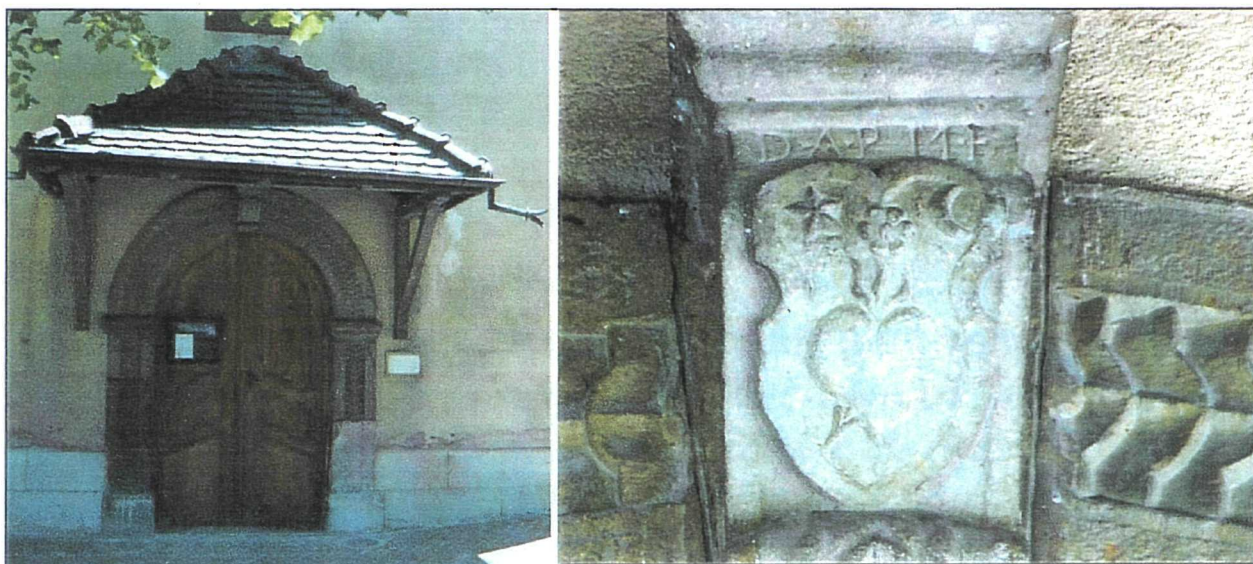


L'exemple de La Bâtiaz est relativement difficile à dater. De nombreuses campagnes de construction se sont succédées dans cette chapelle : l'abbé Claude Semblanet entreprend dès 1617 une reconstruction pour remplacer un modeste oratoire détruit par une inondation de la Dranse en 1595. Les travaux qu'il mena sont impossibles à distinguer du chantier suivant, qui commença vers 1625 pour ne se terminer que cinq ans plus tard. Mais le chantier de 1748 apporta d'importants changements à l'édifice, considérablement agrandi. L'allongement du chevet est évident, ainsi que l'adjonction d'une salle en appentis contre le mur du fond. La chapelle a-t-elle été allongée du côté de l'entrée, nécessitant alors la reconstruction d'une nouvelle façade ? Même dans cette hypothèse, il est possible que l'on ait copié et réutilisé des éléments de la façade de 1630. Si c'est le cas, le portail de Notre-Dame de la Compassion serait le plus ancien exemple des portails baroques à encadrement architectural qui feront florès dans la région, et au-delà, dès 1670.

Les chapelles urbaines possèdent toutes un portail comparable, à l'ornementation plus ou moins développée. Fondées par des particuliers, bien dotées et donc bien entretenues, elles expriment le prestige de leurs fondateurs (et leur fournissent une occasion de manifester leur aisance financière...). Les grandes chapelles de pèlerinage présentent des portails similaires : par exemple celle de Mörel / Zen Höhen Flühen, placée sous l'invocation aux Sept-Douleurs de la Vierge. Elle date de 1730 et sa façade ressemble beaucoup à celle de La Bâtiaz : une porte en plein cintre, deux fenêtres latérales et un oculus, tous encadrés d'une bordure de tuf. L'encadrement de la porte y est très similaire, avec un claveau saillant en guise de clé et deux pilastres à imposte. Ceux-ci n'ont toutefois ni socle ni piédestal. La comparaison entre ces deux édifices permet de penser que la façade de La Bâtiaz se rapproche plus logiquement d'une datation tardive, qui correspondrait à la campagne de travaux de 1748.

Une autre chapelle de l'agglomération martigneraise, Saint-Michel à Martigny-Bourg, présente un portail intéressant (fig 14 et 15, p. 49). Elle fut également victime de la grande inondation de 1595. L'édifice actuel remonte à 1649, mais comme sa voisine de La Bâtiaz, elle subit de nombreuses restaurations, la plus importante en 1786. Cette date figure sur le clocher, à l'étage des cloches. Le portail date également de 1786 : son financement a été assuré par le syndic et juré du Bourg et sa femme. La clé de voûte du grand arc en plein cintre, très saillante, porte les armoiries

des fondateurs, ainsi que les initiales D AP ME, autrement dit, D[onaverunt] A[n-tonius] P[ellissier] M[ichella] E[schelly]. Nous nous trouvons ici dans le cas où le bâtiment lui-même peut-être considéré comme une source directe : des dates y sont gravées, sur les bénitiers, les poutres faîtières, les plafonds ou les voûtes, les façades ou les clochers... Parfois, des cartouches plus importants contiennent des textes identifiant les fondateurs, ou des initiales comme au Bourg.



**Fig. 14** (à gauche), Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, le portail (1786)

**Fig. 15** (à droite) Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, détail de la clé de l'arc, aux armoiries de la famille Pellissier

A Martigny-Bourg, l'arc du portail repose sur deux larges pilastres à piédestal, comme à La Bâtiaz. Mais l'originalité de cet exemple, unique dans notre corpus, réside dans la mouluration des extrados de l'arc en plein cintre. Un motif curviligne à chevauchement, sorte de variation libre sur le motif ornemental des frises d'écailles, orne le fût des pilastres et l'extrados de l'arc lui-même. Seuls la clé de voûte et les entablements des pilastres interrompent cette frise.

D'autres portails à cadre architecturaux peuvent être répertoriés dans le corpus : on en trouve à Selkingen (Saint-Marc, fin XVII<sup>e</sup>), Kühmatt (Visitation, 1654), Mühlebach (Sainte-Famille, 1676), Veyras (Saint-François, 1676), Binn / Schmidigenhäusern, (St-Antoine, 1690), Mauracker (Saint-Antoine ermite, début XVIII<sup>e</sup>), Imfeld (Saints-Anges-Gardiens, 1718), Zenbinnen (Saint-Sébastien, 1725), Ritzingen (Sainte-Anne, 1732), Hérémente (Saint-Quentin, 1743), Geschinen (Saint-Sébastien, 1750), Saxonne (Sainte-Famille, 1787) : cette énumération non-exhaustive démontre que le portail à encadrement architectural est fréquent. En étudiant de plus près les formes



utilisées, on constate une évolution chronologique vers une complexité plus grande. Cela se traduit par la présence du piédestal, comme dans les deux exemples de Martigny, et par un chapiteau plus massif au sommet des pilastres. L'ordre toscan est quasi omniprésent. Par contre, une recherche décorative sur les extrados comme celle que l'on trouve à Martigny-Bourg demeure exceptionnelle. Elle dépend essentiellement du bon vouloir d'individualités... et de leur porte-monnaie.

En élargissant la perspective à tous les portails pourvus d'un décor architectural, la question financière apparaît en effet cruciale. Plus une chapelle est « riche », financée par de nombreuses messes fondées, des confréries ou des sociétés actives et bien dotées, plus son portail tend à arborer des éléments décoratifs élaborés. L'exemple de Martigny-Bourg le montre, ainsi que toutes les chapelles résultant d'un mécénat familial ou personnel. Ces portails coûtent relativement cher, plus cher en tout cas que les encadrements les plus simples, en tuf. Le portail de la chapelle Saint-Michel est en marbre de Collombey ; les autres grands portails architecturaux dédaignent également le tuf pour des pierres plus nobles, plus résistantes aussi. Rien d'étonnant, donc, à retrouver dans cette catégorie les chapelles urbaines, comme celle de Saint-Georges à Sion, refaite en 1672, ou la célèbre Ringackerkapelle de Loèche (1694). Les grandes chapelles de pèlerinage du Haut-Valais, présentent elles aussi des portails richement mis en scène dans un cadre architectural complexe.

Le plus ancien exemple, datant de 1652, se trouve à la Waldkapelle de Visperterminen, chapelle de pèlerinage dédiée à la Visitation (fig. 16, p. 51). Il s'agit d'un portail rectangulaire, mouluré de trois bandes de largeurs différentes au profil peu accentué, décroissant de l'extérieur vers l'intérieur. Dans chaque bord, une bande verticale plus large se termine par une console à volute (une volute sortante en bas, rentrante en haut). Entre les consoles se trouve un linteau droit. Cette composition, qui se distingue des exemples étudiés précédemment par la présence d'une modénature, est complétée par un fronton brisé, dont les rampants, plutôt raides, s'interrompent très haut. L'espace ainsi libéré est occupé aujourd'hui par une Vierge à l'Enfant.

La modénature de ce fronton est simple : une cimaise à doucine sur un larmier régulier, à section rectangulaire. Cette mouluration, récurrente dans la décoration intérieure des chapelles<sup>78</sup>, est à la base du répertoire des formes ornementales prisées par le baroque valaisan. Toutes les combinaisons de corps de moulures possibles se développent à partir de ces deux éléments.

---

<sup>78</sup> Cf infra, chapitre cinq, point 5.2, p. 84

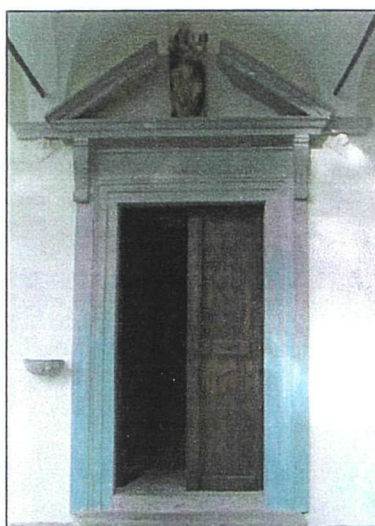


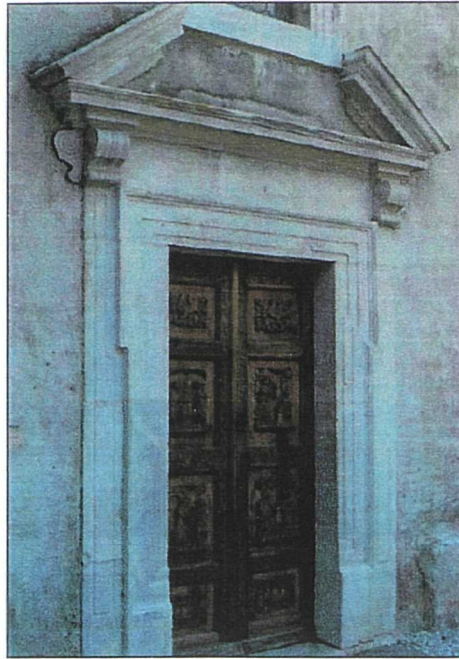
Fig. 16. Visperterminen, chapelle de la Visitation (Waldkapelle), 1652. Portail.

Le vocabulaire formel utilisé dans ces encadrements de portes est un facteur d'unité pour la façade entière : à Visperterminen, on trouve autour des deux fenêtres latérales le même encadrement à bandes (cf. *infra*, fig. 26, p. 60). Les consoles plaquées contre le mur pour recevoir les arcs du porche reprennent quant à elles le motif de la corniche à doucine sur larmier. Ce souci d'unité formelle, déjà visible à Visperterminen, est encore plus évident dans les exemples plus tardifs du corpus, telles les chapelles d'Eyholz, de peu postérieure (1660), et de Loèche, plus jeune d'une quarantaine d'années (1694). Ici aussi, comme dans les exemples plus simples, sans frontons, les chapelles plus tardives tendent à présenter des portes plus complexes, même si le type de base, vu à Visperterminen, n'évolue pas énormément.

A Loèche, la porte (fig 17, p. 52)<sup>79</sup> se trouve aussi encadrée par des bandes à profil décroissant de l'extérieur vers l'intérieur : mais la mouluration est nettement plus recherchée. A l'extérieur, les deux bandes, complètement lisses à Visperterminen, sont ici moulurées : une gorge dessine un motif rectangulaire, rétréci vers le haut. Ces bandes reçoivent une modénature qui les apparente à un pilastre : la base est moulurée comme un dé, le fût suggéré par la moulure rectangulaire, et le chapiteau est remplacé par une console à volute encadrant un linteau lisse.

<sup>79</sup> La figure 76 montre la porte latérale et non la porte principale, de la façade. L'encadrement des deux portes est exactement identique : cependant le fronton de la porte latérale est surmonté par une fenêtre (dont on distingue l'appui sur le cliché).





**Fig. 17.** Loèche, chapelle de la Visitation, dite Ringackerkapelle, 1694, détail du mur latéral gauche

La porte elle-même est entourée de trois bandes à profil peu accentué, décroissant de l'extérieur vers l'intérieur : par la moulure de leur base, on suggère un dé similaire à celui des bandes voisines, sur les côtés. Entre les deux « dés », se trouve un listel épais qui sépare l'encadrement architectural proprement dit et celui de la porte. L'agencement des bandes qui entourent celle-ci, avec leur ressaut rectangulaire dans la partie supérieure, est peut-être l'originalité principale de cet ouvrage. Sur les consoles, un larmier, à ressaut également, porte le fronton brisé, dont les rampants surbaissés s'interrompent au milieu de leur longueur. On remarque aussi que les rampants sont plus épais : leur modénature constitue un bon exemple des combinaisons recherchées à partir de la base, la cimaise. Des moulures plus fines s'insèrent entre la doucine et le larmier (une succession de petits quarts-de-rond) et un autre registre de moulures complète la composition sous le larmier. Ce type de fronton interrompu surbaissé, avec sa modénature complexe, est le type principal utilisé dans les façades qui ont recours au portail à fronton.

Le principe, inauguré quelque peu timidement à Visperterminen, consistant à utiliser dans le reste de la façade les mêmes formes décoratives que celles du portail, est amplifié dans les édifices postérieurs. A Loèche, la modénature encadrant les fenêtres et la porte latérale dans le mur gauche est la même que celle de la porte principale, ainsi que les fenêtres de la façade et les fenêtres hautes dans le porche). Le cas de la Ringackerkapelle reste toutefois une exception, puisque toutes les

fenêtres et les deux portes sont traitées de la même manière : pour l'immense majorité des chapelles, les murs latéraux reçoivent une modénature moins recherchée que la façade, voire aucune modénature.

A côté du fronton brisé régulier, c'est-à-dire triangulaire, on trouve aussi, plus rarement toutefois, le fronton interrompu curviligne. C'est le cas des deux frontons surplombant les portes de la chapelle à la Mère de Dieu de Ritzingerfeld (1684) (fig. 18, p. 54). Le principe d'agencement des encadrements architecturaux y est comparable aux exemples analysés jusqu'ici, avec une bande imitant un pilastre surmontée d'une console à volute portant le fronton. La corniche et les rampants de ce fronton reposent sur une frise de denticules (fig. 19, p. 54), spécificité régionale : à l'intérieur, les corniches des chapelles haut-valaisannes reposent très souvent sur de telles denticules<sup>80</sup>.

En évidence au-dessus de la porte, le linteau est souvent utilisé comme un cartouche dans ce type d'encadrement architectural. A Ritzingerfeld comme à Martigny-Bourg, les fondateurs y ont fait figurer leurs initiales, leurs armoiries et la date de reconstruction. Les archives conservent trace de l'histoire de l'édifice depuis 1592, mais la décision d'élever une chapelle neuve dans ce lieu remonte à 1638, année où le chanoine de la cathédrale Gaspard Imboden en demande l'autorisation à l'évêque Barthélémy Supersaxo<sup>81</sup>. Il ne le fait pas en son nom propre mais au nom des comtes de Biel, qui commencent la construction de la nouvelle chapelle en 1641 (« sacellum noviter constructum »<sup>82</sup>).

La popularité croissante de ce lieu de pèlerinage conduit à une nouvelle campagne de construction pour agrandir le bâtiment du côté ouest, c'est-à-dire pour prolonger la nef du côté de l'entrée. Le chœur est conservé, mais on reconstruit la nef complètement. Les travaux sont toujours financés par les comtes, et c'est leur écusson qui figure sur le linteau : G B sont les initiales de Grafschaft Biel.

---

<sup>80</sup> Cf infra, modénature intérieure, point 5.2, p. 84

<sup>81</sup> Archives paroissiales de Biel, D 10

<sup>82</sup> Archives paroissiales de Biel, D 56





Fig. 18. Ritzingerfeld, chapelle de la Mère de Dieu, 1684, porte principale



Fig. 19. Ritzingerfeld, chapelle à la Mère de Dieu, 1687, détail du linteau de la porte principale

Puisé aux sources du baroque romain, le répertoire formel qui apparaît dans ces portails se retrouve également dans l'ornementation intérieure : pilastres, consoles à volutes, entablements, reposant parfois sur des frises décoratives (denticules, oves) et fronton interrompu, curviligne ou triangulaire. On peut remarquer que ce vocabulaire ornemental est aussi celui du mobilier baroque, notamment du retable. Comme le retable, la façade est organisée en registres superposés et s'achève dans le pignon par une forme triangulaire... Ces similitudes structurelles légitiment

l'assertion de certains<sup>83</sup> : « Contrastant avec l'aspect général dépouillé, la façade principale est souvent décorée : elle prépare le fidèle à l'intériorisation, annonce le retable et met en scène le personnage à qui est dédiée l'église. On peut y retrouver des peintures murales, annonce du véritable catéchisme en images de l'intérieur, avec de nombreux trompe-l'œil »<sup>84</sup>.

Les chapelles moins bien dotées que celles justement évoquées s'en tiennent toujours à des solutions plus simples pour leurs façades. Néanmoins, l'encadrement architectural plus ou moins complexe connaît un succès certain, et ce même dans des villages plus pauvres ou qui n'ont pas la chance de recevoir la manne financière d'un pèlerinage. Les exemples sont peu nombreux : deux chapelles du XVII<sup>e</sup> : Notre-Dame de la Compassion à Branson (fig. 20, p. 52) et les Rois-Mages à Villa (fig. 21, p. 52), Notre-Dame à Rive-Haute (Liddes), qui date de 1733. Les portes de Branson et de Liddes sont formellement identiques, même si la niche du fronton de Rive-Haute est posée directement sur la corniche du fronton. Une autre chapelle de Liddes, celle de Saint-Etienne, de fondation plus ancienne<sup>85</sup> mais rénovée en 1752, possède exactement le même portail, probablement copié de sa voisine de Rive-Haute.

La porte en plein cintre de Branson ressemble beaucoup à celle La Bâtiaz, voisine, avec sa clé de voûte saillante, ses pilastres à imposte et leurs piédestaux qui se résument à un simple dé non mouluré. Mais l'originalité du portail réside évidemment dans le fronton curviligne interrompu reposant sur deux petits pilastres prolongeant ceux qui font fonction de piédroits. Entre leurs chapiteaux, solution hybride, se trouve un linteau qui est en même temps la corniche du fronton. Les rampants curvilignes du fronton sont moulurés d'une gorge, aujourd'hui à peine discernable à cause de la friabilité du matériau choisi, le tuf. On remarque l'absence de toute modénature autour des fenêtres et de la niche à l'aplomb de la porte. La fantaisie architecturale du portail a peut-être épuisé les ressources financières des communiens qui ont fondé la chapelle.

---

<sup>83</sup> Le collectif de la Fondation pour l'Action Culturelle Internationale en Montagne (FACIM), dans sa publication *L'art baroque en Savoie*, Chambéry : FACIM, 1995, p. 7

<sup>84</sup> A part à la chapelle St-Laurent de Liddes, édifice de 1505 baroqué au XVII<sup>e</sup>, qui possède une belle fresque représentant la Crucifixion (datée du XVI<sup>e</sup>) dans le pignon, aucune chapelle valaisanne ne présente un programme de peintures murales correspondant à cette description sur ses murs extérieurs. D'éventuelles peintures ont pu certes disparaître lors de restaurations successives, mais aujourd'hui, seules subsistent des traces de peinture murale décorative (décors végétaux surtout, comme à Molignon) ou « utilitaire » (cadres solaires). Mais toutes sont des restaurations, dont il est impossible de savoir si elles ressemblent à l'original, si tant est que celui-ci ait jamais existé.

<sup>85</sup> Les premières sources concernant cette chapelle remontent à 1407 et 1408 (fondation de messes par deux particuliers), et 1477, année où l'évêque Walter Supersaxo bénit l'édifice. Ces sources sont analysées par Théo Lathion, Lucien Quaglia, *Liddes à travers les âges*, Liddes : Commune de Liddes, 1984, pp.234-235





Fig. 20. (à gauche). Branson, chapelle Notre-Dame de la Compassion (2<sup>ème</sup> moitié du XVII<sup>e</sup>), détail de la façade  
 Fig. 21. (à droite). Villa, chapelle des Rois-Mages, 1650, détail de la façade

A Villa, le fronton, également en tuf, a mieux résisté, probablement grâce à son épaisseur plus importante. Sa corniche et ses rampants portent une moulure, une simple cimaise. Ils sont interrompus, mais pas surbaissés : les rampants ont une pente aiguë et s'interrompent assez haut. Ces éléments comparatifs cadrent parfaitement avec la datation de l'ouvrage : contemporain à l'exemple de Visperterminen, qui présente ces mêmes caractéristiques, bien que son programme soit plus complet. Villa est un exemple unique où le fronton est utilisé comme un objet décoratif en lui-même, sans qu'il soit inséré dans un ensemble architectural complet. Simplement plaqué contre la façade, il ne repose ni sur des pilastres, ni sur le linteau de la porte. Il s'agit peut-être d'une réappropriation d'un motif vu ailleurs, apprécié et donc copié, avec les moyens du bord...

A part ces quelques exemples, les façades des chapelles rurales et montagnardes ne possèdent pas de frontons.

Par contre, même des édifices « pauvres » présentent un agencement de façade en divers registres. Un renforcement de mur, sur le principe des lésènes médiévales (mais sans la rangée d'arceaux sommitale), distingue le pignon du reste de la façade. On retrouve ce système exclusivement dans le Haut-Valais. De telles « lésènes » sont présentes également sur les murs latéraux et ceux du chevet. On le voit dans le chevet de Münster, où chaque pan est creusé d'un grand rectangle à partir du sol (fig. 4, p. 36). Les deux chapelles de Mörel, celle de Höhen Flühen (fig. 33, p. 69) et celle du village, accolée à l'église en sont d'autres exemples.

Pour conclure cette partie sur les façades, il convient d'en signaler un type tout à fait différent, utilisé quasi uniquement dans le Valais romand. L'exemple le plus ancien en est la chapelle Saint-Christophe de Drône, datant de 1634, mais on le retrouve à Saints-Théodule et Sébastien d'Evolène (1639) (fig. 23), Sainte-Catherine de Bramois (1650), Sainte-Anne de Molignon (1663) (fig. 22). On en a aussi quelques exemples bas-valaisans : dans l'Entremont, celle des Saints-Théodule et Bernard de Commeire (1652) ; dans la région de Troistorrents, celles des Rois-Mages à Chemex (1682), de Saint-André aux Neys (1692) ; au-dessus de Monthey, celle de Saint-Eusèbe à Massillon (1687).

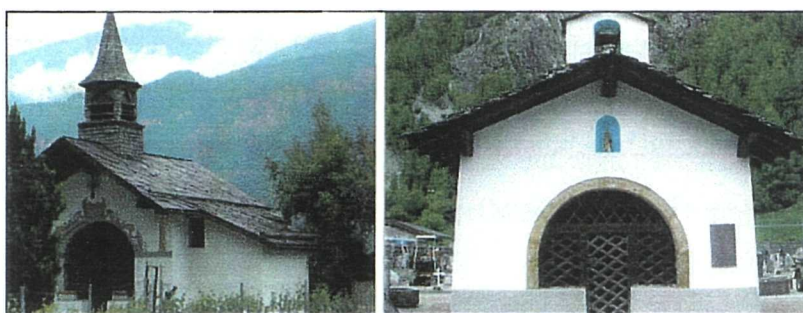


Fig. 22, à gauche : Molignon, chapelle Sainte-Anne, 1663, vue de la façade et du mur latéral droit  
 Fig. 23, à droite : Evolène, Clos-Lombard, chapelle Saints-Théodule et Sébastien, 1639, vue de la façade

Il s'agit d'une façade percée d'une grande baie à claire-voie, sans autre fermeture à l'origine qu'une grande grille de bois ou de ferronnerie. Aujourd'hui, elles sont toutes vitrées, voire en partie comblées, mais elles ont conservé leur forme originale et parfois leurs grilles. Dans ce type, la baie, en plein cintre, est traversée au niveau de la naissance de l'arc ou de son sommet, d'une grande poutre horizontale. Deux poteaux verticaux s'insèrent dans cette poutre et déterminent la porte proprement dite. Ils s'appuient contre, ou sur, le mur de la façade ; sur les côtés, la baie ne descend pas jusqu'à terre, mais repose sur un renforcement de mur, qui « rentre » jusqu'à la porte. L'arc porte parfois une modénature simple, comme la bande de tuf cernant la baie d'Evolène, ou une imposte rudimentaire, comme à Commeire (fig. 42, p.78). Fixé à la grande poutre transversale qui relie les sommiers de l'arc, un crucifix relie parfois le centre de la porte au claveau-clé de voûte.



## 4.4 Les porches

Dans le prolongement de leurs façades, une trentaine de chapelles présentent un porche, sur colonnes ou soutenu par des poteaux de bois. Soit celui-ci est « plaqué », en appentis, contre la façade ; soit il fait partie intégrante du corps même du bâtiment et se trouve sous le même toit. On distingue donc les vrais « porches », structure hors-œuvre en appentis ayant leur couverture propre, et les « corps de porche », structure dans-œuvre, placé sous la même couverture que le reste de l'édifice. Dans ce cas, qui est celui d'Eyholz ou de Loèche, le corps de porche est composé de deux éléments : une arcade au rez-de-chaussée qui sert de support à une tribune intérieure, au premier étage. Cette solution préserve l'unité de l'espace intérieur, la tribune occupant une zone en retrait par rapport au volume rectangulaire régulier de la nef. Les porches de Sion (1672) (fig. 24), de Saint-Gingolph (1677), des Agettes / Mayens-de-Sion (1680-1684) et de Conthey-Bourg (1725), intégrés dans le bâtiment, mais ne portant pas de tribune à l'intérieur, sont néanmoins des corps de porche, de même que la chapelle disparue du Levron (Saints-Jean-Baptiste et Antoine, 1649) (cf *supra*, fig 1, p. 6).

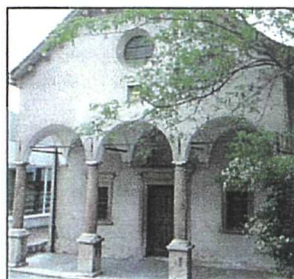


Fig. 24. Sion, chapelle Saint-Georges, 1672, le porche et la façade

Contrairement aux portails, que seules les communautés les plus aisées pouvaient décorer avec un faste relatif, les porches ne sont pas réservés aux chapelles les plus importantes. Des chapelles villageoises, parfois reculées, en ont un : à l'exemple de Lana (Saint-Laurent, 1711) dans le Val d'Hérens, de Grimentz (Saint-Théodule, probablement reconstruite au début du XVIII<sup>e</sup>), de Saas Grund / Unter dem Berg (Sainte-Trinité, 1735), de Corin (Saint-Michel, 1764) ou de la chapelle de pèlerinage de Sainte-Catherine à Wiler près de Gschinen (1713), dans le haut de la vallée de Conches.

Aujourd'hui, des édifices encore plus modestes en arborent également un, mais en bois : Saint-Georges à La Forclaz (1705), Saint-Jean-Baptiste à Loye (1709), Saint-Jean-Baptiste à Praz-

de-Fort (1716), Notre-Dame du Bon-Conseil aux Mayens-de-Sion (1770), ou encore la chapelle d'altitude Notre-Dame des Neiges à Schwarzsee (première moitié du XVIII<sup>e</sup>) (fig. 25)...



Fig. 25. Schwarzsee (Zermatt), Notre-Dame des Neiges, XVIII<sup>e</sup>, vue du porche de bois et de la façade

Les porches de bois, tous hors-œuvre, sont simples : leur toit en bâtière prolonge le toit principal du bâtiment, et est porté par deux poteaux et les sablières. Ces constructions sont impossibles à dater : ouverts sur les côtés, soumis aux intempéries et à l'usure naturelle de leur matériau... on imagine bien qu'elles résistent mal au passage du temps. Il est difficile de penser qu'un des exemples visibles aujourd'hui remonte effectivement à l'époque de construction de la chapelle elle-même. Mais, quand bien même l'objet originel aurait disparu, il est possible d'imaginer que l'on ait souhaité conserver un porche, plus ou moins similaire à son prédécesseur... Toutefois, le manque d'objets conservés en l'état nous empêche d'observer l'évolution formelle ou technique de ces porches.

A nouveau, les collections du CVIS nous éclairent à ce propos : si , aujourd'hui, la chapelle de Loye présente un porche de bois, une photographie, prise dans les années 1920, montre qu'elle en était alors dépourvue... Dès lors, il est à peu près impossible de savoir si l'édifice de 1709 en possédait un ou non. Au contraire, d'autres clichés prouvent, qu'un certain nombre de chapelles en possédaient un, désormais disparu<sup>86</sup>. Les archives ne fournissent qu'exceptionnellement des informations quant à l'aspect des édifices, sauf dans le cas où une partie défectueuse pose

<sup>86</sup> Notamment dans le val de Bagnes, où les chapelles, aujourd'hui détruites de Champsec, Lourtier (Morgnes) et Versegères ont, sur des clichés de 1915 et 1930, de grands porches de bois. Willy Ferrez (et alii), op.cit., pp. 192-193



problème : toit fuyant, problème d'humidité... Même alors, la description du bâtiment demeure très sommaire. On se contente de mentionner la défectuosité et la réparation à effectuer. Il est donc possible que de tels aménagements aient existé antérieurement, mais qu'on n'ait pas toujours jugé opportun de les conserver, ou de les relever lorsqu'ils menaçaient ruine.

Par contre, nous savons que la plupart des porches « en dur », sur colonnes, remontent à l'époque de construction du bâtiment<sup>87</sup>. Ils sont caractérisés par une triple arcades sur colonnes, ouverte ou non latéralement, et une voûte d'arêtes. Le premier exemple, l'un des plus étonnants aussi, en est à nouveau la chapelle de Visperterminen (fig. 26).



Fig. 26. Visperterminen, chapelle de la Visitation, 1652, le porche et la façade d'entrée

Il s'agit d'un porche en appentis, plaqué contre la façade principale, à trois arcades frontales en plein cintre, ouvert latéralement. Chaque arcade abrite une voûte d'arêtes quadripartite ; des doubleaux séparent longitudinalement chaque système de son voisin. La voûte repose d'un côté sur les colonnes, de l'autre sur de petites consoles placées contre le mur de façade : celles-ci répètent la forme de la corniche du fronton placé au-dessus de la porte. Placées à la même hauteur, comme de

<sup>87</sup> La chapelle de La Garde, en aval d'Evolène, possède aujourd'hui un porche sur colonnes, mais il ne date pas de l'époque de construction de la chapelle (vers 1620). Plus probablement, il remonte à la reconstruction de la fin du XVIII<sup>e</sup>, et s'est vu remanié depuis (les colonnes ont visiblement été déplacées). C'est en quelque sorte l'exception qui confirme la règle...

petits traits d'union, elles sont comme le prolongement horizontal, interrompu, de la corniche du portail et contribuent à l'unité formelle de la façade.

Au niveau de la naissance des arcs, des tirants métalliques dont on aperçoit les agrafes dans les murs (notamment aux angles), stabilisent l'ouvrage. La triple arcade est portée par quatre élégantes colonnes toscanes sur piédestal (fig. 27), surmontées d'un grand tailloir carré, qui permet la transition entre la section ronde de la colonne et la section rectangulaire du morceau d'entablement qui le surplombe. Celui-ci est composé de deux parties : en bas l'architrave lisse, en haut une frise de triglyphes. Entre les deux, un réglet chanfreiné porte cinq gouttes, dans l'axe des triglyphes. Le morceau d'entablement est complété, en haut, par une corniche à doucine et larmier, qui reçoit l'arc.



Fig. 27. Visperterminen, chapelle de la Visitation (Waldkapelle), 1652. Détail des colonnes du porche  
à gauche : le piédestal et le socle  
à droite : le morceau d'entablement

Cette composition, très recherchée, est encore accentuée par l'utilisation de deux matériaux différents : un granit bleuté pour les piédestaux et le morceau d'entablement ; une pierre blanche et plus friable pour les colonnes elles-mêmes. Une telle richesse dans le répertoire des formes est un cas unique. Même la somptueuse Ringackerkapelle ne présente pas un porche aussi raffiné. Mais les formes choisies étonnent, en particulier la combinaison entre les colonnes toscanes et un entablement inspiré du dorique (le motif des triglyphes et des gouttes est directement emprunté à l'antiquité grecque). Comment ces motifs sont-ils arrivés dans cette chapelle de montagne ?

Cela s'explique sans doute en partie par la personnalité du maître d'œuvre, Christian Ragutz (dont les initiales figurent sur le linteau du portail, à côté de la date de 1652). Ragutz vient de Rima, dans le Val Sesia. On lui doit, outre la Waldkapelle, la nef de la paroissiale de Münster, reconstruite



entre 1664 et 1670. Comme l'architecte de la chapelle d'Eyholz, presque contemporaine, le père Matthias Belwalder, Ragutz reste très marqué par l'architecture « italienne », classique et renaissante, mais s'ingénie à en combiner les éléments. Le porche de la Waldkapelle en est l'illustration parfaite ; quelques années plus tard, les oratoires du *Sacro Monte*, qui ne sont pas de la main de Ragutz, mais probablement d'un de ses compagnons ou de son atelier, confirmeront la tendance : simples bâtiments rectangulaires, ils possèdent tous un porche à une seule arcade. Celle-ci est soutenue soit par deux colonnes toscanes à corniche dorique (probablement copiées de la Waldkapelle), soit par un système à deux colonnes ioniques géminées de chaque côté, sur piédestal, elles aussi surmontées d'une corniche dorique. Cet esprit ludique et original, qui ose des combinaisons peu académiques, est peut-être l'aspect le plus attachant du baroque valaisan, et alpin en général. Condamnés à une modestie certaine à la fois par la topographie des lieux et l'absence de grands moyens financiers, ses architectes et maître d'oeuvres s'ingénient avec audace à malmener les codes.

Le père Belwalder est un acteur important de l'architecture baroque dans le Haut-Valais. Originaire de Grengiols dans la vallée de Conches, il devient chanoine et prêtre de Saas (1646-1648), puis de Viège, de 1648 à sa mort en 1662. On lui doit la chapelle d'Eyholz « in der Riti », mais aussi la reconstruction de la paroissiale de Viège, Saint-Martin, sa principale réussite en tant qu'architecte. Lors d'une restauration en 1926, on y a retrouvé ses armoiries ainsi que l'inscription M.B.C.S.C.V. 1661 (c'est-à-dire « Matthias Belwald, canonicus sedunensis, curatus Vespiae »). L'église Saint-Martin de Viège présente également un très beau porche à trois arcades, proche de celui de Visperterminen, même si ses colonnes reposent sur un muret de soutènement continu et non sur des piédestaux. Le père Belwalder a peut-être eu, conjointement à Christian Ragutz, son mot à dire quant à l'architecture de la Waldkapelle... D'abord en tant que prêtre, puisqu'à l'époque Visperterminen appartient à la paroisse de Viège<sup>88</sup>, ensuite en tant que mécène. Comme à Eyholz et à Viège, il participe financièrement aux travaux. La Waldkapelle lui doit son autel latéral gauche, comme en attestent ses armoiries, une inscription et... son portrait.

---

<sup>88</sup> Elle ne s'érigera en paroisse autonome qu'en 1715.

Ce modèle de porche évoquant, immanquablement, à la fois le temple antique et l'Italie et inauguré de manière flamboyante par Ragutz et Belwalder, fera école. Les autres porches du corpus présentent le même principe d'agencement général : une triple arcade en plein cintre, reposant sur des colonnes et des consoles, voûtée d'arêtes. Une variante consiste à placer les colonnes non sur piédestaux (Visperterminen) ou sur le sol (Loèche, Eyholz, Burgspitz, Winkelmaten, Saas Grund), mais sur un muret continu, sorte de stylobate. On le trouve au Levron (Saints-Jean-Baptiste et Antoine, 1649), à Sarreyer (Saint-André, 1646)<sup>89</sup>, Bruson (Saint-Michel, 1658)<sup>90</sup>, Ernerwald (Visitation, 1690), Wiler (Sainte-Catherine, 1713), Conthey-Bourg (Saint-Georges, 1725).

Le porche à triple arcade de la chapelle de Burgspitz, lieu de pèlerinage très apprécié au-dessus de Ried-Brigue, repose sur des colonnes toscanes posées à même le sol. Il date de 1707, comme le reste de l'édifice : son originalité réside dans la manière dont il organise la façade. Au lieu d'être placé en appentis, avec un toit rampant qui remplit la largeur de la façade, ce porche, ouvert latéralement, est couronné d'un toit à croupe, c'est-à-dire à trois pans. Un long-pan rampant frontal trapézoïdal, et deux croupes latérales triangulaires, dont les pointes rejoignent le faîte du long-pan.

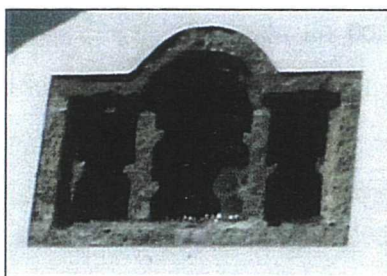


Fig. 28. Brigue, chapelle Saint-Sébastien, une serlienne du porche

A Burgspitz, juste au-dessus du faîte de ce toit se trouve une baie en plein cintre flanquée de deux baies rectangulaires plus étroites, dont le linteau arrive au niveau de la naissance de l'arc central. C'est le motif de la serlienne, un motif que l'on ne retrouve que dans la région de Brigue (fig. 28). Peut-être est-ce dû, à nouveau, aux rapports étroits entretenus avec l'Italie : la serlienne, aussi appelée « baie palladienne »<sup>91</sup>, est un motif antique classique, remis en valeur, littéralement ré-

<sup>89</sup> Ces deux chapelles ont malheureusement disparu.

<sup>90</sup> Aujourd'hui, ce porche, à trois arcades ouvertes latéralement, est toujours visible, bien que l'on ait décidé d'en fermer les baies par des vitraux. L'espace autrefois ménagé à l'extérieur sous le porche, forme désormais la première travée du vaisseau. L'agencement originel de l'édifice reste malgré tout très lisible.

<sup>91</sup> Palladio l'utilise notamment à la basilique de Vicence, le Palazzo della Ragione, commencé en 1549 (c'est un grand palais dont l'élévation à deux étages est entouré de serliennes) ; Bramante a recours à une variante



inventé, par l'architecture de la Renaissance. Son nom lui vient de l'architecte bolonais Sebastiano Serlio (1475-1553 ou 1555), qui l'utilisait en continu. Dans les exemples du Haut-Valais, on ne trouve par de séquences de serliennes continues, mais le motif isolé. Autour de Brigue, outre Burgspitz, on le rencontre sur les porches de deux chapelles Saint-Sébastien : Gamsen et Brigue (la serlienne se trouve ici dans la partie sommitale du pignon, et à Brigue, dans le haut des murs diagonaux du chœur). Variante à l'agencement de la façade, la serlienne n'a pas fait florès en Valais, puisqu'on n'y dénombre que ces trois exemples... mais elle illustre le parcours d'une forme « exotique », probablement importée de son pays par un maître d'œuvre italien, et qui connaît un succès régional limité à l'aire d'activité de ces artisans. On observera des préférences locales semblables à propos d'autres éléments (clochers, modénature, agencement des jours...).

Le modèle de porches à triple arcade décrit ci-dessus connaît diverses variantes en ce qui concerne l'ouverture latérale, qui n'est pas une règle absolue. Il est facile de la murer, soit pour protéger le porche (à Wiler et Ernerwald, le porche est fermé à gauche, du côté d'un talus relativement raide), soit parce que l'on veut construire un autre bâtiment juste à côté. A Lana, où le porche est fermé des deux côtés, il semble bien que ce soit un choix délibéré. A Saas Fee, la chapelle de pèlerinage « Zum Hohen Stiege » possède un porche que l'on a allongé et fermé latéralement pour accueillir plus de fidèles. Il joue ainsi le rôle d'un narthex, une salle ouvrant à la fois sur la nef et l'extérieur...

Il existe un autre type de porche, lui aussi porté par des colonnes et généralement voûté d'arêtes, mais que n'occupe que l'espace central de la façade, autour de la porte, et non toute la largeur. Cette solution est plus rare : on la trouve par exemple à Corin, chapelle Saint-Michel (1762), dans celle de la Sainte-Trinité à Saas Grund (1736-1736) et celle de Notre-Dame du Pont à Monthey (1775). La chapelle Notre-Dame des Neiges à Ferret (1707) (fig. 29, p.65) possède également un porche à une seule arcade, mais de mêmes hauteur et largeur que le vaisseau et placé dans son prolongement, sous le même toit. Le porche de Blatten près de Zermatt, qui date de la même époque (1704)<sup>92</sup> est tout à fait similaire à celui de Ferret, à cette exception près qu'il possède son propre toit, juste un peu plus bas que le toit principal.

---

similaire au premier étage de son « Tempietto » de 1502, près de l'église S. Pietro in Montorio à Rome (les baies latérales rectangulaires y sont toutefois à la même hauteur que la baie médiane).

<sup>92</sup> La chapelle elle-même date de 1640, un porche y est ajouté lors d'une rénovation en 1704



Fig. 29. Ferret, chapelle Notre-Dame des Neiges, 1707, vue du mur latéral gauche et du porche

Comme l'intérieur, le porche de Ferret est voûté en berceau. Ses arcs latéraux, plus bas que l'arc frontal sont ramenés à la hauteur des fenêtres latérales et en plein cintre comme elles. Ce porche ressemble en fait à une demi-travée avançant vers l'extérieur, une projection de l'espace intérieur de la chapelle vers le dehors. Il illustre sans doute la fonction du porche : un lieu de transition, ni tout à fait sacré, ni tout à fait profane.

La variante à une seule arcade, simplification du type le plus fréquent à arcade triple, annonce le déclin progressif de la chapelle à porche. Le XVIII<sup>e</sup>, en particulier les années 1650 à 1700, en présente les plus exemples, mais le siècle suivant finira par les abandonner complètement.

Par contre, de nombreuses chapelles qui n'ont pas de porche à proprement parler, possèdent à la place un auvent plus ou moins saillant, qui protège la porte. Cet aménagement perdure dans toute la période considérée. Il est composé d'un toit en appentis, porté par une potence apparente formée d'un poteau et d'un aisselier. L'ensemble peut être posé sur une console, parfois fournie par la modénature de la porte : c'est le cas à Ausserbinn, chapelle du Rosaire, 1678<sup>93</sup> (fig. 30, p. 66), où le poteau prend appui sur une imposte. Mais la potence est plus fréquemment arrimée à la façade, dans le mur, sans être posée sur un autre support (cf. infra, fig. 32, p. 69 l'exemple de Vissoie). On observe une grande variété de formes : dans le degré d'inclinaison du toit, dans sa largeur ou sa

<sup>93</sup> L'auvent illustré ici est moderne, datant de la dernière restauration en date, celle de 1979. Une photo antérieure ne montre pas d'auvent, mais un autre cliché du CVIs, oui... Cela témoigne bien du caractère éphémère de cet aménagement... et de la difficulté d'en analyser l'évolution formelle s'il y a lieu.



longueur, dans sa couverture. Comme dans le cas des porches de bois, il paraît fort improbable que l'un des auvents visibles aujourd'hui sur ces façades soient d'origine.



Fig. 30. Ausserbinn, chapelle du Rosaire, 1678, détail de la façade

## 4.5 La toiture

L'immense majorité des chapelles a un toit en bâtière, soit à deux versants. C'est la solution la plus simple et la plus fonctionnelle étant donné la prédominance du plan rectangulaire dans la quasi-totalité des vaisseaux. Pour recouvrir les chevets, deux types de toits sont utilisés. D'une part, le toit en bâtière, le même que sur la nef, qui se prolonge également sur le chevet, quel que soit le plan de celui-ci (puisque'il se retrouve aussi bien sur des chœurs rectangulaires que pentagonaux ou dans les quelques cas de chevets hémicirculaires). D'autre part, un toit partagé en autant de pans que de murs : si le chevet a cinq pans, on trouvera un toit à cinq pans également, la toiture du chevet suivant exactement le tracé de ses murs. C'est le principe de la croupe polygonale. Pour ce faire, le toit se divise en versants triangulaires, réunis par la pointe à l'arête faîtière, comme le montre l'exemple de la chapelle Saint-Antoine à Mauracker (près de Bürchen) (fig. 31, p. 67). Dans cet exemple, le chevet possède sa couverture propre. Au-dessus des murs droits, se trouve un toit en bâtière traditionnel. Derrière, sur le plan tournant, se rejoignent au faite trois pans triangulaires, très clairement délimités par leurs arêtes recouvertes d'ardoises rectangulaires. On retrouve ce même

type d'organisation du toit à Münster (fig. 4, p. 36), à une nuance près : ici, le chevet est placé sous le même toit que le vaisseau principal, et le plan tournant est couvert par une croupe polygonale.

Ce sont les deux variantes alternatives couvrant presque tous les chevets à cinq pans. Il en existe une troisième, plus rare, qui consiste à conserver le toit en bâtière au-dessus du chevet. Le problème posé par les murs diagonaux est résolu par le « rabotage » du toit, dont on coupe les longs-pans obliquement pour suivre le tracé du mur (cf par exemple le toit de la chapelle de Villa, fig. 5, p. 37). Les chevets rectangulaires ne posant pas cette difficulté, ils possèdent tous un toit en bâtière, soit parce qu'ils partagent celui du vaisseau principal, soit parce qu'ils possèdent le leur propre.

Dans un grand nombre de cas, les pans de ces toits en bâtière se terminent latéralement par un coyau, autrement dit une « petite pièce oblique d'un versant de toit, portant sur le bas des chevrons et adoucissant la pente du versant dans sa partie basse<sup>94</sup>. »



Fig. 31. Mauracker, chapelle Saint-Antoine ermite, vers 1720, vue du chevet et du mur latéral gauche

Le coyau a pour effet d'atténuer la pente sur la partie inférieure du versant. On peut aussi désigner cette partie moins pentue du toit, ou de la flèche d'un clocher, par le terme « égout retroussé », l'égout étant dans ce cas la partie inférieure du pan de toit. On trouve des exemples de

<sup>94</sup> Définition de Jean-Marie Pérouse de Montclos, **Architecture, méthode et vocabulaire**, Paris : Centre des monuments nationaux / Monum : Editions du Patrimoine, 2002 (1<sup>ère</sup> édition 1972).



ce modèle en Anniviers, mais aussi dans la vallée de Conches et le Binntal, où cette solution est quasiment une règle générale (cf., par exemple, Heiligkreuz, fig. 11, p. 46). Un autre bon exemple en est la chapelle Notre-Dame de la Compassion à Vissoie (fig. 32), où l'on constate que les 2/3 supérieurs des versants ont une pente plus accentuée que le tiers inférieur. Mais la partie moins pentue due au coyau est, en général, moins importante qu'à Vissoie, se limitant à une vingtaine de centimètres environ.

Qu'il soit porté ou non par un coyau, le toit en bâtière se prolonge parfois au-dessus de la façade, formant un avant-toit saillant, posé sur des sablières, des pannes et un faîtage apparent. De tels avant-toits, se trouvent un peu partout dans le diocèse, mais on les remarque plus fréquemment dans le Val d'Anniviers (Mottec, Saint-Laurent, La Combaz, Cuimey, Pinsec, Mayoux), dans le Val d'Illeiez et dans la région Bagnes-Entremont (les deux chapelles de Liddes, Sembrancher, Notre-Dame de Lorette près de Bourg-Saint-Pierre, La Rosière, Le Châble)... L'avant-toit débordant est alors soutenu par un système, parfois complexe, d'aiseliers et de pannes volantes. Les chapelles bas-valaisannes, en particulier celles du Val d'Illeiez et de l'Entremont, présentent des sculptures aux extrémités de ces pannes, ainsi que sur les sablières et l'extrémité des chevrons... Il s'agit d'une particularité locale, que l'on ne retrouve que dans une quinzaine d'édifices du Bas-Valais.

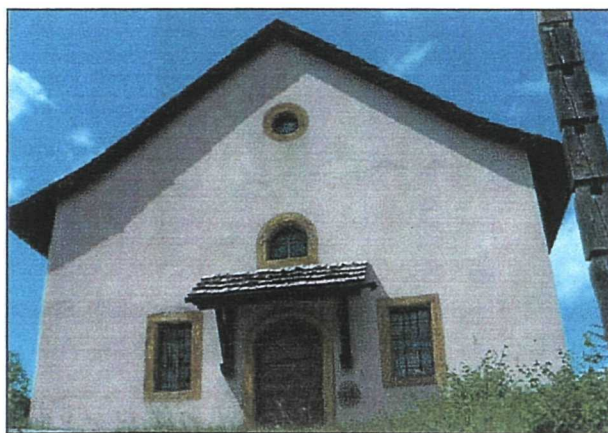


Fig. 32. Vissoie, chapelle Notre-Dame de la Compassion, 1688, vue de la façade

Enfin, signalons une variante à ce toit en bâtière quasi omniprésent. Il s'agit du toit à demi-croupe, où une partie triangulaire de toit réunit alors les deux long-pans sur quelques dizaines de centimètres, occultant le tiers supérieur du pignon. On en trouve des exemples dans toutes les régions du diocèse, et à toutes les époques : à Münster, Mörel / Zen Höhen Flühen (fig. 33, p. 69), Ausserbinn, Ernerwald, Chemex, Les Neys, Sion. En outre, trois chapelles, celle de Ringacker à

Loèche, celle de Saint-Georges à Conthey-Bourg et celle, privée, de Saint-Louis à Vercorin, possèdent un toit à croupe droite, c'est-à-dire où la croupe occupe complètement le pignon. La chapelle de La Garde à Evolène est couverte d'un toit polygonal suivant son plan, hexagonal, qui se compose donc de six triangles réunis par la pointe en une pyramide à la pente accentuée.

L'exemple de Mörel / Zen Höhen Flühen illustre une autre pratique, fréquente dans le Haut-Valais surtout<sup>95</sup> : le toit est posé sur de petits modillons lisses, sur tout le pourtour de l'édifice. Ce système, plus décoratif que dicté par des raisons pratiques, ne se retrouve que dans quelques chapelles : à l'image de Zen Höhen Flühen, ce sont les grandes chapelles de pèlerinages déjà abondamment citées, les plus riches et les plus fréquentées, qui peuvent se permettre ces petites fantaisies ornementales. Par contre, même des chapelles conchardes plus modestes, mais tardives, s'offrent une façade comparable à celle de Zen Höhen Flühen, c'est-à-dire organisée en deux registres par un système de pseudo-lésènes<sup>96</sup>. Le registre supérieur comprend le pignon ; il est ici trapézoïdal, puisque la demi-croupe du toit en occupe la partie sommitale. Le registre inférieur commence au bout du toit, au niveau des sablières, et descend jusqu'à terre.



**Fig. 33.** Mörel / Zen Höhen Flühen, chapelle des Sept-Douleurs de la Vierge, 1730, vue de la façade, du clocher et du mur latéral droit.

<sup>95</sup> Même si on le trouve aussi à la chapelle Saint-Georges de Sion et à celle de la Sainte-Famille à Saint-Gingolph, seuls exemples « romands »... Il faut garder en mémoire que ces chapelles sont pour l'une, une fondation du chapitre (composé principalement de Haut-Valaisans), et pour l'autre, une fondation de Jacques de Riedmatten. Cela explique peut-être les choix stylistiques effectués : outre la ceinture de modillons, elles possèdent toutes deux des porches, et celle de Saint-Gingolph un clocher à bulbe.

<sup>96</sup> La « lésène » se résume à un renforcement de mur, mais se distingue de la définition académique du terme en ce qu'elle ne se termine pas par une arcature aveugle en haut. Les « lésènes » de nos chapelles baroques déterminent une forme géométrique, en général un rectangle, un triangle ou un trapèze. Elles apparaissent d'abord sur les murs latéraux de grandes chapelles (à Eyholz / in der Riti ou à la Ringackerkapelle : cf infra, pp. 75-76) du milieu à la fin du XVIIe : elles traduisent à l'extérieur l'agencement en travées de l'intérieur. Sur les façades, elles restent plutôt marginales pour la période concernée. Le recours aux lésènes de façade est une spécificité locale propre au Haut-Valais, plus particulièrement à la Vallée de Conches, à partir de 1730.



Sur les toits, les revêtements sont variés, dépendant des ressources locales et, sans doute, originellement, des moyens financiers des fondateurs. Évidemment très exposés aux éléments, les toits font l'objet de nombreuses réparations, remaniements, reconstructions... Dans les actes de visites, c'est l'un des travaux que demande le plus souvent l'évêque. Comme pour les auvents et les porches de bois, il paraît donc impossible que les couvertures actuelles soient d'origine, mais elles peuvent très bien avoir été refaites à l'identique, ou, au moins, à l'imitation des anciennes.

Aujourd'hui, on trouve beaucoup de toits en bardeaux et en pierre (par exemple les célèbres toits en pierre d'Evolène), mais aussi quelques-uns couverts d'ardoises ou d'écailles métalliques. Les couvertures modernes sont évidemment légion : tuiles, tôles et éternit.

## 4.6 Les clochers

Même si toutes les chapelles n'en possèdent pas, une grande variété de clochers accompagnent les divers objets de notre corpus. On y trouve en effet des clochers-murs, des tours-clochers et des campaniles, plus ou moins ajourés. C'est peut-être avec cet élément architectural que l'on observe le plus grand nombre de variantes régionales. A nouveau, les chapelles les plus riches et les plus grandes possèdent des clochers plus complexes, des tours-clochers. Leur emplacement varie : comme dans le plan de Greich (cf supra, fig. 6, p. 38) ou dans l'exemple de Mörel ci-dessus (fig. 33, p. 69), ces tours se trouvent le plus souvent à la transition nef-choeur, soit à droite, soit à gauche. Dans d'autres exemples, plus rares, le clocher occupe l'un des angles de la façade. C'est le cas de Villa/Sierre (Saint-Ginier, tour datant des années 1720), où la tour est insérée dans-œuvre, alors que toutes les autres tours du corpus flanquent le bâtiment, en demi-hors-œuvre. La présence de la tour interrompt le long-pan droit du toit en bâtière, ce qui déséquilibre la façade.

A la chapelle Saint-Bernard de Suen (fig. 34, p. 71), le clocher se trouve à l'angle gauche de la façade, mais deux éléments le distinguent de Saint-Ginier : d'abord, il n'interrompt pas le toit et ne s'insère pas dans l'espace de la façade, qui conserve *grosso modo* sa symétrie et son unité ; ensuite, malgré une saillie très faible, il est en demi-hors-œuvre. Ce clocher est un exemple représentatif des clochers de chapelles valaisannes, malgré quelques différences, dues aux

restaurations. C'est une tour carrée dont la partie inférieure disparaît aujourd'hui sous le crépi qui recouvre tous les murs extérieurs. Seule la partie haute en est dépourvue et présente un appareil moyen, en pierres de taille. Au-dessus d'un appui saillant, quatre baies en plein cintre s'ouvrent, une sur chaque pan de mur. Plus haut se trouve une flèche octogonale, maçonnée, qui s'élève sur de petits égouts pyramidaux aux quatre angles de la tour. Dans la partie sommitale, au point de réunion des huit pans triangulaires de la flèche, une boule de pierre porte un crucifix en fer forgé.

Les clochers de ce type sont fréquents dans la partie francophone du diocèse. Ils sont caractérisés par leur section carrée, les quatre baies au niveau de l'étage des cloches, ainsi que la flèche maçonnée achevée par une boule de pierre. Les baies sont généralement en plein cintre, parfois en arc surbaissé, surtout dans les premiers exemples.

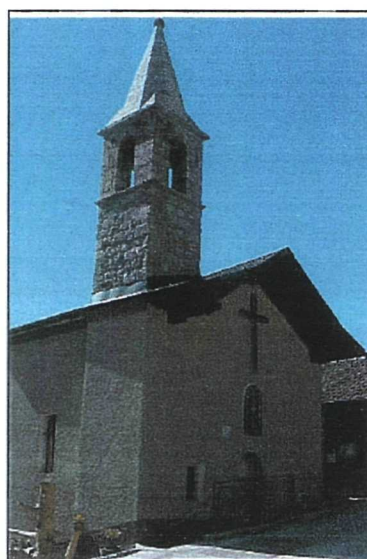


Fig. 34. Suen, chapelle Saint-Bernard, 1704, vue de la façade et du clocher

Outre Saint-Ginier et la chapelle de Suen, les bâtiments suivants possèdent une telle tour-clocher, placée à la fin de la nef et au début du chevet : Saint-Christophe à Drôme (1634), ), chapelle des Rois-Mages à Ormône (milieu du XVII<sup>e</sup>), Visitation à Loèche (1694) (cf *infra* fig. 43, p. 79), Saint-Etienne à Montagnier<sup>97</sup>, Saint-Laurent à Lana (1711), Saint-Michel à Martigny-Bourg (clocher de 1786).

<sup>97</sup> Le clocher actuel de cette chapelle, fondée au XIV<sup>e</sup>, est moderne : plus large que la moyenne et plus bas, il a un aspect trapu que ne possède aucun autre clocher dont la construction remonte aux XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup>. Constant Rust mentionne la construction de la sacristie grâce à la générosité du capitaine Eugène-Maurice Gard en 1890 (« La Vallée de Bagnes et ses vieilles chapelles », in **Annales Valaisannes**, 1943-1945,



Par rapport à l'exemple illustré ci-dessus, on observe de mineures différences, par exemple dans la forme de l'appui sous les baies (qui peut être mouluré d'une doucine et d'un larmier). Les deux exemples les plus précoces, Drône (fig. 35) et Ormône, deux chapelles voisines de la région saviésanne, se ressemblent beaucoup : elles sont toutes les deux percées de baies en arc surbaissé, surmontées d'une flèche à quatre pans seulement. Le plus tardif, celui de Martigny-Bourg (fig. 36) a quant à lui de petites lucarnes au fond de la flèche, sur les quatre pans à l'aplomb des baies principales. La boule de pierre à son sommet est ici remplacée par une sphère métallique.

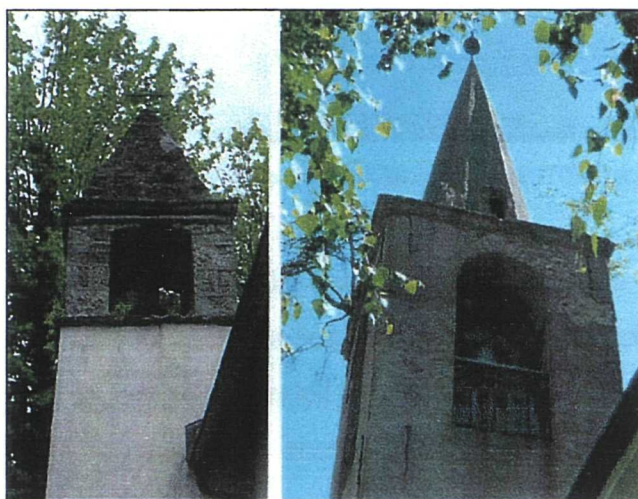


Fig. 35. à gauche, Drône, chapelle Saint-Christophe, 1634, vue du clocher  
Fig. 36. à droite, Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, 1786, vue du clocher

Le Haut-Valais possède lui aussi des tours-clochers en demi-hors-œuvre, mais ils sont différents de leurs « cousins » du Bas et du centre, au plan formel. Les plus spectaculaires sont ceux de Mörel / Zen Höhen Flühen (cf. *supra*, fig. 33, p. 69) et de Baltschieder<sup>98</sup> (fig. 37, p.73), chapelle Notre-Dame, commencée vers 1740 après une inondation catastrophique. Sur la même base carrée, ils se développent différemment dans leurs parties hautes : à Mörel, l'étage des cloches est octogonal, percé de quatre baies dans les murs droits (aucune ouverture sur les murs diagonaux). La flèche est

pp.420-452, p. 425). Peut-être le clocher qui y est accolé date-t-il de la même époque ? Toutefois, le *Kunstführer dur die Schweiz*, tome 2, Berne : SHAS, 1976, p.388, ajoute des points d'interrogation : il mentionne d'abord un agrandissement en 1936 et « am west. Chorflanke, neuer (?) überdimensionierter Turm ».

<sup>98</sup> Un troisième exemple étonnant est celui de Geschinen, mais la tour carrée date ici du XIX<sup>e</sup>. Elle se renfle en un espace cubique plus large, donc en léger surplomb, percé de deux baies en plein cintre. Au-dessus, en bois, on retrouve un étage à huit pans de bois, avec des baies en plein cintre fermées de persiennes. La flèche est un demi-bulbe, à huit pans. C'est un exemple qui illustre la pérennité, mais aussi l'évolution de ce type jusque dans les dernières années du XIX<sup>e</sup>.

un bulbe de cuivre à huit pans, là aussi surmonté d'une boule de métal et d'un crucifix. Ce motif connaîtra un grand succès dans le Haut-Valais.

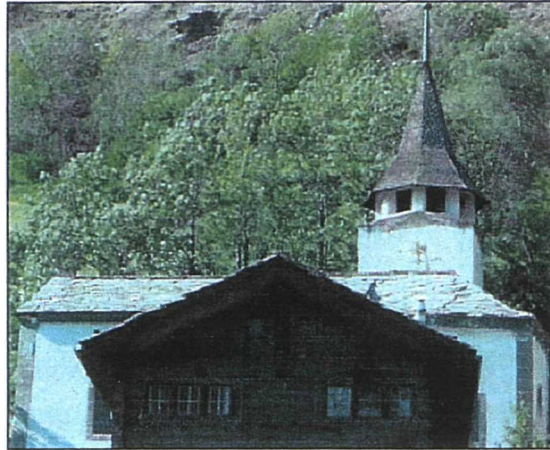


Fig. 37. Baltschieder, chapelle Saint-Sébastien, vers 1740, vue du clocher

La tour de Baltschieder, carrée à la base, possède elle aussi un étage des cloches octogonal, mais nettement plus bas, ajouré de huit baies rectangulaires. Cet étage n'est pas posé à plat sur la base, car celle-ci se termine par un toit en bâtière. Son faite est orienté orthogonalement par rapport à la toiture du vaisseau et du chevet, mais parallèlement aux faîtes des maisons environnantes, qu'il domine, comme s'il fournissait l'axe du village entier. La chapelle actuelle est la troisième, au moins, à Baltschieder, puisque la première, attestée en 1588<sup>99</sup> et ravagée par une inondation en 1621 fut remplacée autour de 1636 grâce à un prêtre sédunois, Henri Teler, qui lui offre des messes et divers objets (dont un calice à son nom). Une nouvelle inondation de la Baltschiedra détruisit cette chapelle, c'est pourquoi on décida d'ériger sa remplaçante sur une éminence au nord du village. L'acte de visite épiscopale de 1765, dont une copie a été par bonheur conservée aux archives paroissiales de Viège<sup>100</sup>, prouve que la chapelle est en chantier à cette date. Il ne précise pas quand la construction a commencé, peut-être en 1740, date inscrite sur le bénitier de l'entrée latérale. Toujours est-il que l'inscription figurant sur l'arc triomphal, 1766 HANS JOSEF STEPFER BAUHERR GEWALTSHABER THELER<sup>101</sup>, prouve qu'en 1766 la chapelle était non seulement construite, mais aussi peinte et décorée. La tour-clocher, qui n'est pas datée précisément, doit correspondre à cette datation. Un peu plus tardive, donc, que celle de Mörel, elle en est aussi

<sup>99</sup> Connue par deux documents des archives communales, n. B4 et D8.

<sup>100</sup> Archives paroissiales de Viège, D.97 et D.98

<sup>101</sup> L'inscription identifie le nommé Stepfer comme le maître d'œuvre, en charge du chantier, et Theler comme le représentant de la communauté, le procureur.



très différente, illustrant en quelque sorte les deux types concurrents qui sont le plus fréquent dans le Haut-Valais.

D'un côté, Zen Höhen Flühen exemplifie le type de la flèche à bulbe métallique ; de l'autre, Baltschieder présente une grande flèche à coyau octogonale, couverte de bardeaux. Ces deux types sont récurrents dans la région, côtoyant un troisième, le clocher-mur (qui reste le plus fréquent). Le bulbe est plus rare, en tout cas en ce qui concerne les chapelles.

Lorsqu'il est choisi, ce type subit d'ailleurs souvent une simplification, passant d'une conception monumentale (la tour-clocher) à un système plus modeste, celui du campanile. Les meilleurs exemples haut-valaisans en sont des chapelles conchardes du XVIII<sup>e</sup> siècle. A côté des tours, somme toute rares, les chapelles possèdent de préférence un campanile, c'est-à-dire une construction généralement en charpente apparente et formant édicule sur le faîte. L'emplacement de ces campanile varie : s'il est le plus souvent placé au-dessus de la façade, on peut tout à fait le retrouver ailleurs, surtout vers la fin du vaisseau, juste avant le chœur. Par contre, sa position centrée, sur le faîte, est une constante.

Le système de supports pour ces campaniles est une charpente apparente, composée de deux ou quatre poteaux de bois portant une poutre horizontale, à laquelle est pendue la cloche. Dans le Haut-Valais, le toit chapeautant le tout prend des formes comparables à celles vues à Mörel ou à Geschinen, un bulbe ou un demi-bulbe. Mais les exemples d'origine ont tous disparu, sauf celui de Ritzingen (fig. 38, p. 75)<sup>102</sup>. Le Valais romand possède seulement deux campaniles similaires, celui qui orne le toit de la double chapelle de l'ermitage de Longeborgne et celui de la chapelle de la Sainte-Famille à Saint-Gingolph (1677), fondée par Jacques de Riedmatten. Le choix du clocher à bulbe s'explique peut-être, dans ce cas, autant (sinon plus) par les contacts étroits avec la Savoie, où ce type est très répandu, que par l'origine haut-valaisanne des fondateurs.

---

<sup>102</sup> Les autres, notamment celui de Selkingen présentant un bulbe similaire mais sur deux poteaux seulement, sont des constructions (ou des reconstructions) du XIX<sup>e</sup>. A nouveau, cela ne veut pas dire qu'ils ne reprennent pas une forme déjà présente antérieurement, sinon telle quelle, du moins en s'en inspirant.



Fig. 38. Ritzingen, chapelle Sainte-Anne, 1734, le clocher vu du chevet

Le campanile de Ritzingen, porté par quatre poteaux, dont la base carrée est essentée, (c'est-à-dire recouverte du matériau de couverture du toit), possède une flèche à bulbe à huit pans, en cuivre. En haut, on retrouve la sphère de métal portant une croix de fer forgé. Ces formes sont tout à fait caractéristiques du baroque haut-valaisan, plus spécifiquement conchard : comme le remarque Ruppen<sup>103</sup>, on les retrouve à l'église d'Oberwald (1711), à Reckingen (1745), ou encore à l'église de jésuites de Brigue (achevée, pour le gros œuvre, en 1680), qui présente la même organisation dans l'élévation que le clocher de Mörel, à savoir un étage des cloches octogonal percé de quatre baies en plein cintre dans les murs droits. Le clocher à bulbe n'est donc pas exceptionnel dans le paysage artistique du Haut-Valais : citons encore les exemples, fameux, du château Stockalper à Brigue, de la flèche de l'église paroissiale de Saint-Nicolas, deux constructions à peu près contemporaines (autour de 1650). En ce qui concerne les chapelles, on opte toutefois rarement pour cette forme, peut-être jugée trop ostentatoire, ou simplement trop onéreuse, pour un si petit sanctuaire. Même si la disparition d'un certain nombre de ces campaniles au cours des siècles peut fausser la statistique, on peut légitimement penser que les fondateurs de chapelles choisissaient plus volontiers un type de flèche plus simple<sup>104</sup>.

Dans cette optique, au lieu d'une tour, on édifie plus facilement un campanile, à deux ou quatre poteaux, ajouré, et surmonté d'une flèche octogonale à égout retroussé. La charpente reste apparente, et la couverture simple : des bardeaux de bois. Dans l'ensemble du corpus, c'est le type

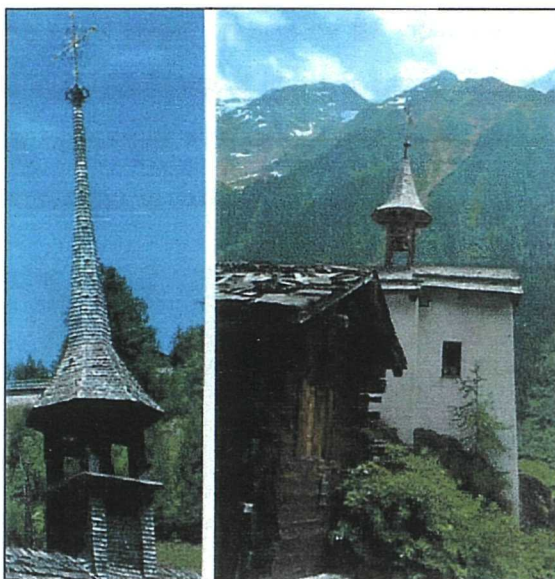
<sup>103</sup> Op. Cit., tome 1, p.354

<sup>104</sup> Au moins en ce qui concerne la période étudiée ; par contre, au XIX<sup>e</sup>, le clocher à bulbe connaîtra toujours un succès certain dans le Haut-Valais, même pour des chapelles. Par exemple, Selkingen, Rohrberg



de campanile le plus fréquent, après le clocher-mur. On le retrouve préférentiellement dans le Haut-Valais, et ce dans toutes les régions. Par exemple, à Eisten, dans le Lötschental (1672) (fig. 39) ou à Zum Loch (fig. 40), au fond de la vallée de Conches au départ du col du Nufenen (1687). L'exemple le plus simple, à Eisten, présente deux poteaux, portant une flèche octogonale à égout retroussé, peu élancée. A Zum Loch, quatre poteaux soutiennent une flèche beaucoup plus aiguë et très longue, également sur égout retroussé. La base montre un essentage de bardeaux. En haut, se trouve encore une boule de métal portant une croix (quelque soit le type choisi, la partie sommitale des flèches présente toujours ce même arrangement).

Dans le Valais francophone, ce genre de campanile existe aussi, mais les flèches y sont d'une part moins aiguës, et d'autre part à quatre pans seulement au lieu de huit. Les exemples abondent. Dans le val d'Anniviers, une préférence locale pour ce type se fait jour, puisque toutes les chapelles possèdent une flèche analogue.



**Fig. 39.** à gauche, Zum Loch, chapelle Sainte-Anne, 1687, le campanile  
**Fig. 40.** à droite, Eisten, chapelle Notre-Dame, 1672, le campanile et le chevet

A côté de ces variations locales sur un même thème, certaines régions développent leur propre type de prédilection. Le plus frappant est sans doute le clocher ajouré à arceaux, que l'on trouve dans la région de Viège, plus précisément autour de Bürchen, Unterbäch et Eischoll, ainsi

---

(fondée par les Jésuites de Brigue en 1832), l'ancienne chapelle de Saas Almagell (aujourd'hui paroissiale). L'église de Saas Balen en possède aussi également, datant de 1809-1812.

qu'autour de Stalden et Törbel, jusque dans la vallée de Saint-Nicolas. Une demi-douzaine de chapelles, toutes dans ce périmètre, possède ce type de clocher. Il s'agit de : Mauracker (fig. 31, p. 67), Neubrück, Holz, Capetsch, Brunnen, Burgen, Imfeld et peut-être Ibrich (où se trouve aujourd'hui un campanile moderne : ajouré, il se compose de quatre piliers surmonté d'un toit pyramidal en pente douce. L'analogie structurelle avec le type à arceaux décrit ci-dessous permet toutefois de penser qu'il succède à un tel campanile). Tous ces bâtiments remontent aux années 1680-1720.

Quant à leur position sur le faîte, ce sont des campaniles, mais quant à leur forme, carrée et maçonnée au lieu d'être en charpente, on peut les considérer comme des tours dans-œuvre, même si elles sont ajourées. Leur position, soit au bout du vaisseau, soit sur la façade, soit encore sur le chevet, est accentuée par la continuité du mur, comme à Holz (au-dessus d'Unterbäch) (fig. 41).

Ces campaniles, que l'on rencontre exclusivement dans cette région particulière, présentent une remarquable unité formelle : tous sont des copies conformes. Construits sur une base carrée maçonnée, ils portent quatre petits piliers toscans de tuf, complétés d'un entablement du même ordre. A l'aplomb des piliers, quatre arceaux en quart-de-cercle partent pour se rejoindre au centre du carré. Au-dessus de leur intersection s'élève une colonnette, posée sur un socle carré et que couronne l'habituelle boule supportant la croix.



Fig. 41. Holz, chapelle Saint-Barthélemy, première moitié du XVIIIe, le clocher vu du chevet



Outre les campaniles décrits jusqu'ici, un dernier type existe, prédominant, dans nos édifices : le clocher-mur. Solution simple, facile à mettre en œuvre et surtout économique, il est le type par excellence de clocher de chapelles. Une église, plus importante, plus prestigieuse, reçoit quasiment toujours une tour-clocher, ou au moins une tour dans-œuvre ; par contre, la chapelle, secondaire, se contente souvent d'un clocher-mur. Celui-ci est presque toujours placé en amortissement au-dessus de la façade, centré sur le faîte, comme dans l'exemple ci-dessous à Commeire (fig. 42), un cas typique parmi la centaine d'autres clochers-murs.

A part quelques variantes formelles<sup>105</sup>, leur forme typique est un mur d'une cinquantaine de centimètres de haut, percé d'une baie en plein cintre contenant la cloche. Le mur se termine en bâtière, de même pente que le toit principal, et porte la même couverture. Le type du clocher-mur se retrouve partout, mais est statistiquement plus fréquent dans le Valais francophone, alors que le Haut préfère le type du campanile à charpente apparente avec flèche polygonale à coyau. Ces deux types sont privilégiés par les fondateurs de chapelles villageoises, relativement pauvres et simples.

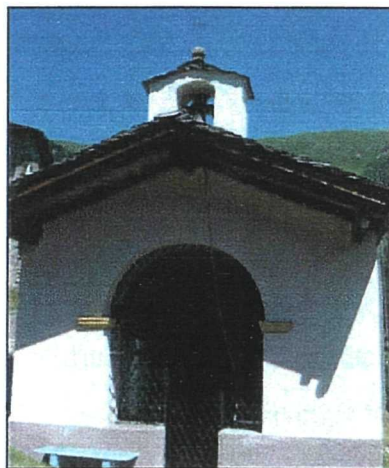


Fig. 42. Commeire, chapelle Saints-Théodule et Bernard, 1652, vue de la façade et du clocher-mur

#### 4.7 Murs latéraux et chevet

Les murs latéraux et ceux du chevet sont extrêmement dépouillés, encore moins décorés que les façades. Crépi pour la plupart ou simplement passés à la chaux, ils sont percés de fenêtres

rectangulaires, en plein cintre ou en arc surbaissé. Seules les plus grandes chapelles, déjà citées, peuvent se permettre une modénature sur les côtés et le chevet, mais même dans leur cas, celle-ci reste modeste. Des renforcements de mur comparables aux lésènes médiévales, mais sans arceaux pour les relier dans leur partie sommitale, organisent les murs de quelques chapelles haut-valaisannes : les deux chapelles de Mörel (celle du village, accolée à l'église, et celle de Zen Höhen Flühen), Loèche (Ringackerkapelle), Münster (chapelle Sainte-Marguerite (fig. 4, p. 36)). Le principe de ses lésènes consiste à rendre visible de l'extérieur l'articulation intérieure de l'espace : les deux travées, les cinq pans du chœur, le bras du transept lorsqu'il existe. A Loèche, bien qu'il soit un peu plus large qu'une travée normale, il est traité de la même manière. Cela confirme la tendance à gommer la différence structurelle et fonctionnelle entre nef et transept. Celui-ci devient un espace comme les autres, presque une travée normale. Dans le chevet, chacun des cinq pans de mur est également creusé d'un rectangle similaire (fig. 43, p. 80).

Loèche fait ici figure de précurseur : c'est la seule chapelle du XVII<sup>e</sup> à posséder ce type de « lésène », qui devient plus fréquent au siècle suivant. A Münster (fig. 4, p. 36), exemple de 1769, le renforcement de mur est très marqué, beaucoup plus profond qu'à Loèche, au point qu'il creuse des caissons profonds sur chaque pan de mur : c'est un cas unique et extrême, qui marque le terme de l'évolution de ces pseudo-lésènes. En effet, les autres exemples de murs lésénés ont tous un relief bien moindre, parfois à peine discernable, ou confiné au seul mur de façade. A noter à nouveau une préférence régionale : le Bas-Valais et le Valais central n'adoptent pas ce système d'agencement des murs extérieurs. On en trouve une seule variante, à Monthey, où les pans de murs sont creusés d'un rectangle similaire, mais souligné d'un listel dans le petit côté supérieur.

A Loèche, on a aussi un bel exemple de toit en croupe faîtière, qui chapeaute le vaisseau principal et du porche ; alors que le chevet possède sa propre couverture, une croupe polygonale à cinq pans. La tour-clocher, s'élevant à l'angle entre le bras gauche du transept et le chœur, en demi-hors-œuvre, est percée de quatre baies en plein cintre à l'étage des cloches. Sa flèche est un peu atypique : octogonale, elle forme certes une pyramide et se termine par l'usuelle boule portant la croix de métal, mais ne repose pas sur l'habituel égout retroussé..

---

<sup>105</sup> Elles concernent soit la forme de la baie : rectangulaire ou en arc surbaissé, soit celle du toit, qui peut aussi, rarement, être plat ou formé d'une petite pyramide en pierre maçonnée.





Fig. 43. Loèche, Ringackerkapelle dédiée à la Visitation, 1694, vue du mur latéral nord

Mais la richesse principale, et l'originalité, de ce mur latéral gauche par rapport aux chapelles moins bien loties, est sans contexte la modénature ornant tous les jours, sauf ceux de la tour-clocher. Les grandes fenêtres rectangulaires et la porte latérale portent un fronton interrompu, et les demi-oculus placés à l'aplomb de celui-ci possèdent un encadrement de tuf. Cette opulence décorative reste toutefois exceptionnelle dans notre corpus, où les baies des murs latéraux sont généralement dépourvues de toutes modénature. Par contre, le double étage de jours que l'on observe ici, aussi bien sur les murs latéraux que sur ceux du chevet, est relativement fréquent, surtout dans le Haut-Valais. Il s'observe dans de grandes chapelles comme dans de modestes édifices villageois. Le système de doubles jours se compose d'une grande fenêtre en bas, rectangulaire, en arc surbaissé ou en plein cintre ; et d'un jour plus petit en haut, qui peut prendre les mêmes formes que la grande fenêtre ou une forme alternative, un oculus, un demi-oculus, une fenêtre en plein cintre ou en arc surbaissé.

Le principe gouvernant l'articulation des murs latéraux et du chevet est la symétrie des jours à gauche et à droite. Principe qui se heurte souvent à des difficultés pratiques... Par exemple, un talus peut masquer la fenêtre d'un côté, un corps de bâtiment, appartenant ou non à la chapelle (clocher, sacristie, ou un bâtiment laïc), peut « manger » une fenêtre... A la chapelle de Mauracker (cf [supra](#), fig. 31, p. 67), l'adjonction d'une sacristie du côté gauche du chœur a ainsi entraîné la disparition de la fenêtre inférieure ; seule subsiste la petite baie haute en plein cintre). A la Bâtiaz, le mur de droite est aveugle, car quasiment collé au rocher ; à Longeborgne, Notre-Dame du Scex, Wandfluh

et Saas Fee, les chapelles sont carrément construites dans le roc ou posées contre lui. L'éclairage de la nef se fait donc par le seul côté dégagé, ainsi que par la façade. Dans les chevets, les jours se trouvent indifféremment sur tous les murs. Pour les chevets à cinq pans, leur emplacement le plus usuel est le mur droit, même si les murs diagonaux peuvent également être percés des baies, de même que le mur du fond, dans lequel se trouve fréquemment un oculus, un demi-oculus ou, plus rarement, une petite fenêtre.

Des restaurations ont souvent altéré l'aspect extérieur des édifices, et parfois plaqué sur leurs murs des décorations plus ou moins proches de l'original (la plus populaire consistant à peindre ou à stquer un bossage en trompe-l'œil sur les angles). Les encadrements de tuf, en particulier, ont quelquefois souffert à cause de la friabilité de la pierre, parfois attaquée non seulement par les éléments, mais encore par des enduits divers (chaux, peinture, crépi). Beaucoup ont été remplacés par une pierre plus solide, ou parfois maladroitement (et inélégamment) renforcés par du ciment. Toutefois, on peut imaginer que l'aspect extérieur actuel de nos chapelles, en général, est assez proche de ce qu'il était à l'époque de leur construction, à part dans les cas où l'édifice a subi, plus que des rénovations et des travaux d'entretien, une véritable reconstruction. Une certaine mode de restauration a dépouillé quelques chapelles de leur crépi<sup>106</sup>, et a mis à jour un appareil ordinaire aujourd'hui apparent, en moellons assemblés par des joints de diverses sortes et du mortier. Mais la plupart des chapelles ont conservé des murs passés à la chaux ou crépis.

---

<sup>106</sup> Par exemple à Chemex et aux Neys (Troistorrents), à Chandolin/Savièse et à Ormône.



## CHAPITRE CINQ

# L'ASPECT INTERIEUR : ELEMENTS D'ANALYSE TYPOLOGIQUE

L'intérieur de nos chapelles fait l'objet de plus d'attentions que l'extérieur. Même les plus simples préservent souvent, derrière la sobriété, voire l'austérité qu'elles affichent du dehors, de petits trésors. Le mobilier, la peinture et la statuaire sont indubitablement, les bijoux de l'art baroque en Valais. Tout l'art de l'architecte consiste à faire interagir au mieux ce riche contenu et le contenant. Statues, décors de stucs, tableaux et, plus rarement, fresques, embellissent les murs, tandis que des aménagements parfois luxueux occupent une place de choix dans la nef : tribunes sur colonnes, chaires peintes pour donner l'illusion du marbre ou stuquées, tabernacles monumentaux...

Mais l'élément qui domine l'espace, à l'intérieur, reste indubitablement le retable, véritable centre de gravité du sanctuaire, parfois complété, dans le cas des grandes chapelles, par des autels latéraux. On a déjà noté, brièvement, l'analogie de formes entre retable et architecture. Terminé par un fronton, posé sur des colonnes elles-mêmes solidement soutenues par un système de soubassement, antependium rectangulaire et éventuellement prédelle... le retable est comme une mise en abyme de l'architecture. Ses formes font écho à celles utilisées tout autour de lui, dans le bâtiment où il s'insère, comme un joyau dans l'écrin qui le protège. Par exemple, les frontons interrompus des retables baroques rappellent inmanquablement ceux que l'on trouve parfois au-dessus de certaines portes d'entrée, avec leurs rampants qui encadrent une niche et une statue. Le retable est pensé comme une architecture, placé dans un bâtiment pour lequel il est souvent spécifiquement conçu, et avec lequel il entretient des rapports formels et symboliques.

On ne saurait s'étonner de retrouver dans le décor, la distribution des volumes, la composition architecturale de l'espace, des éléments qui rappellent le retable. Celui-ci est l'acteur principal ; l'architecte lui fournit une scène, un théâtre à sa mesure et... à sa ressemblance.

## 5.1 Plan, disposition et forme des jours dans le vaisseau principal

Le vaisseau principal (et unique) est rectangulaire dans presque tous les cas<sup>107</sup>. Dans les édifices les plus grands, il est divisé en travées, le plus souvent au nombre de deux, séparées par un pilastre. Idéalement dans ce cas, deux fenêtres percent chaque mur latéral (une par travée, de chaque côté). Cette disposition idéale, on l'a déjà constaté, se heurte bien souvent à des contraintes pratiques imposées de l'extérieur, mais aussi à l'aménagement intérieur. Il peut arriver en effet qu'on remplace, par exemple, une échelle menant à la tribune par un véritable escalier, ou alors qu'on installe une armoire faisant office de sacristie pour le desservant : ces modifications impliquent souvent de diminuer la taille, voire de murer complètement une ou plusieurs fenêtres.

Dans les baies subsistantes, le vitrage en lui-même est placé au centre de l'épaisseur du mur, comme en témoignent les plans (cf supra fig. 3, p. 36, fig. 6, p. 38 et fig. 7, p. 40). Bien que l'on trouve des fenêtres ébrasées, elles sont le plus souvent percées dans une embrasure plus simple, droite. Le traitement de l'embrasure des jours peut varier à l'extérieur et à l'intérieur : ébrasement dedans, embrasure droite dehors (ou, plus rarement, vice-versa)... La forme de l'objet qu'on y insère (porte, fenêtre, oculus) est en outre souvent différente de celle de l'ouverture proprement dite : il n'est pas rare de trouver, par exemple, un vitrage rectangulaire dans une embrasure en arc surbaissé ou en plein cintre.

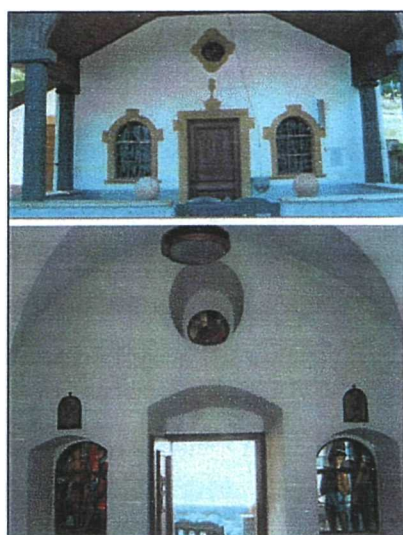
La même remarque s'applique lorsque l'on considère les baies de l'extérieur ou de l'intérieur : d'un côté l'adéquation est parfaite (la porte ou la fenêtre s'insèrent dans une baie de la même forme), de l'autre, il y a discordance (l'embrasure ou l'ébrasement affectent une forme différente de l'objet qu'ils contiennent). Aujourd'hui, les menuiseries des portes et les vitrages des fenêtres sont souvent modernes, voire tout à fait neufs : il est donc impossible de tirer une statistique pertinente pour évaluer la fréquence de cette discordance entre la forme et contenu. Toutefois, il reste des exemples originaux (dont la date est confirmée par une inscription ou les armoiries des fondateurs) où s'observe la même inadéquation.

---

<sup>107</sup> Ces quatre exceptions ont déjà été évoquées. Il s'agit de : Notre-Dame de la Garde à Evolène et Saint-Antoine im Klosi à Naters, dont l'espace intérieur hexagonal suit exactement le plan ; ainsi que les deux chapelles voisines de Brigue (1636) et de Gamsen, toutes deux dédiées à Saint-Sébastien (début XVIIIe). Elles possèdent un vaisseau central carré, surmonté d'une coupole octogonale à lanternon.



A Loye, un exemple de 1709 (fig. 44), la porte elle-même est rectangulaire : à l'extérieur, l'encadrement de tuf en suit scrupuleusement la forme ; à l'intérieur pourtant, elle s'insère dans une embrasure, en arc surbaissé. Les grandes fenêtres latérales, en plein cintre de l'extérieur, sont également insérées dans une embrasure du même type en arc surbaissé à l'intérieur. De tels cas sont très fréquents, que ce soit pour les fenêtres, les portes, voire même les oculi (ils peuvent être ronds et insérés dans une embrasure elliptique comme à Loye, ou octogonaux et insérés dans une embrasure circulaire... Ce cas est toutefois plus rare que pour les autres baies).



**Fig. 44.** Loye, chapelle Saint-Jean-Baptiste, 1709. Vue du mur d'entrée de l'extérieur et de l'intérieur

S'il demeure impossible d'ériger cette discordance intérieur-extérieur en constante absolue, valable pour l'ensemble des chapelles considérées, elle n'en demeure pas moins une règle générale, à laquelle peu d'exemples font exception. La prolifération de cas de ce type permettent d'emblée d'exclure la maladresse ou l'impéritie du maître d'œuvre : l'effet est totalement recherché. Il confirme la différence, volontaire, de traitement entre l'espace intérieur et l'« emballage » extérieur. Dehors s'expriment une cohérence et une simplicité : en général, la forme de la baie correspond à celle du vitrage ou de la menuiserie. Par contre, dedans, un jeu plus élaboré sur les formes et les volumes, un habillage illusionniste et souvent dissonant des murs, animent l'espace et attirent l'œil. La discordance entre la baie et son encadrement en sont une première illustration.

Entrer dans la chapelle revient à entrer dans un monde différent ; outre le mobilier, d'autres éléments architecturaux concourent à renforcer très nettement cette impression. L'un

des ces éléments, sans doute l'un des plus visibles, est la modénature qui parcourt et structure les murs intérieurs, alors que l'extérieur en est généralement dépourvu.

## 5. 2 Modénature

Un grand nombre de chapelles, parmi les plus simples de notre corpus, sont dénuées de modénature à l'intérieur<sup>108</sup>. Elles présentent alors des murs lisses, percés de baies ébrasées ou à embrasure droite, sans encadrement, ni appui. Mais, dans la grande majorité des cas, une corniche orne l'espace intérieur : elle peut soit se réduire aux murs latéraux et au renforcement de mur de la nef, côté chœur, soit ceindre tout le bâtiment, y compris le mur d'entrée et le chœur ; parfois interrompue par les fenêtres, elle repose sur des pilastres, dans le cas où existe une division en travées, et sert de point d'arrivée des voûtes.

La qualité de cette modénature est inégale. Alors que, dans les grandes chapelles, sans surprise, on lui accorde beaucoup d'attention et de moyens, les chapelles moins bien loties se retrouvent ceintes d'une modénature grossière, parfois informe au point qu'on a peine à distinguer les différentes moulures appliquées<sup>109</sup>. Dans ces cas les plus simples, la corniche se résume au motif déjà rencontré dans l'analyse des portails : une cimaise (c'est-à-dire la combinaison d'une doucine droite et d'un larmier). La cimaise s'avère presque toujours la base à partir de laquelle se développe une modénature plus complexe. Une grande partie des chapelles villageoises de notre corpus se contentent d'une de ces corniches. C'est le cas de Sainte-Anne à Bister, datée de 1651, dont la cimaise a été mesurée et dessinée de profil par W. Ruppen (fig. 45, p. 86) ; cette modénature simple est extrêmement fréquente, en particulier dans la partie romande du diocèse. Elle est l'un des signes distinctifs des premières chapelles de notre corpus (entre 1600 et 1650). Avec le temps en effet, d'autres moulures tendent à se greffer sur la cimaise de plus en plus complexes.

---

<sup>108</sup> C'est surtout le cas dans le Valais romand, mais aussi, pour l'ensemble du diocèse, dans des chapelles rurales et montagnardes très modestes.

<sup>109</sup> Ceci est peut-être aussi dû aux restaurations successives, qui, en surajoutant sans fin des couches de peinture ont altéré le relief des moulures ; ou à un stuc de qualité médiocre qui s'érode avec le temps.



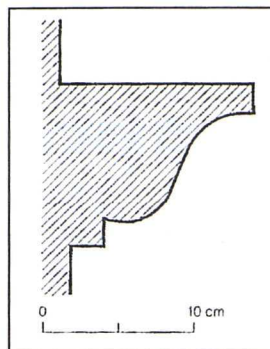


Fig. 45. Bister, chapelle Sainte-Anne, 1651, profil de la corniche, tiré de W. Ruppen, op.cit., tome 3, p. 163

Moins populaire, une autre solution consiste à n'utiliser qu'un type de moulures, répété avec des variations de taille : par exemple des bandeaux superposés, de diverses épaisseurs, parfois chanfreinés. C'est le cas à la chapelle Saint-Martin de Botyre (mentionnée pour la première fois en 1764, année où l'évêque Ambuël la ramène au rang d'oratoire à cause de son état de délabrement<sup>110</sup>) (fig. 46). De manière générale, l'examen de la modénature dans l'entier du corpus permet d'affirmer que les chapelles romandes pourvues de moulures sont plus rares que leurs cousines du Haut-Valais. Lorsqu'elles en possèdent, elles se contentent d'une corniche du type de celle de Botyre, relativement simple en regard des modénatures complexes et imposantes du Haut. Les exceptions notables à cette tendance générale sont les chapelles urbaines.

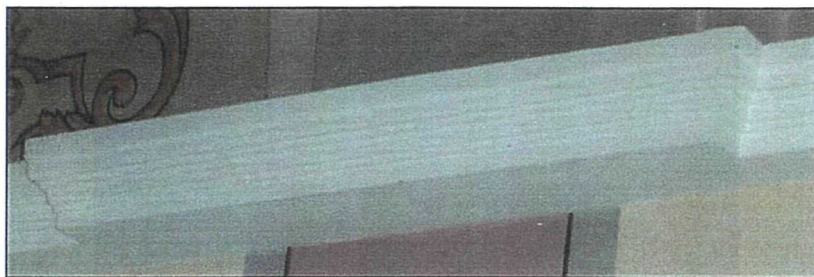


Fig. 46. Botyre, chapelle Saint-Martin, avant 1764, détail de la corniche (mur droit de la nef)

A Botyre, la corniche se résume à une succession de bandeaux, décroissants en taille du haut vers le bas, séparés en deux occasions par un listel. Il n'y a pas de chanfrein assurant la liaison entre les moulures. Ce type de modénature une pratique constante : la modénature s'adapte à l'architecture. Par un ressaut au-dessus des pilastres, la corniche en accentue le

<sup>110</sup> C'est l'un des rares cas où cette menace, fréquemment brandie par les évêques, a été mise à exécution. Les communiens entamèrent aussitôt des travaux de restauration, qui ont résulté notamment dans l'agrandissement conséquent de la nef et l'assainissement du chœur, à demi-enterré, qui subissait des infiltrations d'humidité. En 1769 déjà, le bâtiment redevient canoniquement une chapelle, avec des messes fondées par le chanoine de Sion et curé d'Ayent, Dominique Jean. Cf. Sulpice Crettaz, *La Contrée d'Ayent*, Saint-Maurice : [s.n], 1933, p. 117-118.

relief, même dans ce cas où le pilastre n'est que suggéré, comme à Botyre, par une peinture en trompe-l'oeil. C'est sur ce ressaut qu'arrive l'arc doubleau<sup>111</sup> qui marque aussi, clairement, la division intérieure en travées lorsqu'elle existe.

A Visperterminen, la corniche, plus massive, est une combinaison de deux cimaises, séparées d'un listel (fig. 47, p. 83). C'est la modénature la plus fréquente de notre corpus et son premier niveau de complexification : celle-ci consiste, dans un premier temps, en une superposition de moulures similaires, toujours décroissantes en taille du haut vers le bas. La corniche forme un ressaut au niveau des pilastres, sur lesquels arrive un doubleau.

Mais l'originalité principale de cet exemple est la cimaise simple qui marque la partie sommitale du pilastre. Elle est surmontée d'une imposte décorée d'une fleur en stuc. Cette moulure, propre au seul pilastre, est indépendante de la corniche ; elle démarque clairement le pilastre, système de soutien vertical, de la corniche, système de soutien horizontal. L'intersection entre les deux porte la modénature la plus développée, mais seules de grandes chapelles comme la Waldkapelle en possèdent une aussi soignée.

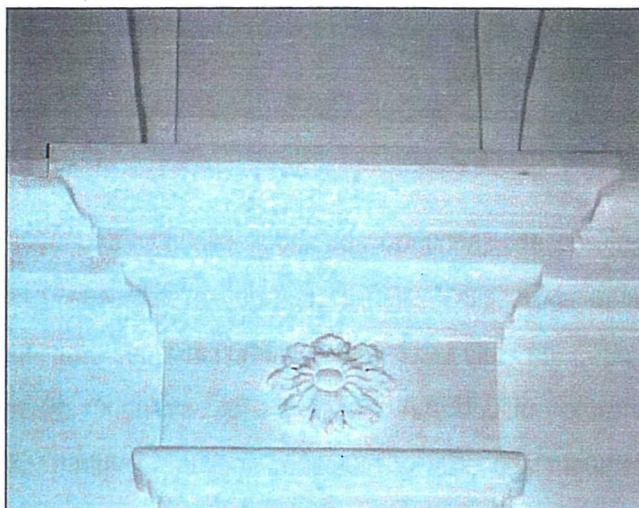


Fig. 47. Visperterminen, chapelle de la Visitation, 1652, détail d'un pilastre de la nef

Comme celui de Visperterminen, les pilastres ne possèdent toutefois pas de chapiteaux particuliers, se contentant en général de la corniche qui les surmonte. Les cas contraires s'avèrent extrêmement rares et tardifs. De manière un peu surprenante, on trouve parfois dans des chapelles de villages, plutôt pauvres et d'apparence simple, des corniches très élaborées, allant parfois jusqu'à un entablement complet, et utilisant un vocabulaire formel complexe. Par

<sup>111</sup> Pour les voûtes, cf infra, au point 5.4, p. 96 et suivantes



exemple, celle de Niederhäusern (Sainte-Barbe, XVIII<sup>e</sup>) (fig. 48), au-dessus de Viège, dont la corniche continue possède pas moins de quatre corps de moulures superposés, s'arrêtant sur des pilastres ornés d'un étonnant chapiteau à palmettes et à feuilles. Au-dessus, dans l'espace lisse d'une imposte, se trouve une fleur identique à celle de Visperterminen, la grande chapelle de pèlerinage voisine, d'où on l'a peut-être copiée. Une particularité supplémentaire de cette corniche, que l'on retrouve dans quelques autres chapelles du XVIII<sup>e</sup>, est le segment curviligne qui assure la transition nef-choeur. Cette caractéristique est très rare, spécialement dans les chapelles villageoises et rurales (on ne la trouve ailleurs qu'à Monthey et à Martigny-La Bâtiaz, chapelles urbaines) ; elle résulte probablement du choix d'un architecte, ou d'un fondateur, aux idées novatrices, demeuré inconnu.

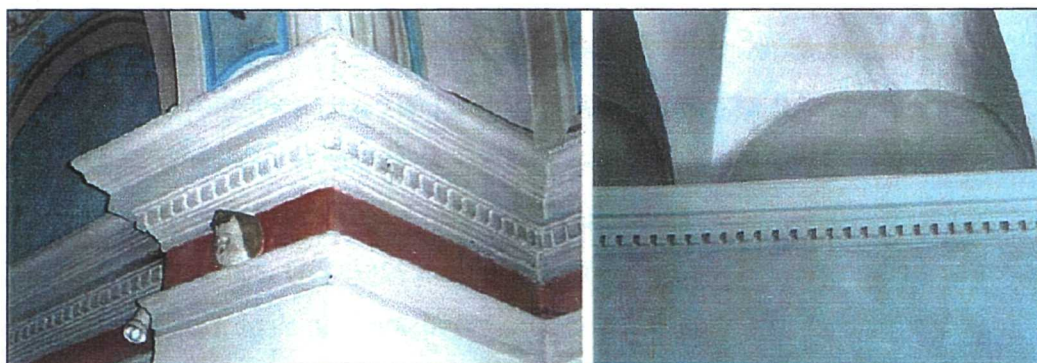


Fig. 48 . Niederhäusern, Sainte-Barbe, XVIII<sup>e</sup>, détail de la corniche et du pilastre droit de l'arc triomphal

Quant à la modénature choisie pour ces corniches, des préférences régionales sont aussi repérables dans l'ensemble du corpus,. Le Bas-Valais et la partie centrale du diocèse optent en général pour une simplicité certaine : même si elles sont épaisses, les corniches se composent d'un corps de moulures (par exemple : une doucine entre listels), répété deux ou trois fois à l'identique, chaque répétition réduisant la taille des moulures. La modénature est toujours très accentuée en haut, atténuée dans le bas (la saillie maximum avoisine 20 centimètres). Si l'on excepte les chapelles urbaines, plus complexes, aucune chapelle « romande » ne présente une double corniche ; contrairement au Haut-Valais, on y compte un nombre important de chapelles qui ne possèdent aucune modénature intérieure, ou une modénature réduite à une petite corniche, très simple<sup>112</sup>. Dans le Haut-Valais, la proportion est bien moindre.

<sup>112</sup> 31 chapelles sur un total de 101 pour la partie romande du diocèse présentent une cimaise simple au lieu d'une combinaison.

Une autre spécificité haut-valaisanne n'a pas de pendant dans la partie romande du pays : il s'agit de la frise de denticules, parfois combinée avec une frise d'oves, qui souligne la corniche. Walter Ruppen remarque que ce motif fait son apparition à la paroissiale de Münster, remaniée au début du XVII<sup>e</sup><sup>113</sup>. Dans les chapelles, on le retrouve plus tardivement, par exemple à Bächerhäusern (Grengiols) (1668) (fig. 49, à droite), Niederernen (1684), Ritzingerfeld (1687 ; la frise de denticules est ici confinée au chœur), Schmidieghäusern (Binn) (1690) (fig. 49, à gauche), Wiler/Geschinen (1713), Unterstalden (XVIII<sup>e</sup>, mais très remaniée en 1892), Steinhaus (1728-1729), Bellwald (1733), Zen Höhen Flühen (1730), Giessen (dans le Binntal) (1734), Mauracker (Bürchen) (milieu du XVIII<sup>e</sup>),... Autrement dit, dans de grandes et populaires chapelles de pèlerinage aussi bien que dans de plus modestes sanctuaires villageois.



**Fig. 49.** à gauche : Schmidieghäusern (Binn), chapelle Saint-Antoine, 1690, détail de la corniche continue, au niveau de l'angle entre le mur latéral droit et le pilier de l'arc triomphal

à droite : Bächerhäusern, chapelle de la Mère de Dieu, 1668, détail de la corniche dans la nef, à droite

Allant de pair avec l'apparition de cette frise ornementale, on observe chronologiquement une tendance à complexifier la modénature des corniches : entre celle de Bächerhäusern et celle de Binn, plus jeune d'une vingtaine d'années, la différence est déjà patente. La corniche de Bächerhäusern, d'une vingtaine de centimètre d'épaisseur, se développe sur un seul niveau. Elle consiste en une cimaise (même si la doucine affiche un profil flou) et un quart-de-rond, posés sur une frise de denticules ; elle ne repose sur aucun pilastre. Sur la corniche arrivent les arêtes de la voûte ; en dessous, les murs latéraux sont lisses et ne portent aucune modénature.

Par contre, Binn développe le principe de la double corniche, rencontré à l'état embryonnaire dans l'exemple de Visperterminen où elle soulignait la transition entre le pilastre et la corniche, mais restait confinée au pilastre et ne se poursuivait pas sur la totalité du mur. A

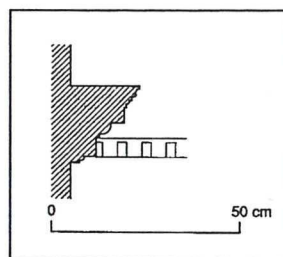
<sup>113</sup> W. Ruppen, op.cit., tome 1, p. 345



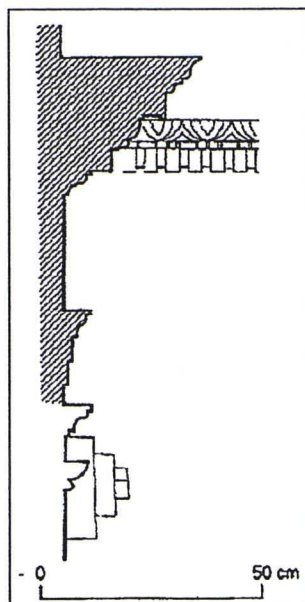
Binn, au contraire, tout l'espace intérieur est ceint de cette double corniche ; les pilastres ne sont singularisés que par un décor de stuc sur leurs impostes (ici des *putti*). Cette chapelle possède en outre de nombreuses peintures intérieures qui, même si elles ne datent pas de l'époque de la construction, en soulignent intelligemment les articulations architecturales. Ainsi, un bandeau ocre sépare les deux « étages » de la corniche et participe à l'effet de crescendo créé par la saillie de plus en plus importante du bas vers le haut.

Le XVIII<sup>e</sup> persévère dans cette voie, ajoutant une surabondance de strates à cette ceinture moulurée, qui devient massive. W. Ruppen a dessiné les profils de quelques-unes de ces moulures (fig. 50 ci-dessous, et 51, p. 91), démontrant par l'image leur complexification croissante, qui atteint son point culminant à Zen Höhen Flühen, à Mauracker et à Rittinen, trois chapelles du XVIII<sup>e</sup> comparables en ce point précis. Grâce à l'échelle utilisée par Ruppen, on voit que la saillie de la corniche passe d'un peu plus de dix centimètres à Bister (fig. 45, p. 86) à une vingtaine à Bächerhäusern, et jusqu'à plus de trente à Zen Höhen Flühen. Mais c'est surtout en hauteur que le développement se fait plus massif. Si l'on prend en compte les superpositions successives de corniches, on calcule que ce dernier entablement mesure près d'un mètre. La frise est plus complexe également, combinant oves et denticules.

Le développement de la modénature s'accompagne, de manière concomitante, par un système de pilastres lui aussi de plus en plus complexe dans la nef : au lieu de n'en trouver qu'un seul, médian, des demi-pilastres, ornent les quatre angles, parfois limités aux seuls murs latéraux, parfois pliés dans l'angle. Cette solution demeure très rare, ne se trouvant que dans le Haut-Valais du XVIII<sup>e</sup>. Zen Höhen Flühen et Mauracker en sont une nouvelle fois les meilleurs exemples.



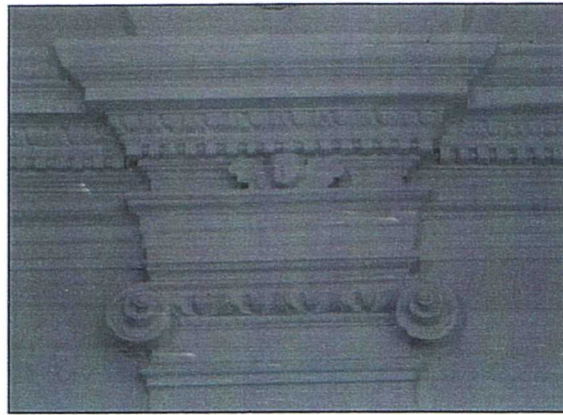
**Fig. 50** Bächerhäusern, Mère de Dieu, 1668, profil de la corniche moulurée de la nef, tiré de W. Ruppen, op.cit, tome 3, p.135



**Fig. 51.** Mörel / Zen Höhen Flühen, chapelle des Sept-Douleurs de la Vierge, 1730, profil des corniches moulurées de la nef, tiré de W.Ruppen, op.cit., tome 3, p. 70

En parallèle, le recours à l'ordre ionique, inexistant encore au XVIII<sup>e</sup>, se fait nettement moins inhabituel au siècle suivant. Dans ces cas, le pilastre se voit pourvu d'un véritable chapiteau, avec abaque, sur lequel se pose un véritable entablement ionique, avec ses trois fascies classiques. Le choix de cet ordre est d'ailleurs cohérent avec l'usage des frises de denticules et d'oves sous une cimaise. La chapelle de Rittinen (Grächen) (fig. 52, p. 92), un exemple de 1759, peut être considéré comme un aboutissement de cette évolution. Tous les éléments classiques d'un entablement ionique sont présents, jusque dans les moindres détails (l'échine décorée d'oves, l'abaque, les trois fascies de l'architrave, les frises de denticules et d'oves, le larmier et finalement la corniche proprement dite, une cimaise). C'est un cas rare, où l'on trouve une modénature complète, non seulement sur les pilastres, mais dans l'ensemble du bâtiment, puisque l'entablement est ici continu. Les seuls autres exemples comparables sont toutes des chapelles haut-valaisannes du XVIII<sup>e</sup> (Mauracker, Neubrück, Weissenried, les deux chapelles de Mörel) ; leur précurseur est peut-être la chapelle de la Visitation de Kühmatt, pèlerinage fréquenté dont on a pu s'inspirer. Cette chapelle, certes plus ancienne (1654-55) a subi une rénovation importante en 1709. On attribue à cette campagne la reconstruction de la nef, qui présente le premier exemple d'entablement ionique complet : il est toutefois moins grand que dans les exemples postérieurs, et moins lisible.





**Fig. 52.** Rittinen, chapelle de la Mère de Dieu, 1759, détail d'un pilastre de la nef

Avec ou sans recours au pilastre et à l'entablement ionique, toutes les corniches suivent la même évolution chronologique que les cas les plus simples. Il suffit de comparer les exemples de Visperterminen et celui de Rittinen pour se rendre compte de ce développement. Plus ils sont tardifs, comme l'exemple de Rittinen, plus leur richesse ornementale est grande, alors même que le principe de base évolue peu : dans tous les cas, la cimaise sert de point de départ sur lequel s'ajoutent d'autres corps de moulures. La corniche à deux, voire trois niveaux, se généralise. En outre, le choix de l'ordre ionique comme le démontre l'exemple de Rittinen, augmente considérablement l'épaisseur de la modénature.

Par voie de conséquence, la modénature tend à occuper une place non seulement plus importante sur le mur, où leur développement atteint parfois un mètre de hauteur, mais aussi dans l'espace intérieur, où il font saillie. Le ressaut de la corniche devient, lui aussi, de plus en plus important. Cet élément joue un grand rôle dans la nef, où il scande rythmiquement les travées, rythme renforcé, très souvent, par un doubleau dans la voûte, qui arrive précisément sur les pilastres. Mais surtout, le ressaut participe beaucoup à la mise en valeur du chœur : le renforcement du mur qui fait la transition entre la nef large et le chœur plus étroit se termine par un pilastre surmonté de la corniche. Le ressaut de celle-ci, s'avancant dans un espace déjà réduit, à la naissance d'un arc triomphal, participe à la sacralisation du chœur et contribue à souligner la frontière symbolique entre nef et chœur. C'est d'ailleurs sur cette saillie que s'appuient les nombreuses poutres de gloire qui occupent souvent le demi-cercle vide sous l'arc triomphal, comme une crucifixion dans le tympan d'un portail roman... Ici aussi, le décor (modénature et mobilier) fonctionne en plein accord avec l'architecture, dont il est le contrepoint, l'appui, le renfort.

Les chapelles qui possèdent, autre spécificité régionale du Haut-Valais, un double étage de fenêtres<sup>114</sup>, connaissent elles aussi une évolution intéressante, liée à celle de la modénature intérieure. Ce type consiste à placer, à l'aplomb de la fenêtre principale, sous la lunette de la voûte<sup>115</sup>, une baie plus petite, de diverses formes (identiques ou non à la fenêtre principale). Chronologiquement, les premiers exemples en sont à nouveau Visperterminen et Eyholz au milieu du XVII<sup>e</sup>, mais cet agencement des jours en deux registres connaîtra un grand succès dans la région, jusqu'à la fin du siècle suivant, même s'il n'est pas la solution prioritairement retenue pour les chapelles.

A Eyholz (fig. 53, p. 94) ou à Wandfluh, exemples de la première « génération » (1660-1690), la fenêtre haute prend appui directement sur la corniche. Celle-ci joue à plein son rôle d'organisation de l'espace, le divisant en deux registres distincts, très différents. L'un, en bas, est un grand parallélépipède rectangle, organisé ou non en travées. L'autre, au-dessus de la corniche, a le plus souvent une forme hémicylindrique, grâce à la voûte. Comme pour le retable, il est presque toujours possible de « couper » en deux l'espace intérieur d'une chapelle et d'obtenir ces deux registres séparés, pourvus de leurs ouvertures respectives dans le cas d'un double étage de fenêtres.

A Eyholz, la division de l'espace en hauteur est encore accentuée par la présence d'une tribune qui occupe le premier étage du porche, éclairée par deux fenêtres hautes en façade. Cette distribution des jours dans la façade est rare, elle est choisie essentiellement dans les cas où une tribune intérieure existe, avec ou sans porche. Un exemple avec porche a déjà été mentionné, celui de Loèche ; aménagées dans l'espace même du vaisseau, les tribunes de Brigue, de Ritzingerfeld, de Saint-Antoine auf dem Biel à Münster, de Saint-Etienne à Liddes, ou encore de la chapelle Saint-Antoine de Reckingen, détruite par une avalanche en 1970, nécessitent elles aussi un éclairage propre, qui se fait par des fenêtres hautes placées en façade.

A part pour l'éclairage de ces tribunes, le rôle fonctionnel des fenêtres hautes dans nos chapelles n'est pas clair. Il ne s'agit pas seulement d'une question pratique, puisque les

---

<sup>114</sup> On en trouve quelques-unes dans le Valais romand : à La Sage, à Botyre, à Saint-Jean d'en Bas (dans ces deux cas, des baies ont été murées détruisant l'effet original, même si leur emplacement reste visible).

<sup>115</sup> Le double étage de fenêtres se trouve exclusivement dans des chapelles qui possèdent une voûte d'arêtes ou une voûte en berceau percée de lunettes latérales.



chapelles sont généralement pourvues d'ouvertures suffisamment généreuses dans le registre inférieur, sans compter les jours perçant la façade et le chœur. Peut-être cet éclairage est-il utile pour améliorer la lisibilité des fresques qui ornent parfois les voûtes... Mais cela voudrait dire que celles-ci ont été prévues dès la conception de l'édifice, ce qui semble douteux, d'autant que des chapelles, comme celle de Niederernen (1684), pour n'en citer qu'une, qui possède un riche programme iconographique (un cycle de la vie de Saint-Antoine de Padoue) sur ses voûtes, se contentent pourtant d'un seul étage de fenêtres. Il semble donc, au bout du compte, que cette « mode » des fenêtres hautes soit plus une affaire de goût personnel des fondateurs ou du maître d'œuvre qu'une option prise par nécessité pratique.



Fig. 53. Eyholz, chapelle de l'Assomption, 1660-1663, vue de la première travée, de la tribune et du mur d'entrée

Fenêtre et corniche cohabitent dans le mur de deux différentes manières. La première, coupe complètement la corniche pour faire place à l'embrasure (c'est le cas des corniches uniques, plutôt grossières, de chapelles modestes). Dans la seconde, la corniche n'est qu'entamée dans sa partie inférieure (c'est le cas des corniches plus complexes, comme celle d'Eyholz, qui se déroulent sur plusieurs niveaux).

La pérennité de ce deuxième type est indéniable : on en retrouve des exemples fort avant dans le XVIII<sup>e</sup>. Mais il est peu à peu concurrencé par un autre type d'agencement, qui fait coexister harmonieusement à la fois la modénature et la fenêtre. L'une des plus belles réussites du baroque valaisan, l'église paroissiale de Reckingen (vers 1745, consacrée en 1748), présente le meilleur exemple de ce type, exemple qui fut sans doute à l'origine du choix de ce système dans un certain nombre d'édifices voisins, particulièrement Münster / auf dem Biel (1772-1775) ou Ausserbinn (cette chapelle de 1678, fortement remaniée un siècle plus tard, ne possède deux étages de fenêtres que d'un côté, car elle est construite contre une forte pente de l'autre).

L'influence de Reckingen sur ces chapelles plus tardives est généralement admise. Walter Ruppen écrit, à propos d'Ausserbinn : « Der Krüppelwalm und die zweizonige Fenstergliederung der Talseite weisen auf das Vorbild der Pfarrkirche von Reckingen (1745). Der in der Architekturgliederung wiederum stark von Reckingen beeinflusste Innenraum zählt zu den zierlichsten des Goms <sup>116</sup> ». Cette élégance est due à l'aspect curviligne des corniches, plus fines, plus gracieuses, que les corniches massives qui superposent de nombreuses moulures linéaires. Ici, la modénature suit la courbe de l'ébrasement en arc surbaissé de la fenêtre (fig. 54). Celle-ci devient presque un objet décoratif en elle-même, puisqu'elle reçoit sa propre modénature, un encadrement mouluré dont la partie sommitale s'insère dans la corniche. Fenêtre et modénature interagissent en un tout cohérent. Une fois encore, c'est la recherche d'adéquation, dans la même architecture, entre éléments fonctionnels et décoratifs qui s'en voit soulignée.

La fenêtre supérieure est traitée de la même façon, avec son propre encadrement. Contrairement aux premiers exemples, comme celui d'Eyholz, elle ne s'appuie plus sur la corniche, mais s'en détache. Placée au centre de l'espace entre la corniche et la lunette, elle anime ce pan de mur laissé plus généralement vide.



Fig. 54. à gauche, Ausserbinn, chapelle du Rosaire, 1678, remaniée autour de 1780, vue d'une travée du mur droit  
Fig. 55. à droite, Neubrück, chapelle de l'Immaculée Conception, 1727, remaniée en 1802, vue d'une travée du mur droit

Mais cette chapelle d'Ausserbinn constitue un « Sonderfall » aussi en raison de la complexité de son système de pilastres. C'est à mi-hauteur de la fenêtre haute, sur un petit pilastre, et non sur la corniche, qu'arrivent les doubleaux de la voûte. Chaque pilastre est articulé de la même façon, en trois registres délimités par des chapiteaux. Un premier à hauteur de

<sup>116</sup> W. Ruppen, **Das Binntal**, Berne : SHAS (collection Guide de monuments suisses), 1977, p.5



l'embrasure de la fenêtre principale, un second, plus massif, appartenant à la corniche qui y fait un ressaut très marqué, et enfin un troisième à mi-hauteur de la fenêtre haute... Celui-ci reçoit les arrivées de la voûte. Cette triple scansion horizontale est exceptionnelle : d'ordinaire, seule la corniche souligne la dimension horizontale du bâtiment, ne faisant pas grand'cas des baies. A nouveau, l'église de Reckingen, dont le chœur présente également des pilastres couronnés de trois chapiteaux successifs, semble bien avoir été une source d'inspiration pour les architectes d'Ausserbinn. En comparaison, on se rend compte que cet aspect manque complètement à Neubrück (fig. 55, p. 95). Cette chapelle de 1727 a subi une rénovation importante au début du XIX<sup>e</sup> : l'agencement des fenêtres et leur modénature, qui datent de cette campagne de travaux autour de 1802, montrent comment évolue ce type. La différence la plus sensible est la corniche, qui, certes, accompagne le tracé de la fenêtre comme à Ausserbinn, mais de loin, sans que son encadrement s'y insère. La volonté de faire interagir les différents éléments architecturaux de l'édifice s'exprime plus discrètement.

Pour intéressant qu'il soit, ce type d'agencement demeure rare. Lorsque se côtoient deux fenêtres à l'aplomb l'une de l'autre, soit dans vingt et une chapelles, presque toutes haut-valaisannes, elles sont généralement séparées par une corniche massive, droite, du type rencontré à Eyholz. L'architecture baroque valaisanne, dans ses chapelles tout du moins, ne laissera finalement qu'une place bien modeste à la courbe, cette caractéristique si prégnante du baroque italien ou germanique. Ce génie baroque de la courbe, qui ne trouve pas d'écho conséquent dans la pierre, s'exprime avec plus de conviction dans le mobilier, notamment avec les constructions, alambiquées à souhait, des retables. Par contre, le double étage de fenêtres peut être considéré comme une variante ou une réinterprétation locale de l'ordre colossal si prisé par l'architecture baroque et qui perdurera au-delà.

### **5.3 Voûtes et plafonds du vaisseau principal**

Divers types de voûtes ou de plafonds se partagent l'ensemble des chapelles du corpus. Le moins fréquent, est celui du plafond de bois, parfois adopté comme une solution provisoire (par exemple à Saint-Jean d'en Bas, où il attend toujours son remplacement par une voûte...), ou parfois sciemment choisi lors d'une restauration. Mais il existe des chapelles où l'on opte dès le départ, volontairement, pour le plafond : il s'agit à nouveau de chapelles haut-valaisannes.

Les formes de ces plafonds sont diverses. Le plafond plat reste rarissime (Saint-Jean en est le seul exemple). Deux chapelles romandes présentent des plafonds en carène de bateau ou en berceau (Clèbes et Villa), mais ce sont des exemples très rénovés. Par contre, dans le Haut-Valais, on trouve un grand nombre de chapelles possédant des plafonds de bois à trois pans. La chapelle Sainte-Anne de Zum Loch, près d'Ulrichen (fig. 56), dans le haut de la vallée de Conches, en fournit un bon exemple.

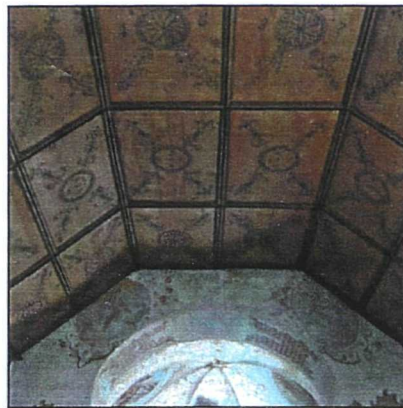


Fig. 56. Zum Loch, chapelle Sainte-Anne, 1687, vue du plafond depuis l'entrée

Il s'agit d'un plafond à caissons, divisé en trois pans égaux comptant chacun deux caissons dans la largeur et quatre dans la longueur, décorés de fleurages. Bien que la date de fondation de la chapelle, 1687, figure au centre de la composition, on peut douter que ce soit le plafond d'origine, puisque, côté chœur, il « mord » sur les peintures de l'arc triomphal. On peut soupçonner une voûte à l'origine, ou un plafond plus haut... Quoi qu'il en soit dans ce cas précis, les exemples du genre sont trop nombreux pour penser qu'ils remplacent tous des voûtes préexistantes. Il s'agit plus vraisemblablement d'une solution alternative, peut-être plus économique et ne nécessitant pas la présence d'un maître d'œuvre compétent et capable de construire une voûte... On y recourt, comme à Zum Loch, dans des lieux assez isolés, ruraux ou montagnards, probablement limités financièrement : Münster (Saint-Jean, 1637), Bodma (Sainte-Anne, 1650), Nesselschlucht (Sainte-Apollonie, 1666), Riederalp (Assomption, 1679), Gerendorf (Saint-Barthélemy, vers 1680), Ried (Mère de Dieu, 1686), Fürgangen (Sainte-Trinité, 1687), Bodmen (Couronnement de Marie, 1687), Richinen (chapelle Notre-Dame des Neiges, 1694), Bettmeralp (Notre-Dame des Neiges, 1696), Eggen (Couronnement de Marie, fondée en 1531, remaniée par deux fois : au milieu du XVII<sup>e</sup> et en 1763), Steinhaus (Sainte-Famille, 1728), Brentschen (Sainte-Anne, 1733), Schwarzsee (Notre-Dame des Neiges, XVIII<sup>e</sup>)... Une grande majorité d'entre elles remontent au XVII<sup>e</sup>. A la chapelle Saint-Marc de Selkingen (1678), se



trouve un plafond de bois en berceau, tandis qu'à Blatten au-dessus de Naters (Saint-Théodule), le plafond, plus tardif que le reste de l'édifice puisqu'il date de 1714, prend la forme d'un arc surbaissé. Il est composé de caissons (douze dans la longueur, sept dans la largeur), richement décorés de motifs floraux, à dominante alternativement bleue et rouge. Au centre se trouve, dans un caisson deux fois plus long que les autres, l'inscription IHS entre une croix et un cœur, surmontant deux dates, 1714 et 1928. C'est le plus grand plafond de bois du corpus, et l'exception qui confirme la règle : d'ordinaire, les chapelles possédant ce type de plafonds sont de petits édifices.

A côté de cette variante régionale, le type de voûtes de loin le plus répandu est la voûte d'arêtes. Les petites chapelles rectangulaires, qui ne présentent pas de chœur plus étroit, utilisent toutes une voûte d'arêtes simple, à quatre voûtains. Cette voûte unique, couvrant tout l'espace intérieur sous la même chape, contribue à renforcer l'unité de l'ensemble, et à créer l'illusion d'un plan central dans des nefs pourtant rectangulaires mais tendant vers le carré. Elle repose sur de petites figures de stuc qui font office de consoles (anges et fleurs en sont les motifs récurrents), aux quatre angles. Souvent pourvue d'une clé réutilisant les mêmes motifs, elle porte parfois des inscriptions, comme c'est le cas à Drône, où la date figure au centre de la voûte de part et d'autre d'un *putto* ailé (fig. 57). Aucune autre modénature n'est nécessaire.

Drône exemplifie de nombreuses petites chapelles qui possèdent une nef rectangulaire sans division en travées et un chœur plus étroit qui en est, en quelque sorte, le modèle réduit : un rectangle plus étroit et parfois plus bas, que l'on voûte d'arêtes à l'image de la nef. C'est de très loin le procédé de voûtement le plus utilisé dans ce type d'édifices.

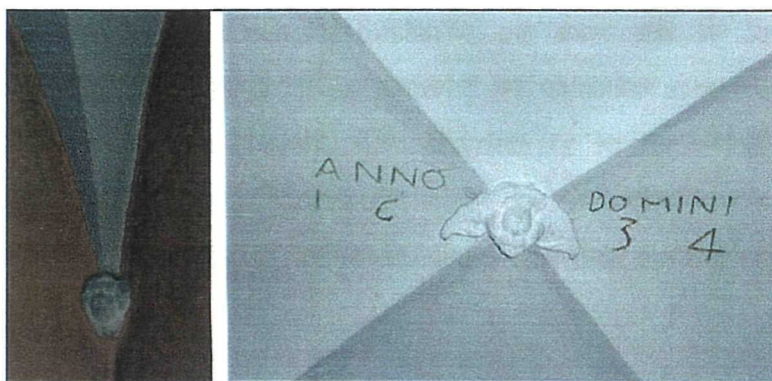


Fig. 57. à gauche, Drône, chapelle Saint-Christophe, 1634, détail de la retombée d'un voûtaine  
à droite, Drône, chapelle Saint-Christophe, 1634, voûte de la nef

Lorsque la nef est plus longue, nettement plus rectangulaire que carrée, une seule voûte d'arêtes quadripartite ne suffit pas. On répète ce système tout au long du vaisseau, en général deux fois, parfois trois. Si des pilastres articulent l'espace en travées, un arc doubleau reposant sur eux sépare les systèmes. Par contre, lorsqu'il n'y a pas d'agencement en travées assuré par des pilastres, la voûte se passe d'arc doubleau : Bächerhäusern, près de Grengiols, est un cas d'école exemplifiant cette option (fig. 58). Dans cette nef relativement longue se succèdent trois systèmes d'arêtes quadripartites, mais l'absence de doubleaux entre eux trouble la lecture chaque système en tant qu'unité. Sans doubleaux, sans pilastres pour amener la voûte jusqu'à terre, aucune division transversale en travées n'est possible et c'est l'aspect longitudinal qui domine la composition. Les deux registres délimités par la corniche sont clairement distingués dans tout l'édifice, sauf du côté de l'entrée, où un grand crucifix baroque occupe le haut du mur. Le rôle organisateur de la corniche est ici évident : elle structure l'espace verticalement et longitudinalement. Visuellement, elle guide et accompagne le regard vers le point central de la chapelle, le choeur.

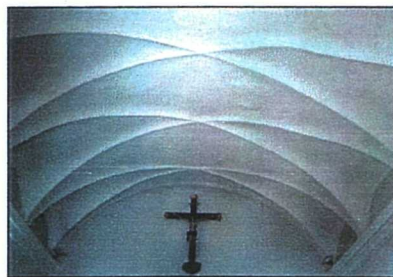


Fig. 58. Bächerhäusern, chapelle Notre-Dame, 1668, vue de la voûte de la nef, depuis le choeur

Les arêtes, et les doubleaux lorsqu'ils existent, ne sont que très rarement moulurés ; par contre, un décor peint contribue à les mettre en évidence dans de nombreuses chapelles. Il souligne les articulations architecturales existantes, ou alors crée de toutes pièces une architecture en trompe-l'œil. Ces peintures peuvent se cantonner à la voûte (comme par exemple à Randogne), mais plus souvent, elles débordent sur les murs et contribuent à créer une unité visuelle à l'intérieur : à la chapelle du château des Anchettes/Venthône, où il n'y a ni corniche, ni pilastres, leur absence est palliée visuellement par des peintures en trompe-l'œil qui les remplacent.

A Molignon (fig. 59, p. 100), la voûte est richement décorée : les arêtes et l'arc entre la lunette et le mur latéral sont peints d'un décor de feuillage, complété par des fleurs stylisées dans les voûtains. De nombreux cartouches parsèment le reste de la voûte ; ils contiennent soit des



extraits des Ecritures, soit des hommages rendus au fondateur, Jean de Sépibus, à sa famille et à l'évêque Adrien IV de Riedmatten. Les peintures débordent, dans une moindre mesure, sur les murs latéraux. Les embrasures de fenêtres, en particulier, sont traitées dans le même esprit qu'aux Anchettes : sur un mur lisse, on dessine de manière illusionniste un encadrement peint à l'imitation de la pierre, au centre duquel se retrouve les mêmes motifs végétaux que sur les voûtes.

Cette abondance décorative n'est toutefois pas de règle, puisque seules des chapelles bien dotées financièrement peuvent s'en parer. Mollignon et les Anchettes, fondations privées de familles riches (les de Sépibus à Mollignon, les de Preux aux Anchettes) en sont des illustrations ; quant à la Ringackerkapelle de Loèche, elle présente sur ses voûtes un décor de stuc et de peintures absolument remarquable et unique en Valais, dû à la générosité de ses riches fondateurs, les bourgeois de la ville.



**Fig. 59.** Mollignon, chapelle Sainte-Anne, 1663  
à gauche, vue de la voûte  
à droite, vue du mur latéral gauche

Dans le Haut-Valais, plus qu'un décor végétal, c'est un véritable programme iconographique que proposent les voûtes de certaines chapelles. Il s'agit d'une illustration de la vie du saint titulaire (comme à Niederernen (fig. 61, p. 101), où des cartouches présentent des scènes de la vie de saint Antoine de Padoue), ou du thème liturgique choisi en dédicace (comme les Sept-douleurs de la Vierge à Zen Höfen Flühen).

Plusieurs alternatives se partagent les chapelles qui adoptent un autre système de voûte que les arêtes. Le plus fréquent est la voûte en berceau ; mais celle-ci n'est simple que dans de

petites chapelles montagnardes, haut-valaisannes pour la plupart<sup>117</sup>. Ailleurs, et c'est un type statistiquement important, elle est percée de lunettes pénétrant le berceau principal : dans l'ensemble du corpus, on remarque que le recours à cette forme-là, même s'il n'est, de loin pas, systématique, a surtout lieu au XVIII<sup>e</sup>, en particulier à partir des années 1720 (Brigerbad, Ausserbinn, Bellwald, Geschinen, les deux chapelles de Mörel, Monthey, Ritzingerfeld, dont on refait la nef en 1808 après une avalanche...). Peu à peu, la profondeur des lunettes se réduit, et le berceau continu reprend le dessus sur les arêtes créées par leur pénétration dans la voûte. L'espace central entre les lunettes devient plus grand ; il offre alors une position idéale où placer un motif décoratif, soit une peinture ou une inscription, soit un médaillon de stuc peint, contenant parfois une scène hagiographique ou un symbole (grappe de raisin, inscription IHS comme à Weissenried (fig. 60), *putto*, colombe, agneau...).

A Weissenried, exemple tardif, les arêtes et le doubleau sont soulignées non seulement par la peinture, mais aussi par un boudin mouluré. C'est une option rarement choisie, que l'on trouve uniquement dans quelques chapelles de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup>, mais qui sera utilisée dans beaucoup d'édifices religieux des XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, qu'ils soient nouvellement érigés ou restaurés.



Fig. 60. à gauche, Weissenried, chapelle Saint-Georges, 1787, détail de la voûte de la deuxième travée

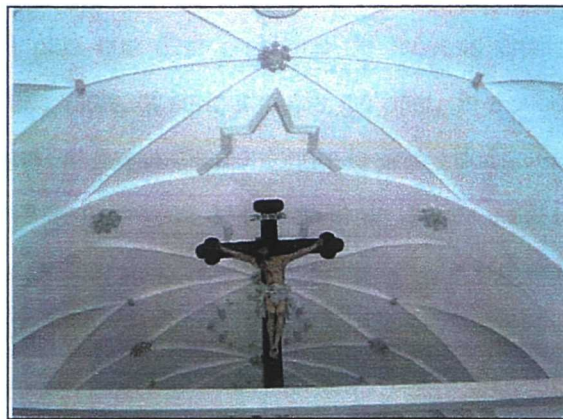
Fig. 61. à droite, Niederemen, chapelle Saint-Antoine, 1684, vue d'ensemble depuis l'entrée

L'étape précédant cette solution tardive, que l'on retrouve par exemple à Veyras (chapelle Saint-François, 1676), à Kühmatt (chapelle de la Visitation, 1655) (fig. 62), Imfeld, dans la région de Törbel (chapelle des Saints Anges Gardiens, 1718), ou à Mauracker (chapelle de Saint-Antoine Ermite, XVIII<sup>e</sup>), utilise l'espace laissé libre dans le berceau, entre les lunettes, pour

<sup>117</sup> Ce sont majoritairement les chapelles d'alpage, ou de hameaux d'altitude isolés (Ferchen, Holz, Jungen, Feschel...)



y dessiner des formes géométriques interagissant avec le doubleau et les lunettes. Leurs pointes sont reliées d'une mince baguette de stuc, au milieu de laquelle est plaquée une rosette stucquée. Une baguette similaire part de la corniche et s'interrompt au niveau du sommet de la lunette, par une nouvelle rosette. En reliant ces fleurs de stuc par une autre baguette, on obtient un motif de losange, interrompu seulement au milieu du vaisseau, par le doubleau. A l'intérieur de ces losanges se trouvent d'autres motifs, combinant diverses formes géométriques... La richesse de cette voûte est strictement décorative, les nervures de stuc qui la traversent ne jouant aucun rôle statique.



**Fig. 62.** Kühhmatt, chapelle de la Visitation, 1655 et 1709, détail de la voûte depuis la première travée

## 5.4 Autres aménagements du vaisseau principal

Le principal aménagement qui s'insère dans l'espace de la nef est la tribune intérieure. Elle est assez fréquente, notamment dans les chapelles assez fortunées pour s'offrir un orgue. Sauf dans le cas, déjà traité, des tribunes qui occupent le premier étage du porche en avant-corps de l'édifice, et sont donc quasiment invisibles pour les fidèles, cet aménagement s'avance sur quelques mètres, dans le vaisseau.

L'accès se fait de deux manières différentes : soit par un escalier à vis ou une échelle améliorée ménagés dans un des angles du mur d'entrée, soit par l'extérieur, au moyen d'un escalier ou alors directement de plain-pied dans le cas où le bâtiment est placé contre une pente. Cette solution d'accès depuis dehors est rare : on la trouve par exemple à Saas-Grund (chapelle de la Sainte-Trinité, 1735), à Visperterminen et à Gspon (chapelle Sainte-Anne, 1691).

Lorsqu'elle est importante, ou supporte le poids d'un orgue monumental, la tribune doit être soutenue par des colonnes intérieures (Zen Höhen Flühen, Praz-de-Fort, Saint-Etienne de Liddes, Visperterminen, Eyholz...).

La nef possède aussi fréquemment, contre l'un des murs latéraux, une chaire. C'est un aménagement fréquent, grandement apprécié à l'époque, conséquemment aux principes de la Contre-Réforme, qui instaurent la priorité comme l'une des missions premières du clergé. On en trouve dans les grandes chapelles urbaines ou celles qui accueillent de nombreux fidèles pour des pèlerinages, mais aussi dans des chapelles de villages plutôt importants. Sa présence, ou son absence, découlent plus que d'un problème de moyens financiers, d'une question de nécessité et de place. Impossible, et surtout inutile, en effet, de s'encombrer d'une chaire dans une petite chapelle où tous ont possibilité d'entendre le prêtre distinctement. Par contre, dès que la nef s'allonge au-delà de deux travées, la présence de la chaire est une constante. Construite en bois, mais peinte pour donner l'illusion d'un matériau plus noble, richement décorée de stucs dorés ou peints eux aussi, elle fonctionne, quand elle existe, comme le centre de gravité de la nef. C'est le lieu de la parole, mais aussi du sermon : le lieu du contact humain, « terrestre », entre le prêtre et ses ouailles, par opposition au chœur, lieu de la manifestation par excellence du divin.

En dépit des aménagements suggérés par le concile de Trente, le chœur demeure en effet un espace séparé. Il est réservé au seul clergé, qui célèbre la messe, jusqu'à Vatican II, en regardant vers l'autel, soit le dos tourné aux fidèles. Son architecture le distingue du reste du bâtiment : plus étroit, parfois plus bas, il est, en outre, presque partout surélevé de quelques marches, et parfois fermé d'une grille en ferronnerie ou en bois. Le Valais, à nouveau réfractaire aux directives romaines en la matière, conservera longtemps cette tradition de séparer, de plus ou moins forte manière, le chœur des fidèles.

Une exception notable, dans le contexte de nos chapelles : celles qui sont élevées sur un plan en rectangle régulier, où aucune disposition architecturale ne distingue le « chœur » de la « nef »... Seule l'utilisation liturgique des locaux impose le mur du fond, où se trouve le retable, comme « chœur ». C'est un espace véritablement unifié, comme le souhaitaient les idéologues tridentins. Aujourd'hui, en raison de la valeur du mobilier, on a parfois introduit dans ces petites chapelles une séparation contre nature, en posant une grille devant le retable pour le protéger



des voleurs ou des vandales. Cette solution, qui dénature quelque peu la logique interne du bâtiment, n'est qu'un moindre mal : elle a le mérite de permettre l'ouverture permanente de la chapelle.

### 5.5 Entre la nef et le chœur : une transition délicate

La largeur moindre du chœur par rapport à la nef dans la grande majorité des chapelles crée une difficulté évidente. Dans le vaisseau, le mur fait un renforcement vers le centre : contre ce pan de mur s'appuie parfois des autels latéraux (par exemple à Niederemen, cf supra, fig. 61, p 101), mais ce n'est là qu'un cas minoritaire, puisque peu de chapelles peuvent s'offrir un mobilier aussi luxueux. Tout au plus peut-on y suspendre un tableau, grâce à la générosité d'un fondateur.

Sauf dans les chapelles extrêmement simples, ce mur, dénué de tout mobilier, est habillé d'une corniche, souvent la continuation de celle qui ceint la nef, ou au moins ses murs latéraux. Lorsque la nef est dépourvue de modénature, il n'est pas rare que celle-ci commence ici, sur la face extérieure de l'arc triomphal, comme en préambule du chœur. Ce mur tout entier fonctionne alors comme un pilier pour l'arc triomphal, grâce à la corniche qui le traverse. Cette corniche, dont le profil s'avance dans l'espace vide, conforte encore cette impression.



Fig. 63. Unterstalden, chapelle Notre-Dame, vers 1770 (voûte de la nef refaite en 1892)  
à gauche, détail de la corniche à la base de l'arc triomphal, à droite  
à droite, vue d'ensemble vers le chœur, depuis l'entrée

A Unterstalden (fig. 63), l'aspect théâtral de cette mise en espace est évident : si l'on se place dans l'axe, depuis l'entrée, le renforcement du mur est habillé, par la seule corniche, une

cimaise simple sur une frise de denticules aujourd'hui peinte en bleu. Cette utilisation de la modénature continue est évidemment facteur d'unité spatiale, mais joue aussi, en contrepoint de l'architecture, pour la mettre en valeur, l'articuler, la souligner. Si l'on observe la chapelle d'Unterstalden, exemplaire à ce titre, la clarté de l'agencement apparaît : à nouveau, comme dans les façades, comme dans la disposition idéale des jours, c'est un équilibre symétrique parfait que l'on recherche. Même si la voûte, ici, a subi un remaniement important à la fin du XIX<sup>e</sup>, la symétrie est évidente ; cela explique peut-être la prédilection affichée, dans la majorité de nos chapelles, pour la voûte d'arêtes, qui fournit un axe à tous les points d'intersection des berceaux latéraux dans le berceau central. Le mobilier et la modénature s'ordonnent géométriquement, de part et d'autre de cet axe.

Une autre manière de traiter la transition nef - chœur a déjà été illustrée par l'exemple de Niederhäusern (fig. 48, p. 88), tout proche d'Unterstalden. C'est un cas assez rare, où le mur ne forme plus un angle droit au moment de « rentrer » en direction du chœur, mais suit un tracé curviligne. D'autres chapelles exemplifiant cette solution sont celles de Notre-Dame du Pont à Monthey (fig. 64) et Notre-Dame de la Compassion à La Bâtiaz (fig. 68, p. 110) : comme celle de Niederhäusern, elles présentent une corniche épaisse, richement moulurée. L'innovation formelle de ce mur curviligne, dans la plus pure tradition du baroque, va donc de pair avec un soin particulier apporté à l'ensemble du décor. Mais entre La Bâtiaz et le cas plus tardif de Monthey, l'évolution stylistique aboutissant dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> à un entablement plus massif, à la modénature plus complexe et ayant recours à l'ordre ionique se confirme. Il en va de même pour l'abandon progressif de la voûte d'arêtes au profit du berceau percé de lunettes, évoqué plus haut.



Fig. 64. à gauche, Monthey, chapelle Notre-Dame du Pont, 1775, vue vers le chœur



A Martigny (cf *infra*, fig. 68, p.110), l'incurvation du mur débouche sur la formation d'un voûtain plus étroit, de chaque côté, qui s'insère dans la voûte d'arêtes au dessus. Au lieu de se diviser en quatre voûtains, celle-ci en possède donc six. Le même système est appliqué dans le chœur. La voûte d'arêtes s'achève en une large clé plate, qui préfigure la solution immédiatement postérieure, consistant à ne plus faire communiquer les voûtains et à combler l'espace entre les lunettes par un motif décoratif.

De l'extérieur, les arrondis du mur entre la nef et le chœur sont presque indécélables, camouflés dans une diagonale très peu incurvée. Par contre, à Monthey, le parti-pris choisi se voit de l'extérieur : cette chapelle n'a aucun angle droit, à l'extérieur comme à l'intérieur. C'est l'un des aspects qui en font un prototype possible de la célèbre église « ronde » de Saas Balen, œuvre de l'architecte Jean-Joseph Andenmatten. La parenté formelle existant entre les deux édifices a longtemps conduit à attribuer faussement à Andenmatten la conception de la chapelle montheysanne<sup>118</sup>. Par ailleurs, les fenêtres hautes, qui la rattachent également aux modèles haut-valaisans, s'ouvrent sous des lunettes assez pénétrantes, mais qui ne vont pas jusqu'à former une véritable voûte d'arêtes. L'espace libre entre leurs extrémités est occupé par un médaillon historié.

## 5.6 L'arc triomphal

Toutes les chapelles à chœur plus étroit possèdent également un arc triomphal qui assure la transition entre nef et chœur. Très simples dans la majorité des cas, comme ceux d'Unterstalden, de Martigny, de Monthey, ces arcs consistent simplement en un pan de mur nu, à l'exception d'une corniche plus ou moins monumentale sur laquelle ils prennent naissance. Dans l'immense majorité des cas, les intrados et les extrados sont dépourvus de toute ornementation ; ils ne se distinguent guère des autres murs de l'édifice. Quelques chapelles présentent toutefois des arcs triomphaux moulurés : à nouveau, ce sont des exemples tardifs et exceptionnels, à

<sup>118</sup> Il semble pourtant bien que cela ne soit pas le cas. Gaëtan Cassina a retrouvé la trace sur ce chantier d'un certain maître Etienne, maître d'œuvre novarais, connu pour sa participation à la construction de la cure d'Orsières. Les comptes des archives communales de Monthey conservent la trace d'une transaction portant sur la somme, importante, de 3515 florins. On ignore toutefois s'il a conçu les plans de la chapelle ou s'est contenté du rôle de maître d'œuvre. (Gaëtan Cassina, « Témoignages sur la construction de la cure d'Orsières (1779-1787) », in *Annales Valaisannes*, 1979, p.125.)

l'image de celui de Weissenried (fig. 60, p. 101), mais qui préfigurent de ce qui se fera tout au long du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> en matière d'architecture religieuse.

Dans d'autres cas, en particulier dans le Haut-Valais, l'arc triomphal reçoit un décor peint, parfois en prolongement du programme iconographique de la voûte, qu'il complète, parfois limité au seul arc. Il arrive aussi qu'on trouve un médaillon de stuc, peint, au-dessus de la clé de l'arc, comme c'est le cas à Monthey (fig. 64, p. 105). C'est également une position idéale pour y placer une inscription : soit une date (de fondation ou de restauration comme à Ritzingerfeld ou à Neubrücke), complétée ou non par le nom du fondateur (qu'il soit un particulier ou un groupe) ; soit une maxime tirée des Ecritures, d'une prière ou d'un texte liturgique. Comme tous les éléments décoratifs de nos chapelles, les motifs ornant l'arc triomphal sont difficiles à dater. Peu semblent remonter à la construction originale. A Niederernen (fig. 61, p. 101), le texte du cartouche résume le cycle pictural des miracles de Saint-Antoine qui se développe sur la voûte : il est postérieur de quelques décennies à la réalisation de celui-ci (la chapelle date de 1684, les peintures approximativement des années 1720), et est attribué à un élève de l'atelier de Johan Georg Pfefferlé<sup>119</sup>.

La forme traditionnelle des arcs triomphaux est le plein cintre, plus rarement l'arc surbaissé. L'arc brisé, héritage médiéval, ne perdure que dans deux chapelles, voisines, du Binnental : Imfeld et Giessen, et à la chapelle Saint-Pierre de Münster, qui a par ailleurs conservé l'entier de son beau chœur gothique peint. Ce sont des bâtiments reconstruits et baroquisés entre la fin du XVII<sup>e</sup> pour Imfeld et 1734 pour Giessen, mais où on a conservé des parties de la chapelle ou de l'oratoire pré-existant.

## 5.7 Le chœur

Au-delà de la frontière symbolique matérialisée par l'arc triomphal, le chœur est la partie de la chapelle à laquelle on accorde le plus d'attention. Dans le cas d'une nef très sobre, couverte par exemple d'un plafond de bois et dépourvu de toute modénature, le chœur se distingue comme un espace privilégié grâce à une architecture plus recherchée. A Selkingen par

<sup>119</sup> Peut-être les peintres Johann Holzer et son fils Valentin, dont la présence est documentée à Niederernen au début du XVIII<sup>e</sup>. Cf. W. Ruppen, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis, tome 1 : das Obergoms*, Bâle : Birkhäuserverlag, 1976, p.97



exemple (fig. 65, p. 109), la nef possède un plafond de bois, en berceau, et seul le chœur reçoit une voûte. A Ausserberg / Bord (chapelle Saint-Antoine, 2<sup>ème</sup> moitié du XVII<sup>e</sup>), à Rarogne (lieu-dit Rarerkumme, Notre-Dame du bon conseil, milieu XVII<sup>e</sup>), à Burgen (Notre-Dame, fin XVII<sup>e</sup>) ou encore à Unterstalden, exemple plus tardif qui démontre la pérennité de ce type (XVIII<sup>e</sup>, remanié en 1892), la nef est un simple berceau, séparé du chœur par un arc triomphal. Le chœur est par contre voûté d'arêtes. Il arrive aussi fréquemment que seuls les murs du chœur soient les seuls de l'édifice à porter une modénature, ou que celle-ci soit plus épaisse, plus riche que dans la nef.

Dans les exemples de Zum Loch, de Niederernen ou de Weissenried, illustrés ci-dessus (cf fig. 56, p. 97, fig. 60 et 61, p. 101), le chœur est exemplaire d'une des deux solutions privilégiées dans le cas du chœur à cinq côtés : la voûte d'arêtes en éventail.

Dans ce premier type, indépendamment du système choisi pour voûter la nef, le chœur présente pour sa part une voûte dont l'éventail se déploie en une succession de voûtains (cinq : un pour chaque pan de mur) d'arêtes réunis en un point central par une clé. Celle-ci peut être plate, ou pendante, empruntant des formes du répertoire baroque le plus commun (grappe de raisin, *putto*, fleur ou feuille...). Les trois exemples, contemporains, de Selkingen, Bruson et Schmidigenhäusern (Binn), possèdent tous une telle voûte.

Ce sont trois chapelles villageoises, mais où le soin apporté à l'ornementation du chœur est extrême par rapport à la nef. A Bruson, le chœur ne possède pas de corniche : la modénature, quasi-omniprésente dans les chapelles haut-valaisannes de la même importance, n'est pas aussi systématique dans la partie romande du diocèse. C'est probablement une question de moyens financiers : le Valais romand possède aussi plus d'exemples de corniches cantonnées au seul chœur, par rapport au Haut, où les corniches s'étendent plus volontiers à l'ensemble du bâtiment. La clé de voûte de Bruson est exemplaire d'un type extrêmement répandu : une clé plate, circulaire, au centre de laquelle est peint un motif. L'autre type, comparable à celui de Binn, consiste en une clé de stuc, en relief.

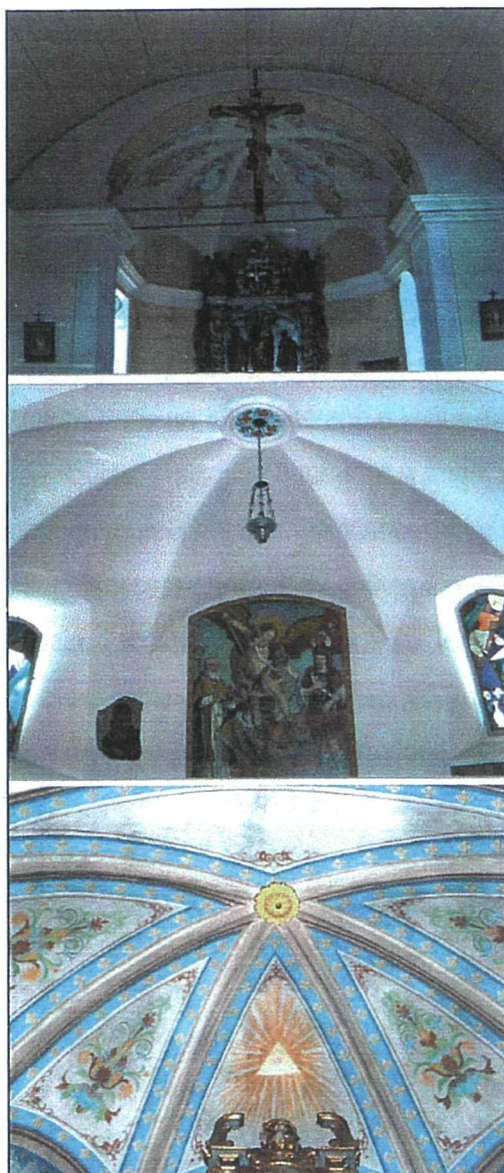


Fig. 65. en haut : Selkingen, chapelle Saint-Marc, fin XVIIe, vue vers le chœur  
 Fig. 66. au centre : Bruson, chapelle Saint-Michel, fin XVIIe, détail de la voûte du chœur  
 Fig. 67. en bas : Schmidighäuserm, chapelle Saint-Antoine, 1690, détail de la voûte du chœur

Les exemples de chœur voûtés d'arêtes de ce type, à cinq voûtains égaux, sont légion. C'est un schéma clair et conséquent avec le choix du plan. Les chapelles dont le chœur, certes pentagonal, possède des murs de longueurs différentes, appliquent exactement le même schéma, mais dans ces cas-là, les cinq voûtains sont évidemment déséquilibrés, répercutant la différence de taille des murs qu'ils surplombent. En général, ce sont les murs diagonaux qui sont plus courts que les murs droits ; les voûtains qui les chapeautent sont donc plus étroits. Quant au mur du fond, il est très souvent plus large que les quatre autres, puisque, dès la conception du bâtiment, on y prévoit l'espace nécessaire au retable.



Le chœur de Notre-Dame de la Compassion à La Bâtiaz (fig. 68) illustre l'aboutissement de ce type, puisque les murs diagonaux sont ici non seulement plus courts, mais aussi incurvés. La voûte, très haute par rapport à la moyenne, possède deux voûtains significativement plus étroits que les trois autres au-dessus des murs diagonaux incurvés. Sous le grand voûtain qui chapeaute le mur du fond, le retable occupe tout l'espace, atteignant presque la lunette. Les deux murs diagonaux s'incurvent vers lui de chaque côté, comme pour l'enlacer ; l'effet est encore accentué par la disposition originale des voûtains. Cette mise en scène de l'autel, particulièrement soignée, s'insère dans un tout cohérent, puisque la deuxième travée de la nef possède le même système de voûtes, mais plus haut et plus large. Ici aussi, les deux voûtains plus étroits enserrent, comme pour le mettre en évidence, le chœur. Plus qu'un effet de « poupées russes » gratuit, cette succession de deux voûtes formellement semblables mais de tailles différentes met, à dessein, l'accent sur les deux lieux les plus porteurs de sens de la chapelle : le chœur d'abord, le retable ensuite. La mise en scène est si réussie que l'arc triomphal, réduit à la portion congrue, en devient presque redondant.



Fig. 68. Martigny / La Bâtiaz, chapelle Notre-Dame de la Compassion, vue du chœur

En outre, l'exemple de La Bâtiaz illustre à quel point le retable et l'architecture du chœur se complètent mutuellement. L'épaisseur de l'entablement correspond à celle de la séparation entre les deux registres du retable ; une plus petite corniche, limitée au chœur, part du sommet des pilastres de l'arc triomphal et passe exactement au niveau du sommet des colonnes torsées du retable et du tableau qui en occupe le centre. Le deuxième registre du retable présente un médaillon central circulaire entouré d'un abondant décor stucqué de végétaux et d'angelots. La

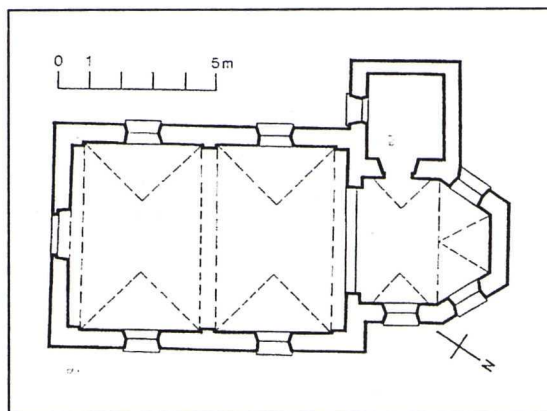
forme ronde du registre sommital s'adapte parfaitement à l'espace délimité par les arêtes des voûtains voisins. Au-dessus du mur du fond, la lunette profonde accueille le sommet du retable comme dans une espèce de niche. La Bâtiaz illustre l'attention que l'on accorde à l'adéquation entre architecture et mobilier... La frontière entre les deux se fait même trouble, puisque l'on voit, de part et d'autre de l'autel proprement dit, deux portes surmontées de statues : elles permettent de passer derrière l'autel pour entrer dans la sacristie, construite en appentis derrière le chœur. En fin de compte, cet arrangement tient du décor théâtral... où l'on imagine le prêtre, acteur principal, passer de sa « loge », la sacristie, aux coulisses derrière le retable, et finalement faire son entrée en scène devant le « public » des fidèles. L'alliance entre le mobilier, les sculptures, les stucs et l'architecture concourt à faire du chœur non seulement le lieu le plus solennel, le plus sacré, le plus symbolique de l'édifice, mais aussi... son espace le plus spectaculaire.

La parfaite adéquation entre mobilier et architecture à La Bâtiaz, ainsi que l'importance et l'originalité de sa modénature, plaident pour une datation plus tardive que celle généralement avancée de 1617. Il semble beaucoup plus logique, au vu des données stylistiques et formelles évoquées aussi bien pour la façade que pour l'intérieur, d'attribuer l'essentiel de l'édifice à la campagne de travaux de 1748. Celle-ci, plus qu'un simple agrandissement, mérite plus vraisemblablement le nom de reconstruction. Le retable peut, lui, être daté avec certitude de cette époque : il porte les armes de l'évêque Jean Hildebrand de Roten, dont l'épiscopat ne commence qu'en 1753. Il semble donc évident que le retable fut imaginé et construit spécifiquement pour cette chapelle alors qu'elle était terminée ou presque, ce qui explique la manière parfaite dont il s'insère dans son écrin architectural.

Dans les chœurs à cinq côtés, à côté du type de voûtes à cinq voûtains, en coexiste un autre, un peu moins répandu. Il consiste à considérer l'espace entre les deux murs droits exactement comme une travée de la nef et à le couvrir d'une voûte similaire. Les trois pans restants se résolvent en trois voûtains. Cette option a pour effet de diviser le chœur en deux. Le retable placé contre le mur du fond, mis en valeur par les deux murs diagonaux, reste le centre de gravité ; devant, la travée formée par l'autre système de voûtes, fait office d'avant-chœur. Elle assure en douceur la transition entre les deux espaces, répercutant comme un écho le langage formel de la nef, mais en plus petit. Cette impression est évidemment renforcée par la forme rectangulaire de cet espace, comparable à la forme d'une travée de la nef, mais aussi par la présence fréquente de jours dans les murs droits. C'est en effet le lieu privilégié où l'on perce les



baies du choeur, même si on trouve quelques exemples de fenêtres dans les murs diagonaux comme ci-dessus à Bruson (fig. 66, p. 109), voire répartis à la fois dans les deux murs droits et les murs diagonaux, comme à Ritzingen (fig. 69). Dans les exemples de chœurs à cinq côtés, très rares sont les cas où aucun jour n'éclaire le choeur et, surtout, son retable.



**Fig. 69.** Ritzingen, chapelle Sainte-Anne, 1732, tiré de W. Ruppen, op.cit., tome 1, p. 354

A Ritzingen, la nef est voûtée d'un berceau, dans lequel s'avancent des lunettes. Si l'on fait abstraction de la sacristie rajoutée à gauche du choeur, on est à nouveau frappé par la rigoureuse symétrie du plan. En traçant un axe du milieu de la porte d'entrée au milieu du mur fermant le choeur, on divise la chapelle en deux parties exactement égales. Cet axe passe également par la clé de voûte du choeur. Devant ces trois voûtains se trouve une travée voûtée en berceau avec lunettes. Cette travée est le modèle réduit d'une travée de la nef, avec cette voûte et deux fenêtres latérales ; qui plus est, les proportions y sont totalement respectées. Dans la nef, les lunettes occupent chacune environ  $\frac{1}{4}$  de la largeur totale, au point maximum de leur pénétration dans le berceau. Si l'on considère les deux lunettes d'une travée, elles occupent donc la moitié de l'espace total de la voûte. La proportion est tout à fait respectée dans le choeur. Fondé sur un équilibre symétrique rigoureux, cet esprit géométrique régit l'ensemble du corpus ; là où il se heurte à des contraintes topographique ou urbanistiques, il demeure néanmoins toujours l'idéal vers lequel on tend.

La présence de cette petite travée imitant les celles de la nef permet de comprendre pourquoi certains cantonnent le « choeur » au pan tournant du chevet (les deux murs diagonaux et le mur du fond). Ils parlent alors de choeur à trois côtés précédé d'une travée, et non de choeur pentagonal. Les deux acceptions se conçoivent... La structure architecturale et l'usage

liturgique<sup>120</sup> de cette travée autorisent toutefois à considérer qu'elle appartient *de facto* au chœur. Le recours au même système de voûte et la corniche continue assurent l'unité formelle de l'intérieur. C'est ainsi que les chapelles voûtées d'arêtes réutilisent la même voûte dans la travée d'avant-choeur (par exemple la chapelle du Salut Anglais à Brigue-Glis, Saint-François à Veyras ou Saint-Michel à Montagnier). De même, dans les cas où on a recours à la voûte en berceau dans la nef, il arrive que l'on retrouve une autre travée en berceau dans cet « avant-choeur ». C'est notamment le cas dans les chapelles du Salut-Anglais à Brigue-Glis (1647), de Saint-Sébastien à Rottebrigge / Niederwald (milieu XVIIIe), de Saint-Sébastien à Geschinen (1750), de Sainte-Marguerite à Münster (1769). La proximité géographique et temporelle de ces derniers cas nous conduit à y voir une préférence régionale. A côté de ces exemples, on trouve épisodiquement des solutions originales et uniques, qui n'entrent dans aucune catégorie. A Riederalp par exemple, où la nef est couverte d'un plafond de bois, se trouve, de manière assez étonnante, un long « avant-choeur », de deux travées voûtées en berceau avec lunettes, précédant le fond à trois voûtains. C'est un cas rarissime de disharmonie entre la voûte de la nef et celle de cette travée d' « avant-choeur ».

Dans les chapelles à chœurs rectangulaires, la voûte d'arêtes demeure l'option favorite. De plus, on y recourt dans bon nombres de chapelles dont le plan se résume à un simple rectangle, autrement dit sans chevet distinct. Dans ce cas, qui est celui de petites chapelles et d'innombrables oratoires, c'est tout l'espace intérieur qui est chapeauté par cette voûte d'arêtes quadripartite, et le « chœur » n'est distingué du vaisseau que par la présence du retable. Il n'est précédé d'aucun arc triomphal, ni ne possède sa voûte propre.

A Ormône / Savièse se trouve un exemple typique d'une chapelle à nef rectangulaire et chœur de la même forme, légèrement plus étroit (fig. 70, p. 114). La nef présente une voûte en berceau à lunettes, posée sur le seul exemple romand de corniche à frise de denticules et pilastres ioniques. L'accent y est très nettement mis sur cette modénature<sup>121</sup>, aux dépens de la voûte. Par contre, dans le chœur, où la corniche s'interrompt, se trouve une voûte d'arêtes quadripartite, dont les arêtes sont aujourd'hui mises en valeur par de la peinture rouge. Lors d'une rénovation de la chapelle en 1974, on a retrouvé sous les couches d'enduits dans le

<sup>120</sup> Cet usage est discuté : simple lieu de passage pour le prêtre, il est peut-être aussi le lieu du prêche, dans les chapelles dépourvues de chaire. On peut imaginer aussi que le prêtre se tienne là pour la communion.

<sup>121</sup> La présence d'une telle corniche dans un édifice du milieu du XVII est assez improbable (dans le Haut-Valais, où il est plus fréquent, il ne se généralise que vers la fin du XVIIe, début XVIIIe). Il semble



choeur, des peintures murales datées de 1662 (date supposée de la première construction). Cela correspond à une longue série de chapelles du XVIIe qui présentent un choeur similaire.

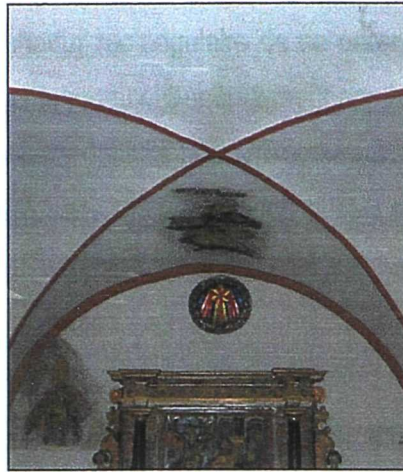


Fig. 70. Ormône, chapelle des Rois-Mages, milieu XVIIe, vue de la voûte du choeur

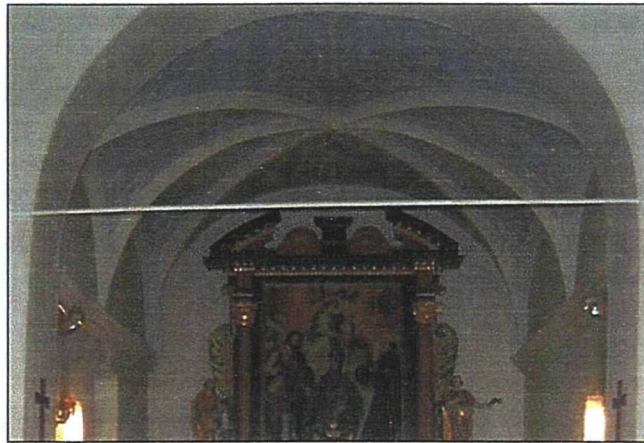


Fig. 71. Randogne, chapelle Saint-Hilaire, fin XVIIe, détail de la voûte du choeur

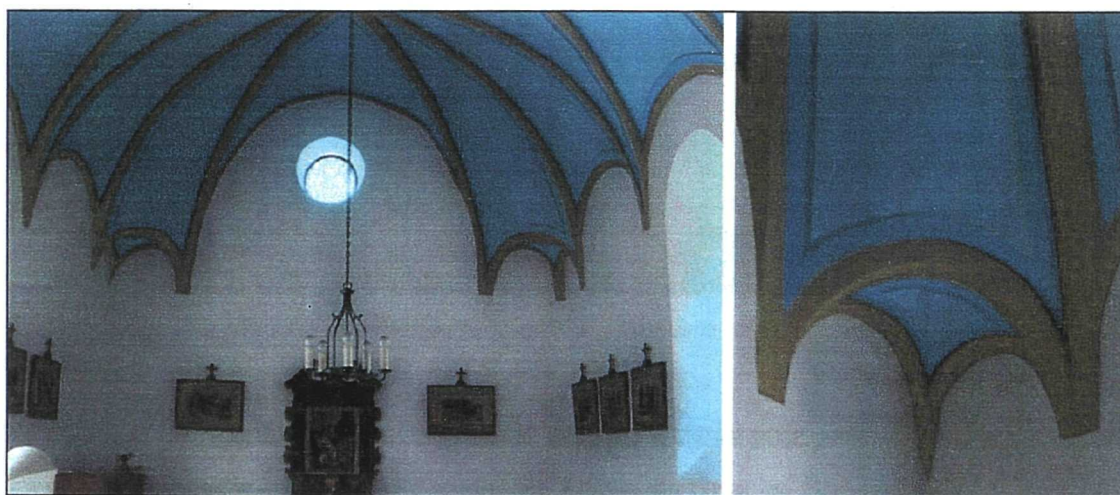
Une solution un peu plus spectaculaire consiste à séparer les murs droits du choeur en deux travées, à l'imitation des pseudo « avant-choeurs » rencontrés dans le Haut-Valais. Cela permet ensuite la création d'une voûte en étoile, où les quatre voûtains égaux surplombant ces travées rejoignent en un point central l'arrivée des deux voûtains plus larges venant du mur du fond et de l'ouverture vers la nef. C'est une option rarement choisie dans notre corpus ; on ne la retrouve que dans des chapelles romandes, à l'exemple de Saint-Marc à Liez (1<sup>ère</sup> moitié du XVIIe) et Saint-Hilaire à Randogne (fin du XVIIe) (fig. 71). Très rare également, le choeur en cul-de-four, parfois percé de voûtains (comme à Pinsec, chapelle Saint-Symphorien, l'une des seules à posséder un choeur hémicirculaire).

---

beaucoup plus logique d'attribuer cette modénature à une campagne de travaux postérieurs : la chapelle

Par contre, quelle que soit la région considérée, un dernier type de voûte a cours, assez fréquemment puisqu'il se rencontre dans une vingtaine de chapelles. Il s'agit de la voûte d'arêtes sur trompes, qui permet à un chœur rectangulaire de se parer d'une voûte en éventail à cinq voûtains, comme les chœurs pentagonaux. Généralement appliqué au seul chœur, il arrive que l'on retrouve ce système également dans la nef. A Conthey-Bourg, la chapelle Saint-Georges, élevée sur un plan rectangulaire sans chevet distinct, possède ainsi des trompes aux quatre angles. Sa voûte, au lieu d'être une simple voûte d'arêtes quadripartite, double, grâce à cet artifice, son nombre de voûtains. Autour d'un point central à l'intersection de ceux-ci, c'est donc une étoile à huit branches qui se dessine. La même solution a été adoptée en 1647 dans la nef de la chapelle, plus petite, du Salut Anglais à Brigue-Glis, ou encore à la chapelle Saint-Georges de Sion (reconstruite en 1687).

Le choix de ce type de voûte a pour effet de tempérer la dimension longitudinale des nefs ou de la chapelle tout entière. La clé de la voûte en éventail fournit un ancrage central autour duquel s'équilibre l'entier de la composition ; bien que bâties sur un plan rectangulaire, ces nefs donnent parfois l'illusion d'un plan central, grâce à leur système de voûte. La trompe utilisée est, en fait, la combinaison sous un même arc de deux lunettes placées à angle droit (fig. 72).



**Fig. 72.** Imfeld (ou Fäld, Binntal), chapelle Saint-Martin, fin du XVIIe  
à gauche, vue depuis le chœur  
à droite, détail de l'une des quatre trompes à double lunette

---

a été remaniée plusieurs fois, notamment agrandie à la fin du XVIIIe.



A Imfeld dans le Binntal (fig. 72, p. 115), le système de voûte relativement complexe créé grâce à ces trompes permet de couvrir l'ensemble de la nef de manière doublement symétrique : selon un axe longitudinal et transversal. L'unité de l'espace de la nef s'en trouve renforcé. La peinture des trompes camoufle un peu leur composition : l'arête séparant les deux lunettes est presque masquée par la volonté de trompe-l'œil de la peinture.

Ce type de trompes dans les vaisseaux n'est toutefois pas très fréquent : généralement, lorsqu'on y a recours, c'est surtout dans les chœurs rectangulaire, pour les habiller d'une voûte plus spectaculaire que le système d'arêtes quadripartite traditionnel. Il arrive même que l'on combine cette solution à celle de la double travée dans l'avant du chœur, du type de l'exemple de Randogne (fig. 71, p. 114). C'est le cas à La Rosière (chapelle Sainte-Anne, 1697) (fig. 73) : on y trouve donc quatre voûtains latéraux (deux dans chaque mur droit), mais au lieu de buter directement sur le mur du fond à angle droit, comme à Randogne, ils cèdent la place, dans les coins, à deux voûtains sur trompes. Celles-ci ne présentent pas la caractéristique de la double lunette : l'arête médiane a été gommée, faisant place à une surface lisse, concave, en quart de sphère. Ces trompes peuvent être plus ou moins larges, et donc déterminer des voûtains de largeur variable : toutefois, on remarque qu'ils ne débordent que très modestement sur le voûtain central, plus large, dans lequel pointe toujours la partie sommitale du retable. Ce voûtain central, très souvent, est en outre percé d'un oculus.

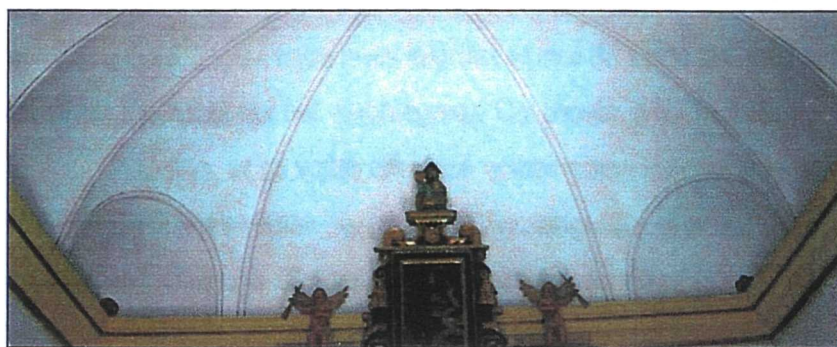
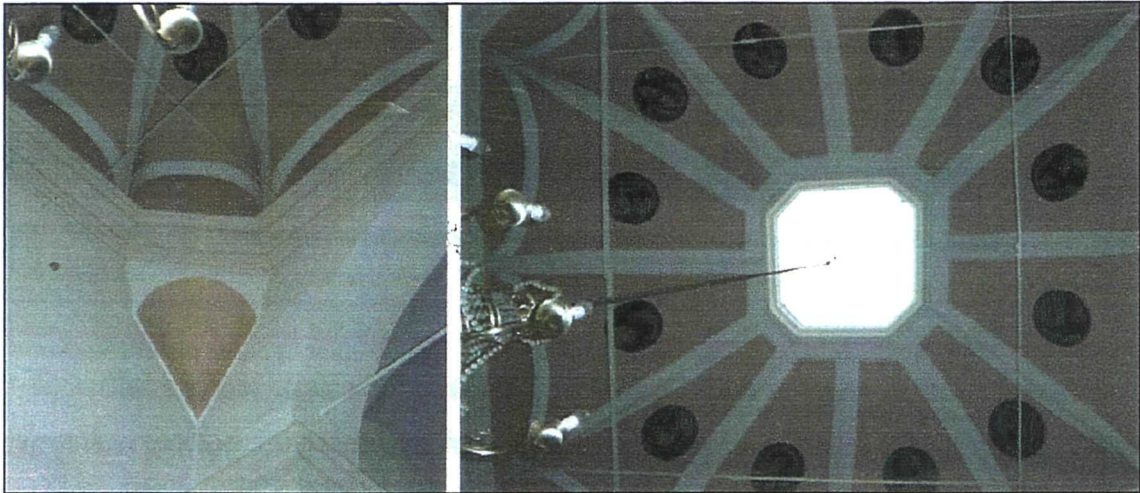


Fig. 73. La Rosière, chapelle Sainte-Anne, 1697, détail de la voûte sur trompes du chœur

C'est un type de trompes comparable que l'on a choisi pour soutenir les deux coupoles octogonales des chapelles Saint-Sébastien de Brigue (fig 74) et de Gamsen. La plus ancienne, celle de Brigue, construite à l'instigation du grand Stockalper (et en grande partie grâce à sa générosité financière) a de toute évidence servi de modèle à celle de Gamsen. Ce sont des édifices jumeaux, comprenant une nef presque carrée et un chœur pentagonal plus étroit. Au-dessus de la nef se trouvent deux des trois coupoles valaisannes en ce qui concerne les

chapelles. Les trompes placées aux quatre angles de la nef, sous la corniche, permettent de passer d'un plan rectangulaire au plan octogonal de la coupole. Au lieu d'être concaves comme tous les autres exemples de trompes du corpus, qui « creusent » un espace sous la voûte, celles de Brigue et Gamsen sont convexes et affectent une forme conique. Plus que des trompes, ce sont plus des culets que des trompes au sens littéral du mot.



**Fig. 74.** Brigue, chapelle Saint-Sébastien, 1636, la voûte de la nef  
à gauche : détail d'une trompe  
à droite : vue générale

La trompe à double lunette apparaît dans notre corpus dans les années 1660 ; l'un des premiers exemples en est l'Assomption d'Eyholz / Riti (1660-1663), où le chœur en est pourvu aux quatre angles (les deux angles entre murs latéraux et mur du fond ; les deux angles entre les murs latéraux et l'arc triomphal qui est diaphragme). Ce chœur à lui tout seul est aussi grand que bon nombre de chapelles, et sa voûte offre une combinaison intéressante des divers types de voûtes rencontrés dans notre région (fig. 75, p. 118). Rectangulaire et plus étroit que la nef, il est divisé en deux travées : chacune d'entre elles est percée de deux étages de fenêtres, une grande fenêtre rectangulaire en bas, insérée dans une embrasure en arc surbaissé, et une petite fenêtre haute en plein cintre. L'entablement continu sert d'appui à cette baie haute.

Entre les fenêtres se dessinent deux fines lunettes dont les pointes se rejoignent de part et d'autre d'un médaillon stuqué, en étoile, contenant une peinture de la Vierge, qui occupe le centre de la voûte. De chaque côté se développe ensuite une voûte d'arêtes à cinq voûtains : un voûtain large au-dessus du mur du fond et du côté nef, et quatre voûtains plus fins, deux au-dessus des fenêtres, deux formés dans l'angle grâce aux trompes.





**Fig. 75.** Eyholz / in der Riti, chapelle de l'Assomption, 1660-1663, vue de la voûte du chœur

Cet exemple, gracieux et recherché, illustre à merveille l'esprit de ces constructions : symétrie, proportions, élégance des fines arêtes, clés de voûtes discrètes qui rythment l'espace, jeux de lumière... La constante la plus remarquable des intérieurs baroques reste l'attention portée au détail et à la complémentarité entre architecture, mobilier et nécessités liturgiques. Nos chapelles restent humbles en comparaison aux grands sanctuaires baroques riches et exubérants des villes ou même de gros bourgs aisés comme Loèche. Leur humilité reflète évidemment les conditions de production, plutôt difficiles, de ces édifices. Mais chaque fondateur, chaque communauté, chaque maître d'œuvre compose avec les moyens limités dont il dispose pour en faire une utilisation optimale...

## CHAPITRE SIX

# CONCLUSIONS... ET QUESTIONS

Les caractéristiques typologiques mises en évidence à travers ce parcours dans les quelques 250 chapelles baroques valaisannes posent plusieurs questions. D'abord celle de la provenance des formes auxquelles on recourt, et par extension, de l'identité des architectes. Qui étaient-ils, d'où venaient-ils et d'où ont-ils reçu leur formation, leur connaissance du vocabulaire formel mis en œuvre dans leurs bâtiments ?

Les noms de quelques architectes nous sont connus, tel Christian Ragutz et Mathias Belwalder. A l'instar de ce dernier, de nombreux ecclésiastiques de l'époque se sont piqués d'architecture : on peut citer le père capucin Ludwig von Wil ou le curé Johann Jakob Sclar (actifs respectivement dans les cantons de Lucerne et Uri). Le père jésuite Heinrich Mayer, quant à lui, acheva la construction de deux églises pour sa congrégation : celle de Lucerne, l'un des chefs-d'œuvre du baroque suisse, ainsi que celle de Soleure. Venu du Vorarlberg, le frère bénédictin Kaspar Moosbrugger fut quant à lui l'un des plus grands architectes actifs en Suisse dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> : on lui doit, entre autres, la reconstruction complète de l'abbaye d'Einsiedeln<sup>122</sup>, commencée en 1702, et celle de l'église abbatiale de Saint-Gall en 1720-1721. Son neveu Jacob, domicilié à Altdorf, fut actif dans la vallée de Conches : il est responsable de la construction de la paroissiale de Reckingen, ce monument-phare du baroque valaisan, et de la chapelle Saint-Sébastien de Geschinen en 1750. Pour le Valais, on peut encore citer un père capucin de Saint-Jean de Maurienne, Roch, qui fournit des projets pour le couvent des capucins de Brigue (en 1659) et une « construction épiscopale » à Saint-Léonard<sup>123</sup>.

En Valais, à part Belwalder, les contributions architecturales des prêtres semblent plus modestes ; surtout, elles sont difficiles à évaluer dans les faits. Souvent en effet, notre connaissance de leurs travaux bute sur le manque de documents. De nombreux cas nous signalent la présence d'un ecclésiastique impliqué dans la naissance d'une chapelle, mais ils se

<sup>122</sup> L'importance des travaux qu'il dirigea lui-même est toujours débattue ; par contre, les nombreux projets qu'il dessina pour ce chantier prouvent sans l'ombre d'un doute qu'il s'y impliqua beaucoup.

<sup>123</sup> Cf. Gaëtan Cassina, « Artisans communs aux édifices religieux de Savoie et du Valais », in **Vie religieuse en Savoie, Mentalités et associations**, Actes du XXXI<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes de Savoie, Annecy : Académie Salésienne, 1988, p.108



bornent à documenter son rôle de fondateur. Or, il semble plausible d'imaginer que le prêtre ait eu son mot à dire quant à l'architecture des nouveaux bâtiments, même s'ils n'en dessinent pas eux-mêmes les plans... Le cas d'Egide Massy, à Saint-Jean d'en bas, est exemplaire à cet égard : identifié comme fondateur, son désir de voir son village d'origine élevé en paroisse l'a conduit à ériger une chapelle assez grande pour remplir plus tard la fonction de paroissiale. Il est aujourd'hui impossible d'appréhender plus avant l'influence qu'il exerça effectivement sur les options architecturales prises dans l'édifice.

Quoi qu'il en soit, il paraît évident que l'apport d'architectes locaux dans la construction aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles est maigre. Le cas des chapelles est peut-être justement l'un des seuls domaines (sinon le seul) où des artisans locaux ont pu s'essayer à l'architecture : on pense ici aux chapelles rurales ou montagnardes, très pauvres et dont la simplicité trahit plus souvent un honnête artisan qu'un architecte confirmé. Comme le remarquent les auteurs de **L'art baroque en Savoie**, « contrairement à bon nombre d'églises paroissiales, [les chapelles rurales] furent l'œuvre d'artisans locaux, qui imitèrent parfois les artistes de la Valsésia ou de Maurienne, venus embellir l'église du chef-lieu<sup>124</sup> ». Ce fut peut-être le cas aussi en Valais, mais même alors, l'apport des architectes étrangers est incontournable : ce sont eux qui y importent les modèles et le langage formel que leur région d'origine et leur formation ont mis à leur portée. Les éventuelles tentatives locales procèdent d'un désir d'émulation par rapport à ces maîtres incontestés.

Ces bâtisseurs sont, comme aux siècles précédents, majoritairement originaires de l'Italie du Nord. Pour le Valais, les régions des Val Sesia et Ossola fonctionnent depuis le Moyen Age comme de véritables viviers : ils fournissent non seulement des architectes et des maîtres maçons (ce sont souvent les mêmes), mais aussi des sculpteurs, des stucateurs, des tailleurs de pierre... Soit des artisans spécialisés dans toutes les techniques nécessaires à la construction et à la décoration d'édifices religieux.

L'itinérance de ces artistes est un aspect fondamental de l'architecture durant les deux siècles considérés. « [...] Les partis adoptés pour de nombreuses églises construites en Savoie et en Valais démontrent que les échanges ou les relations ne se limitent pas à la circulation des personnes. Ils touchent aussi au domaine de la conception des édifices, par la diffusion de modèles, de projets et de plans<sup>125</sup> ». En se déplaçant, ils créent une unité artistique entre les deux régions, même si des particularités

---

<sup>124</sup> Collectif de la Fondation pour l'Action Culturelle Internationale en Montagne (FACIM), **L'art baroque en Savoie**, Chambéry : FACIM, p. 8

<sup>125</sup> Gaëtan Cassina, op.cit., p.118

locales perdurent inévitablement. Par exemple, les chapelles savoyardes présentent fréquemment des façades et des murs latéraux richement peints, ce qui n'est pas le cas dans le diocèse de Sion ; les clochers y sont également très différents (la variante octogonale à coyau, si fréquente en Valais, y est quasi inconnue). Par contre, elles possèdent les mêmes types de voûtes, d'agencement des jours et de façades (notamment la variante avec une large porte à claire-voie). Par rapport au Valais, le duché de Savoie, dont la capitale est à Turin depuis 1533, accueille sans doute plus d'artisans piémontais et lombards. Leur apport artistique explique peut-être également les spécificités régionales propre à cette autre région frontalière du Valais, la Vallée d'Aoste.

Dans son recensement exhaustif des chapelles valdôtaines<sup>126</sup>, le chanoine Jean Domaine agrmente chaque notice ou presque d'un cliché : pour autant que l'on puisse en juger d'après ces photographies, les chapelles du diocèse d'Aoste pourraient tout à fait entrer dans les diverses catégories typologiques que nous avons définies pour leurs cousines valaisannes. Une parenté stylistique qui n'étonnera certes personne s'observe en outre entre les chapelles du Val de Bagnes et de l'Entremont et celles de l'autre côté du Grand-Saint-Bernard<sup>127</sup>. L'importance des échanges et des passages par le col l'explique sans doute en partie. Jean Domaine observe par ailleurs des phénomènes comparables à ce qui se passe en Valais en ce qui concerne les titulaires ou l'implantation de chapelles dans des lieux reculés.

Une autre comparaison profitable serait celle qui mettrait en regard la Suisse centrale et le Valais, en particulier le Haut. Cerné à l'ouest et au nord par les cantons protestants de Vaud et de Berne, le Valais n'avait de lien avec ses alliés catholiques que par-dessus la Furka, vers Uri. C'est de ce bastion catholique de la Suisse primitive que venaient d'ailleurs des missions de capucins destinées spécialement aux germanophones. Mais les deux régions entretiennent également des liens grâce à leurs artisans : on sait que de nombreux sculpteurs valaisans ont travaillé dans la Suisse centrale<sup>128</sup> (parfois sur le chemin des Grisons où ils sont très actifs). En ce qui concerne l'architecture, cette région est plus tournée vers le monde germanique, par opposition au Valais, qui « importe » des maîtres d'œuvre venant du sud. Il serait intéressant d'observer si, ou comment, cette orientation différente se traduit dans des bâtiments pourtant

<sup>126</sup> Jean Domaine, **Le capelle nella Diocesi d'Aosta**, Aoste : Topografia Valdostana, 1987

<sup>127</sup> Entre autres au niveau des clochers et des avant-toits très débordants au-dessus de la façade. Nul doute qu'une étude plus approfondie mettrait en évidence d'autres points de comparaison intéressants.

<sup>128</sup> Par exemple Johann Jodoc Ritz à Uri et Anton Sigrist à Schwyz



tous estampillés « baroques ». L'étude d'un corpus clos, comme celui de nos chapelles met en effet en lumière les limites de ces catégorisations stylistiques souvent abusives.

Finalement, une analyse plus fouillée de la politique épiscopale dans les régions limitrophes serait également riche d'enseignements. Le Valais, avec son prince-évêque est dans une position particulière. Inlassablement et puissamment attaquée, la forteresse de ses prérogatives temporelles n'a plus rien d'invulnérable... Menacé de redevenir un ecclésiastique « comme les autres », dominant la seule hiérarchie ecclésiastique, l'évêque tente un pari impossible. Les idéaux de la Contre-Réforme auraient pu servir ses desseins, l'invitant à se rapprocher de ses fidèles, à réévangéliser le pays jusqu'au plus profond des vallées, à y établir un clergé digne de confiance, épaulé s'il le faut par les nouveaux ordres religieux... Peut-on imaginer que l'évêque encourage la fondation de chapelles, d'églises ou d'oratoires comme autant de relais à son autorité, pour accroître de manière significative sa présence sur le territoire qu'il régit et y peser de tout son poids ? Il n'est pas impossible que cette idée ait germé, comme une arrière-pensée plus ou moins assumée, dans le cerveau de ces prélats, dont certains étaient formés à la manœuvre politique la plus retorse... Mais la bataille politique était déjà jouée, le cours des choses inaltérable.

Finalement, le combat qu'ils remportent est celui de la Contre-Réforme ; un combat idéologique et théologique, conforme à leur mission première d'hommes d'Eglise. Sur le terrain politique perdu pousseront les germes de la démocratie... mais il s'agit déjà là d'une nouvelle ère. Dans la pierre des façades et le bois des retables restera, indéfectible, le témoignage d'une foi polymorphe : humble et triomphante, austère et exubérante, sereine et souffrante, céleste et pourtant si humaine. La chapelle baroque est, à l'image de nos montagnes, de la pierre à l'assaut du ciel. *Ad maiorem Dei gloriam.*

## ANNEXE 1

### REPERTOIRE

Ce répertoire recense les chapelles qui ont été fondées aux XVIIe et XVIIIe, ou qui ont connu alors d'importants travaux (chapelles plus anciennes baroquisées, rénovations importantes, reconstruction à neuf, agrandissement), par lesquels elles adoptent des caractéristiques architecturales baroques.

Les dates données doivent être considérées avec prudence... Elles fournissent plus une fourchette temporelle qu'une datation précise, plutôt rare. Ce sont des indications relatives, puisqu'elles sont inférées de sources archivistiques concernant la fondation (avant la construction proprement dite), une refondation (après un certain d'existence de la chapelle), un descriptif ou un procès-verbal mentionnant la bénédiction de l'édifice lors d'une visite épiscopale (parfois plusieurs décennies après la fin des travaux)...

En **vert** figurent ces chapelles fortement remaniées : la ou les dates portées en regard sont celles de la fondation antérieure lorsqu'il y a lieu, celles des travaux des XVIIe et XVIIIe, et parfois ultérieurs.

En **rouge** figurent les chapelles détruites, qu'elles aient été remplacées ou non. La date de destruction complète alors celle de fondation.

La dernière colonne apporte une information quant à la fonction de la chapelle concernée : « **p** » désigne un lieu de pèlerinage, éventuellement complété par « **s.m** », pour Sacro Monte ; « **a** » identifie les chapelles d'alpage ; « **c** » regroupe celles qui desservent un cimetière. Les autres se situent soit dans des villages, soit au bord des chemins ou dans des lieux isolés.

REGION		LOCALITE	TITULATURE	DATE	
Simplon	1	Egga	St-Jean-Baptiste	1628	
	2	Bleiku	Mère de Dieu	1717	p
	3	Zwischbergen	St-Jean	1642	
	4	Zwischbergental	Visitation	1715	p
Conches	5	Unterwassern	St-Christophe	1760-1768	
	6	Gerendorf	St-Barthélemy	1647	
	7	Gerendorf	Immaculée conception	17è	
	8	Oberwald	St-Nicolas	fin 18è	c
	9	Zum Loch	Ste-Anne	1683-1686	p
	10	Geschinen/Wiler	Ste-Catherine	1713	
	11	Geschinen	St-Sébastien	1750	
	12	Münster	St-Pierre	1643	
	13	Münster	Ste-Marguerite	1769	
	14	Münster / auf dem Biel	St-Antoine de Padoue	1680-1684	p
	15	Münster	St-Jean et ossuaire	1637	c



	16	Reckingen/auf dem Stahlen	Ste-Croix	1765	p
	17	Reckingen / beim Kreuz	St-Antoine	1687/détruite 1970	
	18	Ritzingen	Ste-Anne	1732	
	19	Ritzingen	Sts-Auxiliateurs	1717	
	20	Ritzingerfeld	Mère de Dieu	1687	p
	21	Ritzingen / Kastenbiel	Notre-Dame du bon conseil	1700/1837	p
	22	Selkingen	Saint-Marc	1678	
	23	Selkingen / auf dem Biel	St-Antoine Ermite	18è	p
	24	Blitzingen / Gadmen	Mère de Dieu	1687	
	25	Blitzingen / Bodmen	Ste-Trinité	1722	
	26	Blitzingen / Wiler	St-André	17è	
	27	Rottebrigge	St-Sébastien	1712	p
	28	Nesselschlucht	Ste-Apollonie	17è	
	29	Bellwald	St-Joseph	1733	c
	30	Richinen	Notre-Dame des Neiges	1694	
	31	Fürgangen	Ste-Anne	1684	
	32	Fürgangen	Mère de Dieu	17è	
	33	Bodmen	Mère de Dieu	17è	
	34	Eggen	Mère de Dieu	17è	
	35	Ried	Mère de Dieu	1686	
	36	Wichel	St-Antoine de Padoue	1688	
	37	Zur Flüh	Ste-Famille	17è	
	38	Wirbel	Mère de Dieu	17è	
	39	Fiesch	St-Augustin et 14 sts aux.	1722	
	40	Wiler	Ste-Famille	1703	
	41	Steinhaus	Ste-Famille	17è	
	42	Mühlebach	Ste-Famille	1676	
	43	Mühlebach	St-Jacques le Majeur	1664	
	44	Mühlebach	St-Nicolas	?/détruite 1956	
	45	Niederernen	St-Antoine de Padoue	1684	
	46	Ernerwald	Visitation	1690-1693	p
	47	Bettmeralp	Notre-Dame des Neiges	1697	a
	48	Hochmatte	St-Jacques	?	
	49	Greich	Ste-Agathe	1611 ou 1613	a
	50	Goppisberg	St-Jean	1667	
	51	Riederalp	Mère de Dieu	1679	a
	52	Mörel / Zen Höhen Flühen	Sept-Douleurs de la Vierge	1730	p
	53	Mörel	St-Joseph	1735-1738	c
	54	Mörel	Ste-Croix	1è 1/2 18è / 1928	
	55	Mörel / im tiefu Bach	St-Joseph	1704/détruite 1809	
	56	Zenhäusern	Mère de Dieu	17ème	
	57	Bächerhäusern	Mère de Dieu	1668	
	58	Grensiols / Uff dem Blatt	St-Jacques le Majeur	milieu 17è	
	59	Martisberg	Notre-Dame et St-Martin	1697/en ruine	
	60	Blatt	Mère de Dieu	17ème	
	61	Bister	Mère de Dieu (ou Ste-Anne)	1651	
	62	Bitsch / im Wasen	Présentation de la Vierge	1657	

	63	Niederdeisch	Ste-Croix	1735/détruite 1941	
	64	Ried-Mörel	Sts-Philippe et Jacques	1637/1820/1976	
Binntal	65	Ausserbinn	Rosaire	1678 et 1780	
	66	Zenbinnen	St-Sébastien	1725	
	67	Schmidighäusern	St-Antoine	1690	
	68	Imfeld	St-Christophe	fin 17è	
	69	Giessen	Mère de Dieu	1734	
	70	Heiligkreuz	Ste-Croix	1670-1680	p
Brigue-Naters	71	Brigue	St-Sébastien	1636-1637	
	72	Termen / im Hasel	Sept-Douleurs de la Vierge	17è	
	73	Stafelalp	Ste-Anne	?	a
	74	Gamsen	St-Sébastien	début 18è	
	75	Glis / im Feld	Rosaire (dite Salut Anglais)	1647	
	76	Glis	Sacré-Cœur (ou St-Joseph)	1673 et 1894	c
	77	Wickert	Mère de Dieu	18è	p+s.m
	78	Brigerbad	Mère de Dieu	1721	
	79	Ried-Brigue / Burgspitz	Annonciation	1707	p
	80	Wasenalp	St-Jacques	1660	a
	81	Lingwurm	St-Antoine de Padoue	1653	
	82	Belalp	Ste-Trinité	1696	a
	83	Rischinen / im Wald	Sacré-Cœur	1761	
	84	Blatten	St-Théodule	17è	
	85	Geimen	Mère de Dieu	1687	
	86	Hegdorn	St-Joseph	1736	
	87	Naters / im Klosi	St-Antoine de Padoue	1750	
	88	Lalden	St-Joseph (puis Ste-Famille)	1666	
	89	Birgisch	St-Jean Baptiste	1687	
	90	Mund / Bodmen	St-Théodule	17è	
	91	Wartflühen	Ste-Trinité	18è ou 19è	
	92	Ferchen	St-Théodule	1633	
	93	Finnen	Ste-Trinité	1677	
	94	Eggen	Sacré-Cœur	17è	
	95	Alp Eril / Baltschiedertal	Ste-Marie-Madeleine	?	a
Viège	96	Eyholz / in der Riti	Assomption	1673	p
	97	Visperterminen	Visitation	vers 1660	p+s.m
	98	Visperterminen	?	17è/1960	c
	99	Niederhäusern	Ste-Barbe	18è	
	100	Unterstalden	Mère de Dieu	18è et 1892	
	101	Bitzinen	St-Joseph	18è et 19è	
	102	Oberstalden	Ste-Catherine	1793	
	103	Riedji	Mère de Dieu	1712	
	104	Neubrück	Immaculée Conception	1729 et 1802	
	105	Gspon	Ste-Anne	1691	a
	106	Albenried	St-Sébastien	1688	



	107	Zeneggen	14 Saints-Auxiliateurs	1ère 1/2 19è	p
	108	Zeneggen	St-Joseph	1770-1780	c
	109	Zeneggen	Ste-Trinité	1666/1879-1881	
Saastal	110	Saas Balen/am langen Acker	St-Antoine	1692	
	111	Saas Grund/Hornlauern	Ste-Trinité	1735-1736	
	112	Saas Fee/Hohen Stiege	Notre-Dame des Marches	1687 et 1747	p+s.m
	113	Triftalp	Mère de Dieu (ou St-Joseph)	? (prob. 18è)	a
Nikolaital	114	Brunnen	Ste-Famille	début 18è	
	115	Burgen	Mère de Dieu	fin 17è	
	116	Imfeld	Sts-Anges Gardiens	1718	
	117	Rittinen	Mère de Dieu	1759	
	118	Niedergrächen	Mère de Dieu	2è 1/2 17è	
	119	Alpe Jungen	Rosaire	1659 et 1993	a
	120	Schalbetten	Mère de Dieu	1672	
	121	Mattsand	Ste-Marguerite	18è	
	122	Schwidernen	St-Jacques le Majeur	1662 et 1954	
	123	Gasenried	St-Théodule	1656/2è 1/2 18è	
	124	Grächen / Eggen	Mère de Dieu	1772 et 1892	
	125	Grächen / Binen	Mère de Dieu	début 18è	
	126	Täschalp	Mère de Dieu	1654, détruite	a
Zermatt	127	Schwarzsee	Notre-Dame des Neiges	18è	a
	128	Winkelmatten	Ste-Famille	1607	
	129	Findelen	St-Jacques	1691	
	130	Haueten	Ste-Lucie	1693	
	131	Zmutt	Ste-Catherine	1797	
	132	Blatten	Mère de Dieu	1640	
	133	Furi	Sept-Douleurs de la Vierge	1747	
Rarogne	134	Mauracker	Mère de Dieu	18è	
	135	Wandfluh	Douloureuse Mère de Dieu	1697 et 1770-80	p+s.m
	136	Capetsch	St-Sébastien	1632 et 1736	
	137	Ibrich	Mère de Dieu	1694	
	138	Holz	St-Barthélemy	1ère 1/2 18è	
	139	Breitmatten	St-Simon	1730	
	140	Brunnbiel	Ste-Famille	18è	
	141	Ausserberg / Bord	St-Antoine de Padoue	2è 1/2 17è	
	142	Leiggern	Visitation	17è ?	
	143	Baltschieder	Mère de Dieu	vers 1740	
	144	Rarogne/in der Rarnerkumme	Ste-Famille	18è	
	145	Rarogne	Ste-Anne	17è	
	146	Hohtenn / Ladenalp	Mère de Dieu	?, détruite	
Lötschental	147	Goppenstein	St-Jean-Baptiste	1717, détruite	
	148	Ferden	Ste-Barbe	1685, 1745	

	149	Ried	St-Pierre	1714 et 1958	
	150	Weissenried	St-Georges	1787	
	151	Eisten	Mère de Dieu	1672, 1709	
	152	Kühmatt	Visitation	1654-1655, 1709	p
	153	Wiler	Ste-Trinité	1703, détruite	
Turtmann	154	Unterems	Mère de Dieu	18è, 1992	
	155	Oberems	Marie Auxiliatrice	1701, 1832	
	156	Tuminen	Mère de Dieu	1661	
	157	Taubenwald	Mère de Dieu	1708	
	158	Meiden	Ste-Famille	vers 1700	
	159	Kasteleren	St-Léger	1682	p
	160	Gruben	Ste-Famille	1708, 1855	p
	161	Agarn	Notre-Dame du Rosaire	1679	
	162	Jeitzinen	Notre-Dame	1795, 1966	
	163	Gampinen	St-Nicolas de Flüe	1756	
Loèche	164	Bratsch	Sept-Joies de Marie	1680, 1948	
	165	Engeresch	St-Laurent	18è	
	166	Erschmatt	Ste-Croix	18è	
	167	Erschmatt / Grünen Boden	Mère de Dieu	17è	
	168	Erschmatt / Hohen Brücke	Mère de Dieu	1691	
	169	Brentschen	Ste-Anne	1733	a
	170	Bachalp	St-Jacques	1706	a
	171	Feschel	St-Antoine Ermite	1619	
	172	Guttet	St-Wendelin	18è	
	173	Thel	Ste-Famille	1773, 1863	p
	174	Dorben	Mère de Dieu	17è	
	175	Tschingern	Sept-Douleurs de la Vierge	17è	
	176	Inden	St-Antoine Ermite	vers 1670	
	177	Leukerbad / Bodmen	Ste-Thérèse	1705	
	178	Birchen	St-Antoine Ermite	17è/1951	
	179	Loèche-ville / Ringacker	Visitation	1694	
	180	Varen / Varneralp	St-Théodule	1729	a
	181	Salgesch	Sept-Douleurs de la Vierge	17è	p
Sierre	182	Villa / Sierre	St-Ginier	18è	
	183	Veyras	St-François d'Assise	1676	
	184	Musot	Ste-Agnès	1781	
	185	Venthône / Anchettes	Notre-Dame du Mont-Carmel	1649	
	186	Mollens	St-Charlemagne	1682	
	187	Cordona	St-Gothard	fin 17è et 18è	
	188	Randogne	St-Hilaire	fin 17è	
	189	Loc	Douloureuse Mère de Dieu	1792	
	190	Crétel	Notre-Dame des Neiges	1705	p
	191	Corin	St-Michel	1764	
	192	Diogne	St-Michel et Ste-Barbe	1669	



	193	Champsabé	Ste-Catherine <i>Barbe</i>	1768	
	194	Chermignon	St-Georges	18è, détruite 1954	
	195	Vercorin	St-Louis	1784	
	196	Vercorin / Tracuit			a
	197	Les Bouillets	St-Antoine	17è, rest. 1844	p
	198	Loye	St-Jean-Baptiste	1709	
<b>Anniviers</b>	199	Fang	St-Germain d'Auxerre	17è, 1863	
	200	Vissoie	Notre-Dame de la Compassion	1688	
	201	Cuimey	St-Nicolas	1798	
	202	Comba	St-Laurent	1724	
	203	Saint-Laurent	Ste-Anne	1766	
	204	Chandolin	Ste-Barbe	avant 1687	
	205	Mission	Ste-Marie-Madeleine	avant 1687/1930	
	206	Les Morasses	St-Félix et Ste-Agnès	vers 1770-1780	p
	207	Mottec	Ste-Claire	vers 1750	
	208	Zinal	St-Barthélemy	avant 1687/1899	
	209	Grimentz	St-Théodule	17è	
	210	Grimentz	Annonciation	18è	
	211	Mayoux	Notre-Dame des Neiges	1755, 1966	p
	212	St-Jean d'en haut	Rosaire	1735	
	213	St-Jean d'en bas	St-Jean-Baptiste	1661, 1881	
	214	Pinsec	St-Symphorien	1715	
	215	Les Frasses	Ste-Barbe	?	
	216	St-Luc	St-Luc	avant 1593/1894	
	217	Soussillon	?	avant 1687	
<b>Ayent-Savièse</b>	218	Botyre	St-Martin	18è	
	219	Saxonne	Ste-Famille	1787	
	220	La Place	St-Michel	1741	
	221	Champlan	Notre-Dame	1718	
	222	Drône	St-Christophe	1634	
	223	Ormône	Rois-Mages	17è	
	224	Granois	Ste-Trinité	1694, détruite	
	225	Chandolin	Notre-Dame des Corbelins	1666	p
<b>Sion</b>	226	Sion	St-Georges	1672	
	227	Conthey-Bourg	St-Georges	17è, 1725	
	228	Daillon	Notre-Dame	17è, 1940	
	229	Gorge vers Derborance	St-Bernard de Menthon	17è	
	230	Molignon	Ste-Anne	1663	
	231	Basse-Nendaz	St-Sébastien	17è	
	232	Clèbes	Visitation	18è	
	233	Cleuson	St-Barthélemy	1707	a
	234	Salins	? (chapelle blanche)	1686	
	235	Mayens-de-Sion	Visitation	1680-1684	
	236	Mayens-de-Sion	Notre-Dame du Bon Conseil	1770-1780	



	237	Bramois	Ste-Catherine	1650	
	238	Longeborgne	Notre-Dame des sept douleurs et St-Antoine ermite	fondé 1522, 17è	
Val d'Hérens	239	Preylet	Notre-Dame	1687	s.m
	240	Suen	St-Bernard de Menthon	1704	
	241	Liez	St-Marc	1ère 1/2 17è	
	242	Eison	St-Georges	17è / 1960	
	243	Hérémente	St-Quentin	1743	
	244	Ayer	Notre-Dame	1620	
	245	Riod	St-Sébastien	17è	
	246	La Garde	Notre-Dame	1620	p+s.m
	247	Evolène / Clos Lombard	Sts-Théodule et Sébastien	1639	c
	248	Lana	St-Laurent	1711	
	249	Les Haudères	Ste-Catherine	1632	
	250	La Forclaz	St-Georges	1705	
	251	La Sage	St-Christophe	1670	p
	252	Villa	Rois-Mages	vers 1650	
	253	Val d'Arolla	St-Barthélemy	1688	p
	254	La Gietty	St-Jean Népomucène	1766	a
	255	Pralong	St-Barthélemy	1604/1929	
Martigny	256	Dugny	Sept-Douleurs de Marie	1772 / 1962	
	257	Saillon	St-André ou St-Laurent	13è ? baroquisé	
	258	Isérables	St-Théodule	1613 / 1827	
	259	Branson	Notre-Dame de la Compassion	17è	
	260	Mazembroz	St-Gothard	1734	
	261	Charrat	Sts-Pierre et Paul	1648	
	262	Martigny-La Bâtiaz	Notre-Dame de la Compassion	1595, 1617, 1748	p
	263	Martigny-Bourg	St-Michel	17è et 1786	
	264	Le Brocard	St-Jean	12-13ème, 17è	
	265	Sembrancher / La Garde	St-Grat	1795	p
	266	Sembrancher	Sept-Joies de la Vierge	17è	
	267	Chamoille	Sts-Martin et Bernard	1686	
Entremont	268	La Rosière	Ste-Anne	1697	p
	269	Commeire	St-Théodule et Bernard	1652	
	270	Praz-de-Fort	Décollation de Jean-Baptiste	1716	
	271	Ferret	Notre-Dame des Neiges	1707	
	272	Bourg-St-Pierre	Notre-Dame de Lorette	1663	
	273	Liddes	St-Etienne	1752	
	274	Liddes	St-Laurent	1505, baroquisé	
	275	Rive-Haute	Notre-Dame	1663 et 1735	
	276	Chandonne	Ange Gardien	1747	
Bagnes	277	Vens	St-Bernard	18è/1954	
	278	Le Levron	Sts-Jean Baptiste et Antoine	1649	



	279	Le Châble / Martinet	St-Marc	17è	
	280	Verbier	St-Christophe	17è	
	281	Verbier	St-Barthélemy	1686, 1886	
	282	Médières	St-Jean	1689	
	283	Bruson	St-Michel	1658	
	284	Montagnier	St-Etienne	17è, 1936	
	285	Versegères	St-Pierre aux liens	1684/1970	
	286	Champsec	St-Bernard ?	? détruite 1818	
	287	Sarreyer	St-André	1646/1935	p
	288	Lourtier / Morgnes	St-Georges ?	vers 1659	
	289	Mauvoisin	Notre-Dame des Eaux	1730	a
St-Maurice	290	Evionnaz / La Rasse	St-Barthélemy	1637	p
	291	Finhaut	Sts-Maurice et Sébastien	1649/1739/1929	
	292	La Léchère	Notre-Dame des Neiges	1776	
	293	La Balmaz	St-Bernard	17è	
	294	Vérolliez	St-Maurice	1662/1742	p
	295	Notre-Dame du Scex	Notre-Dame	1683	p
	296	Les Jours	St-Charlemagne	1745	
	297	Mex	St-Florentin	? /1905	
	298	Vérossaz	St-Sigismond ?	milieu 17è/1838	
Monthey/Illeiez	299	Monthey	Notre-Dame du Pont	1775	
	300	Choëx	St-Sylvestre ?	?/1706	
	301	Massillon	St-Eusèbe	1687, 1707	
	302	Les Nes	St-André	1693	
	303	Le Pas	Notre-Dame de la Compassion	1652/19è	
	304	Chemex	Rois-Mages	1682	
	305	Muraz	Notre-Dame des Neiges	18è	
	306	Illarsaz	St-Bernard	1680/1926	
	307	Vionnaz / Recon	?	1700	a + p
	308	St-Gingolph	Ste-Famille	1677	

## ANNEXE 2

# TABLEAU RECAPITULATIF DES PRINCIPALES TITULATURES

Titulature	Nombre	Remarques
<b>Titulatures mariales</b>		
	<b>total : 84</b>	<b>distribuées ainsi :</b>
Mère de Dieu	39	dans le Haut-Valais
Notre-Dame	9	dans le Valais romand
Visitation	8	seulement 2 en Valais romand
Notre-Dame des Neiges	8	chapelles d'alpage ou de pèlerinage
Sept-Douleurs de la Vierge	7	équivalent du précédent dans le Haut 1 seul exemple romand Longeborgne
Notre-Dame de la Compassion	4	Branson, La Bâtiâz, Le Pas, Vissoie
Sept-Joies de la Vierge	2	Bratsch et Sembrancher
Annonciation	2	Grimentz et Burgspitz
Assomption	1	Eyholz
Notre-Dame du Mont-Carmel	1	Les Anchettes
Notre-Dame de Lorette	1	Bourg-Saint-Pierre
Douloureuse Mère de Dieu	1	Loc
Présentation de la Vierge	1	Bitsch
<b>Principales titulatures traditionnelles</b>		
St-Sébastien	11	saint antipesteux
St-Théodule	9	saint traditionnel du diocèse dont il fut le premier évêque
St-Antoine Ermite	9	surtout dans ermitages et lieux de pèlerinage isolés
St-Jean Baptiste	7	dont une dédiée à la Décollation (Praz-de-Fort)
St-Bernard de Menthon	7	toutes dans la partie romande, en particulier le Bas-Valais
St-Barthélemy	7	lieux isolés ou dangereux, chemins, alpages
St-Georges	7	dans le Valais romand (exception : Weissenried)
Ste-Catherine	6	sainte traditionnelle du diocèse
St-Christophe	5	perd son rôle traditionnel de protection au profit de Barthélemy
St-Michel	5	toutes dans la partie romande



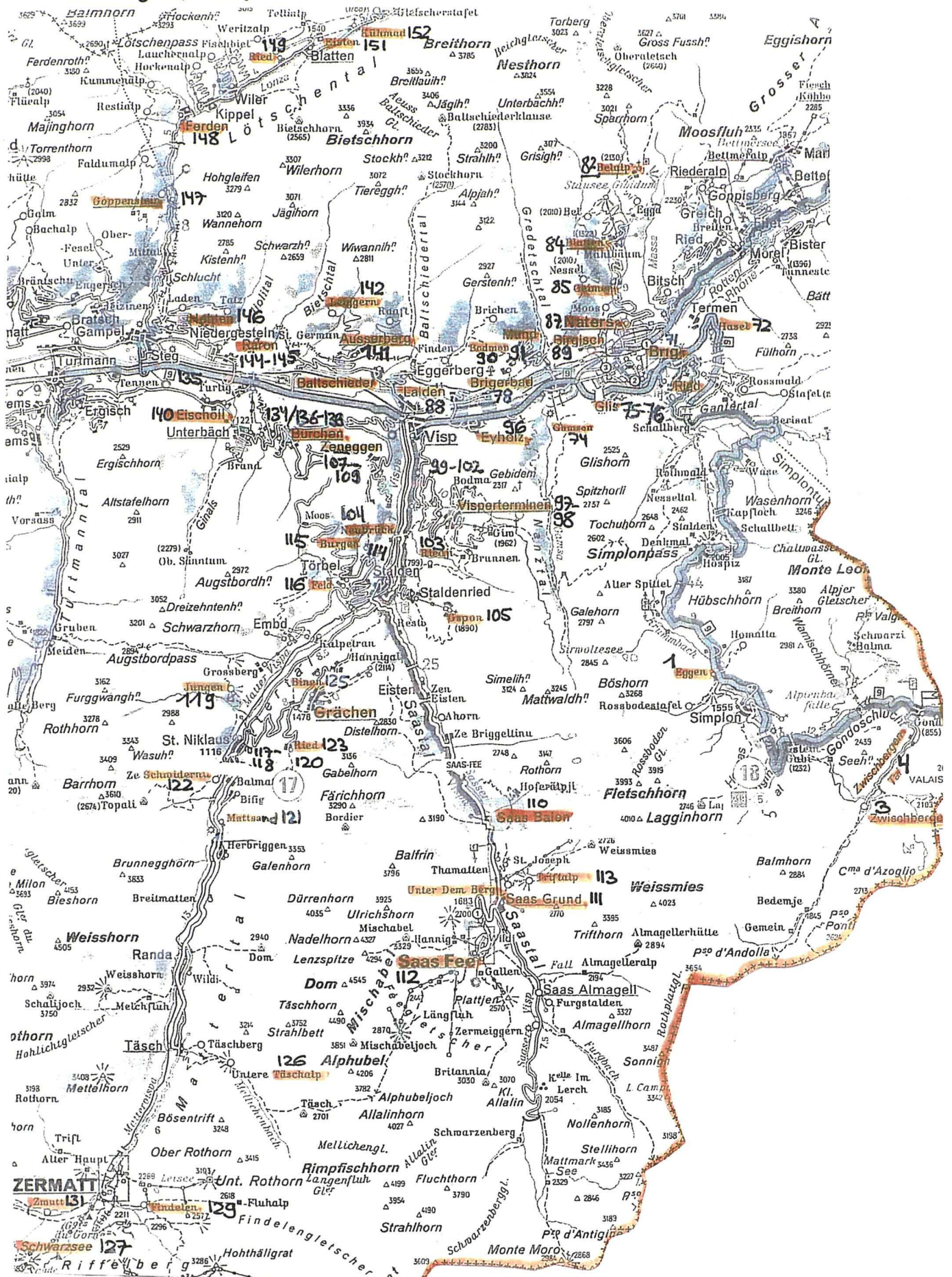
## Principales nouvelles titulatures

Ste-Famille	12	culte en développement
Ste-Anne	10	culte en développement
Ste-Trinité	8	culte en développement, surtout dans le Haut-Valais
St-Antoine de Padoue	7	promu par Trente, remplace progressivement l'Ermité
St-Joseph	6	souvent choisi pour les chapelles de cimetières
Ste-Croix	5	toutes dans le Haut
Rosaire	5	toutes dans le Haut, sauf à St-Jean d'en haut
Sacré-Cœur	3	Rischinen, Glis et Eggen : région de Brigue



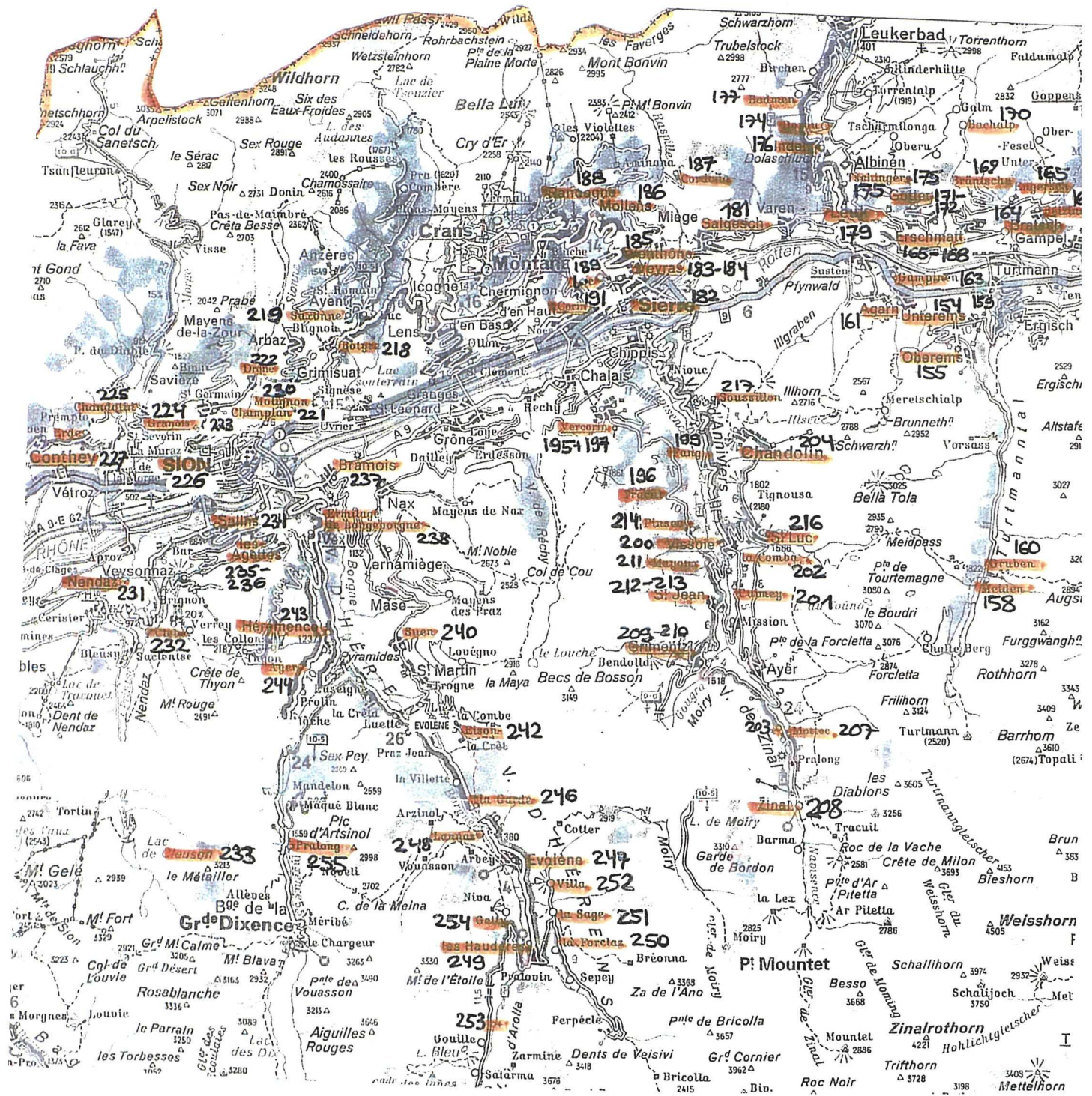


## 2. Brigue, Simplon, Viège, Saastal, Mattertal et Lötschental





### 3. Loèche, Sierre, Anniviers, Hérens, Sion





#### 4. Martigny, Entremont, Bagnes, Chablais



## BIBLIOGRAPHIE

### SUR LE VALAIS EN GENERAL

Bernard Andenmatten, **Monastères et lieux de pèlerinages du Diocèse de Sion (partie romande)**, Sion : Œuvre diocésaine des pèlerinages, 2001

Bernhard Anderes (et alii), **Kunstführer durch die Schweiz, tome 2**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 1976

André Beerli, **Randonnées valaisannes, tome 1 : du Léman à Sion, et tome 2 : du Val d'Hérens à Gletsch**, Chapelle-sur-Moudon : Editions Ketty et Alexandre, 1993

Patrick Braun, Brigitte Degler-Spengler, Elsanne Gilomen-Schenkel (éd.), **Das Bistum Sitten / Le diocèse de Sion, L'archidiocèse de Tarentaise**, Bâle : Schwabe Verlag, collection Helvetia Sacra, 2001

Louis Carlen, **Kultur des Wallis, 1500-1800**, Viège : Rotten Verlag, 1984

Louis Carlen, « 1000 Jahre Walliser Bischöfe (999-1999) », in **Blätter aus der Walliser Geschichte**, 32, 2000, pp. 191-208

Gaëtan Cassina, « Artisans communs aux édifices religieux de Savoie et du Valais », in **Vie religieuse en Savoie, mentalités, associations, Actes du XXXIe Congrès des Sociétés Savantes de Savoie, Annecy**, Annecy : Académie Salésienne, 1988, pp. 107-118

André Donnet, **Guide artistique du Valais**, Sion : Editions Fipel, 1954

Pierre Dubuis, Janine Fayard-Duchêne, **Histoire du Valais, tome 2 : Fin du Moyen Age, L'Etat patricien**, Sion : Médiathèque valaisanne, 2002

Grenat Pierre-Antoine, **Histoire moderne du Valais**, Genève : Victor Pasche éditeur, 1928

Jean-Paul Hayoz, « Documents relatifs aux missions volantes dirigées en Valais par le père Honoré de Chambéry », in **Vallesia**, 1969, pp. 113-132

Ludwig Imesch, « Kapellen im Deutschwallis », in **Walliser Bote**, 1961, 74

Peter Jossen, **50 Wallfahrtsorte... so schön wie das Land**, Viège : Rotten Verlag, 1999

Marco Jorio (éd), **Dictionnaire historique de la Suisse**, Hauterive : G. Attinger, 2002

Michel Maret, Charles-André Meyer, Josef Sarbach, **Eglises de pierre, églises de lumière**, Saint-Maurice : Editions Saint-Augustin, 1997



Henri Michelet, **Le Valais : l'avènement de la république, 1517-1634**, St-Maurice : Editions Rhôdaniques, 1990

François de Preux, Raymund Wirthner-Zeller, **Les plus beaux villages valaisans**, Chapelle-sur-Moudon : Editions Ketty et Alexandre, 1999

Benedikt Rast, **Pèlerinages valaisans**, Lausanne : Editions Jean Marguerat, 1949

Anne-Joseph de Rivaz, « Notes historiques du chanoine Anne-Joseph de Rivaz sur les évêques de Sion du XVIIIe siècle » (publié par André Donnet), in *Vallesia*, t. 42, 1987, pp.1-128

Walter Ruppen, « Das Oberwallis abseits der Wege von Karl Borromäus », in **Kunst um Karl Borromäus**, Lucerne : Faksimile Verlag, 1980

Joseph Sigrist, **Eglises, chapelles et oratoires**, Sion : [Sigrist], 2002

Klaus Speich, Hans Schläpfer, **Kirchen und Klöster in der Schweiz**, Munich : Verlag C. Beck, 1979

Jean-Emile Tamini, Pierre Délèze, **Nouvel essai de Vallesia Christiana**, St-Maurice : Œuvre de Saint-Augustin, 1940

Maurice Zermatten, **Chapelles valaisannes : le visage pittoresque et religieux du Valais**, Neuchâtel : V. Attinger, 1941

## **REGION DE SAINT-MAURICE, MONTHEY, VAL-D'ILLIEZ**

Jean-Pierre Arn, « De Val-d'Illiez à Monthey par Troistorrents : la grâce divine et le démon », in **Construire**, 1999, 46

Louis Blondel, « La chapelle Notre-Dame du Scex », in *Vallesia*, 1960, pp.145-153

**Erreur! Signet non défini.**, **Monographie de Saint-Gingolph**, [S.l.] : [s.n.] (coll. Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne, 1913

Alfred Comtesse, « L'inondation de Monthey de 1726 et la percée du Château-Vieux », in **Annales Valaisannes**, t.3, 1920, pp.76-111

Suzanne Delacoste, **Monthey**, Neuchâtel : Editions du Griffon, 1962

André Donnet, Jean Marcley, **Le pays de Monthey autrefois**, Martigny : Pillet, 1977

André Donnet, Charles Zimmermann, « La chapelle Notre-Dame du Pont à Monthey », in **Annales Valaisannes**, n.1-2, 1952, pp.179-192

Léon Dupont-Lachenal, « Le pays de Monthey aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », in **Annales valaisannes**, t.8, 1952, n.1-2, pp.73-160

Joakim Faiss, « Chapelle rafraîchie : laissée à l'abandon, Notre-Dame du Pont va retrouver une nouvelle jeunesse », in **Nouvelliste**, 1998, 118, p.14

Maurice Parvex, **Collombey-Muraz : une commune, deux paroisses, plusieurs villages et beaucoup de gens**, [S.l.] : [s.n], 1988

Henri Salina, **Eglises, croix et chapelles du Territoire de l'Abbaye de Saint-Maurice**, Saint-Maurice : Editions Saint-Augustin, 2001

## **REGIONS DE MARTIGNY, ENTREMONT ET BAGNES**

Emmanuel Berreau, « Notre-Dame de la Compassion à la Bâtiaz », in **Gazette de Martigny**, 1984, 20, p.5

Louis Blondel, « Le bourg d'Orsières, ses églises et le Châtelard », in **Vallesia**, t.10, 1955, pp.71-86

Roland Baumgartner, Esther Woedehoff, **Les trois Dranses : Col du Grand-Saint-Bernard, Val d'Entremont, Val Ferret, Val de Bagnes, Lac Champex**, Zurich : Office national du tourisme, 1988

René Berthod, **Orsières, ma commune**, Orsières : Administration communale, 1983

Gaëtan Cassina, « Témoignages sur la construction de la cure d'Orsières (1779-1787) », in **Annales valaisannes**, 1979, pp.113-148

Louis Courthion, « La chapelle de Notre-Dame des Neiges à Ferret (Orsières) », in **Annales valaisannes**, série 2, tome 3, 1937, pp.263-266

Louis Courthion, **Bagnes, Entremont, Ferrex : guide pittoresque et historique**, Sierre : éditions à la Carte, 1999

Sandra Deslarzes-May, **Bagnes imaginée, Bagnes vécue**, Le Châble, [s.n], 2000

Pierre Dubuis (éd.), **Une région, un passage : l'Entremont de la fin du Moyen Age à nos jours**, Orsières : Editions du Bimillénaire du Grand-Saint-Bernard, 1989

Léon Dupont-Lachenal, Oscar Darbellay, **Martigny, de la capitale romaine à la cité moderne**, Neuchâtel : Editions du Griffon, collection « Trésors de mon pays », n.107, 1963



Philippe Farquet, **Martigny, Chroniques, Sites et Histoire**, Martigny : Ville de Martigny, 1997 (première édition 1953)

Philippe Farquet, « Les fondateurs de la chapelle de la Bâtiaz : les deux abbés Semblanet », in **Nouvelliste**, 1944, 289, p.4

Philippe Farquet, « La chapelle Saint-Michel à Martigny-Bourg », in **Nouvelliste**, <sup>1937</sup>~~1934~~, 90, p.1

Willy Ferrez (et alii), **Bagnes, notre vallée**, [S. l.] : [s. n.], 1976

Théo Lathion, Emile Quaglia, **Liddes à travers les âges**, Liddes : Commune, 1984

Antoine Mudry, Jean-Emile Tamini, **Essai d'histoire d'Orsières**, Sierre : Editions à la Carte, 2000 (première édition 1930)

Jean-Marc Pillet, **Au pays du Grand-Saint-Bernard**, Bourg-Saint-Pierre : Office du tourisme, 1998

Conrad Rust, « Notes d'art et d'histoire au Val de Bagnes », in **Annales valaisannes**, 7, 1949-1951, pp. 21-62

Conrad Rust, « La Vallée de Bagnes et ses vieilles chapelles », in **Annales valaisannes**, 1943-1945, pp.420-452

## AUTOUR DE SION

Anonyme, « Démolition de la chapelle de la «Maison-Blanche» », in **Nouvelliste**, 1974, 169, p.13

Pascal Berthousoz, Gaëtan Cassina, Myriam Evéquoz-Dayen (et alii), **Saint-Séverin, son église, sa paroisse**, Conthey : Conseil de fabrique de Saint-Séverin, 1994

Jean-Marc Biner, **La chapelle du Pont**, Sion : Sedunum Nostrum, 1978

Bourban Françoise, « Saint-Sébastien et les chasseurs », in **Paroisses vivantes / Nendaz, Salins, Veysonnaz**, 2002, 12

Gaëtan Cassina, « Une chapelle peu commune », in **Chapelle de Champlan**, Sion : [s.n.], 1985, pp. 6-11

Gaëtan Cassina, Dominique Studer (et alii), **L'église à Arbaz : des pierres.... des hommes**, Arbaz : Commune d'Arbaz, 1988

Gaëtan Cassina, François-Olivier Dubuis (et alii), **1788-1988 : Sion, la part du feu**, Sion : Musées cantonaux du Valais et Archives communales de Sion, 1988

Sulpice Crettaz, **La contrée d'Ayent**, Saint-Maurice : [s.n.], 1933

Georges Crettol, « Notre-Dame des Corbelins », in **13 Etoiles**, 18, 1968, 4, pp. 36-39

Pierre Délèze, Paul de Rivaz, Jean-Emile Tamini, **Essai d'histoire du district de Conthey**, [s.l.], [s.n.], 1924

André Donnet, **Art monuments de Sion / Kunsführer Sitten**, Bern : SHAS, 1984

Albert Duruz, « La chapelle de Salins », in **Gazette**, 56, 1911, pp. 2-3

Véronique Evéquozy-Ribordy, « La chapelle des Mayens-de-Sion », in **Sedunum nostrum**, 2001

Gérard Mabillard, « Notre-Dame des Corbelins », in **Nouvelliste**, 1976, 208, p. 19

Catherine Santschi, Gaëtan Cassina, Bernard Wyder, **L'ermitage de Longeborgne**, Sion : Sedunum Nostrum, 1979

Romaine Syburra-Bertelletto, Catherine Santschi, **L'ermitage de Longeborgne, Ses ex-votos, ses chapelles et son mobilier ; son histoire et ses ermites**, Bramois : Comité de sauvetage du patrimoine de Longeborgne, 2003

Michel Theytaz, **Une chapelle à la croisée des chemins (chapelle de Champsabé)**, Sierre : Monographic, 1992

Norbert Wicky, « Chapelle restaurée de Champlan : un intérêt artistique certain », in **Nouvelliste**, 1985, 111, p. 19

Norbert Wicky, « Désaffectée depuis près de 15 ans, la chapelle de Champlan retrouve son visage du XVIIIe », in **Nouvelliste**, 1985, 105, p. 3

## VAL D'HÉRENS

Alexandre Bourdin, **Héremence et son passé**, Sion : Editions du Château, 1973

Andrée Fauchère, **Evolène, pays de lumière**, Genève : Slatkine, 2002

Antoine Gaspoz, Jean-Emile Tamini, **Essai d'histoire de la vallée d'Hérens**, Sierre : Editions à la Carte, 1999 (première édition 1935)

Antoine Maistre, **Simple notes sur Evolène et son passé**, Evolène : édité à compte d'auteur, 1971

Nanette Métrailler, **Petite chronique de La Sage**, Martigny : Pillet, 1984

Paroisse de St-Martin, **Chapelle de Suen**, St-Martin : paroisse, 1986



## REGION SIERRE ET ANNIVIERS

Alain Besse, « La chapelle de Saint-Jean d'en-bas », in **Anniviers-Info**, juin-juillet 1994

Gaëtan Cassina, « La chapelle du château (Notre-Dame de la Compassion) » ; in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1995, 6

Gaëtan Cassina, « La chapelle Saint-Symphorien de Pinsec », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1995, 7

Gaëtan Cassina, « La chapelle Notre-Dame des Neiges à Mayoux », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1995, 8

Gaëtan Cassina, **Saint-Ginier**, Sierre : [s.n], 1996

Gaëtan Cassina, « L'ancienne chapelle - ou oratoire- de Soussillon, in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 3

Gaëtan Cassina, « La chapelle Saint-Germain d'Auxerre à Fang », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 4

Gaëtan Cassina, « L'oratoire de Saint-Nicolas à Cuimey », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 5

Gaëtan Cassina, « L'oratoire de Saint-Laurent à La Combaz », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 6

Gaëtan Cassina, « La chapelle de Saint-Laurent / Mottec », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 7

Gaëtan Cassina, « La chapelle des Morasses à Ayer, in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 8

Gaëtan Cassina, « L'église paroissiale de Chandolin », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 9

Gaëtan Cassina, « La chapelle des Morasses à Ayer », in **Paroisses vivantes / Val d'Anniviers**, 1997, 11

Hans Jörg Lehner (traduction de Gaëtan Cassina), « L'exploration archéologique de la chapelle Saint-Ginier, ancienne église paroissiale de Villa/Sierre », in **Vallesia**, XLVIX, 1994, pp.139-154

[Nouvelliste], « Le sauvetage de la chapelle de Musot », in **Nouvelliste**, 1972, 175, p. 15

Sonia Matter, « Sainte-Agnès aux petits soins : la chapelle Sainte-Agnès de Veyras est en cours de restauration », in **Nouvelliste**, 2002, n.224, p.20

Amédée Rey, **La chapelle de Diogne, fragments d'histoire**, Montana : Paroisse St-Grat, 2000

Olivier Conne, **La Contrée de Sierre 1302-1914**, Sierre : [s.n], 1991

Jean-Emile Tamini, **Essai de monographie de Sierre**, Sierre : Calligraphy, 1996 (première édition 1930)

Erasme Zufferey, **Le passé du Val d'Anniviers, L'époque moderne : 1482-1798**, présenté et amendé par Michel Salamin, Sierre : Editions du Manoir, collection « Le passé retrouvé », 1973

## **REGION LOÈCHE - RAROGNE - AUSSERBERG**

Klaus Anderegg, **Ausserberg : Dorf und Weiler, der alte Baustand**, Ausserberg : Commune, 1983

German Burgener, « Die Kapelle in Gampinen », in **Walliser Bote**, 1971, 263, p.4

Felicitas Cleusix-Fuchs, **Raron - St.German**, [s.l][s.n], 1997

Josef Heinzmann, **Die Ringackerkapelle**, [s.l] : [s.n], 1968

Peter Jossen, **Baltschieder und sein Tal**, Viège : Rotten Verlag, 1984

Peter Jossen, **Erschmatt, Bratsch und Niedergampel im Zenden Leuk**, Erschmatt : Paroisse, 1970

[Paroisse de Loèche], **800 Jahre Pfarrei Leuk**, [s.l] : [s.n], 1983

Walter Ruppen, **Raron**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses n.139), 1974

Walter Ruppen, **St-German VS : Kirche und Dorf**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, n.405), 1984

Konrad Zeller, **Raron**, Berne : Paul Haupt, 1956

Robert Zimmermann, **Marienkapelle auf dem Ringacker bei Leuk**, [s.l] : [s.n], 1959

## **REGIONS VIEGE, NIKOLATAL, SAASTAL, ZERMATT**

Beat Abgottspon, Jean Mülhauser, **Gspon und die St. Anna-Kapelle**, Staldenried : Commune, 1991

Jean-Pierre Arn, « Valais : le baroque paysan dans toute sa splendeur, de Saas Grund à Saas Fee », in **Construire**, 2002, 38

Peter Joseph Carlen (et alii), **Heimatbuch St Niklaus**, St Niklaus : Gemeindeverwaltung, 1975



- François Gos, « Chapelles de Zermatt », in **13 Etoiles**, 26, 1976, n.5, pp. 36-37
- Walter Hauser, **Die Kirchen des Saastal im Wallis**, Zurich : Art Institut Orell Füssli, 1923
- Eligius Heinzmann, **Visperterminen wie es einst war**, manuscrit dactylographié, [s.l.], [s.n.], [s.d.]
- Roger Imboden, « Kapellen der Pfarrei St Niklaus », in **Walliser Spiegel**, 15, 1987, n.32, pp.6-7 et n.34, p.6
- Josef Indermitte, **Chronik der Gemeinde Unterbäch (17. - 20. Jahrhundert)**, [s.l.] : [s.n.], 1986
- Peter Jossen, **Visp, die Vespia Nobilis**, Brigue : Rotten Verlag, 1988
- Otto Kalbermatten, **Pfarrei Saas Almagell, Kirche und Kapellen**, [s.l.] : [s.n.], 1983
- Ivo Kronig, « Die Ried-Kapelle auf dem Haueten », in **Pfarrblatt Zermatt**, 1988, 10, p.2
- Walter Ruppen, **100 Jahre Pfarrei Saas Fee**, Saas-Fee : paroisse, 1993
- Walter Ruppen, **Visp VS : Siedlung und Bauten**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, série 36, n.356), 1984
- Walter Ruppen, **Die Wallfahrtsorte der Waldkapelle Mariä Heimsuchung in Visperterminen**, Visperterminen : Paroisse de Visperterminen, 1995
- Walter Ruppen, « Zum Schutz der Heimat » (chapelle de Winkelmatten), in **Walliser Bote**, 1988, 20, p.11
- Friedrich G. Stebler, « Die Vispertaler Sonnenberge », in **Jahrbuch der Schweiz**, 56. Jahrgang, Schweizer Alpenclub, Bern, 1921
- German Studer-Freuler, **Visperterminen, Versuch einer Beschreibung von Geschichte und Kultur eines Walliser Bergbauernvolkes**, Viège : Rotten Verlag, 1984
- Otto Supersaxo, **Im Saastal zu Hause**, Viège : Rotten Verlag, 1984
- [Walliser Bote], « Bildstock und Turm : Kapellenweihe nach Abschluss der Renovationsarbeiten in Schalbetten » in **Walliser Bote**, 1985, n.202, p.7
- Raymond Wirthner, « Die Kapelle Rittinen, St Niklaus », in **Walliser Spiegel**, n. 11, 1983, p. 24
- Siegfried Wyss, **Törbel, Dorf und Pfarrei**, Törbel : Commune, 1991
- Gregor Zenhäusern, **Unterbäch**, [s.l.] : édité à compte d'auteur, 2002
- Walter Zurwerra, **775 Jahre Pfarrei Visp**, Viège : Mengis Verlag, 1989

## REGION NATERS ET BRIGUE

Peter Arnold, **Gaspard Jodoc Stockalper de la Tour (1609-1691)**, Genève : Editions Slatkine, 1988

Paul Budry, Paul de Rivaz, **Brigue et le Haut-Valais**, Neuchâtel : Editions de la Baconnière, collection « Villes et régions d'art de la Suisse », n.2, 1930

Louis Carlen, **Brig**, Berne : Paul Haupt Verlag, 1968

Louis Carlen, **Naters, Blatten, Belalp**, Paul Haupt Verlag, 1973

Daniel Imesch, « Die Kapelle des hl. Johannes auf Birgisch », in **Walliser Jahrbuch** n.15, 1946, pp.18-23

Ludwig Imesch, « Wallfahrt, Weine, Industrie, Idylle : Glis, Gamsen, Eyholz, Lalden, Eggerberg », in **Wallis**, 6 (der Rotten erzählt), 1985, 5, pp. 14-17

Beat Jaggi, « Die Kapelle von Birgisch », in **Walliser Volksfreunde**, 1986, 13

Erwin Jossen, **Mund, das Safrandorf im Wallis**, Viège : Mengis Druck und Verlag, 1989

Erwin Jossen, **Naters**, [s.l.], [s.n.], 2000

Erwin Jossen, « Zwei Bergkapellen der Pfarrei Mund », in **Blätter aus der Walliser Geschichte**, 19, 1987, pp. 313-325

Peter Jossen, **Blatten : zwischen Bietschhorn und Petersgrat**, Viège : Rotten Verlag, 1994

Peter Jossen, **Brigerbad und seine Thermalquellen**, Viège : Mengis Druck und Verlag, 1997

Peter Jossen, **Lalden**, Viège : Rotten Verlag, 1979

Josef Lambrigger (et alii), **Ausserbinn**, Ausserbinn : Commune, 1988

Manfred Mathier, Josef Anton Kuonen (et alii), **Kulturführer zur Geographie, Geschichte, Wirtschaft, Sprache und Kultur : Brig-Glis, Naters und Ried-Brig**, Brigue : Wir Walser, 2001

Walter Ruppen, **Naters und « Natischer Berg »**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, série 36, n.51/352), 1984

Georges Tscherrig, « Burgspitz und sein Heiligtum », in **Walliser Bote**, 119, 1997



## REGION CONCHES ET BINNTAL

Klaus Anderegg, **Durch der Heiligen Gnad und Hilf : Wallfahrt, Wallfahrtskapellen und Exvotos in den Oberwalliser Bezirken Goms und Östlich-Raron**, Bâle : Verlag G. Krebs AG, 1979

Irmgard Anthenien (et alii), **Durchs Obergoms, ein kultur-historischer Wanderweg**, Münster : Inns Obergoms Vereinigung, 1987

Renaud Bucher, « Zur Restaurierung der Kapelle St. Augustinus und 14 Nothelfer in Fiesch », in **Vallesia**, 1990, pp. 519-527

Paul Budry, Paul de Rivaz, **Brigue et le Haut-Valais**, Neuchâtel : Editions de la Baconnière, collection « Villes et régions d'art de la Suisse », n.2, 1930

Georg Carlen, Louis Carlen, Josef Lambrigger (et alii), **Reckingen, Dorf und Pfarrei**, Reckingen : commune, 1995

Louis Carlen, **Das Goms**, Berne : Paul Haupt Verlag, 1966

Emil Clausen, « Kulturgeschichte von Mörel aus den Jahren 1650-1800 », in **Blätter aus der Walliser Geschichte**, 3, 1906, pp.434-445

Roland Flückiger-Seiler, Benno Mutter, **Ernen und Umgebung**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 1995

Anneliese Kaufmann, **Willkommen auf Bettmeralp**, Iserlohn : Kaufmann, 1993

Ferdinand Kreuzer, **Goms, Land an der jungen Rhone**, Viège : Rotten Verlag, 1995

Josef Lambrigger (et alii), **Bellwald**, Bellwald : Commune, 1993

Josef Lambrigger, **Die Gotteshäuser von Reckingen**, Reckingen : Paroisse de Reckingen, [s.d]

Josef Lambrigger, **Die St.Katharina-Kapelle im Wiler bei Geschinen**, Münster : Commune, 1989

Josef Lambrigger, **700 Jahre Pfarrei Binn**, Binn : Paroisse, 1996

Benno Mutter, **Rottebrigge, Niederwald / Goms : ein Weiler auf dem Weg von gestern zum morgen**, Niederwald : Stiftung Rottebrigge, 1995

Stanislaus Noti, **Münster : ein Blick in 700 Jahre Geschichte**, [s.l.] : [s.n], 1982

Walter Ruppen, « Die hl. Margaretenkapelle in Münster » in **Walliser Bote**, 1968, 153

Walter Ruppen, **Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis, tome 1 : Das Obergoms, die ehemalige grosse Pfarrei Münster**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, Birkhäuser Verlag, 1976

Walter Ruppen, **Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis, tome 2 : Das Untergoms, die ehemalige Pfarrei Ernen**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, Birkhäuser Verlag, 1979

Walter Ruppen, **Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis, tome 3 : Ost-Raron**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, Birkhäuser Verlag, 1991

Walter Ruppen, **Münster im Goms**, Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, n.87), 1982

Walter Ruppen, **Die Siedlungen des Mittलगoms : Niederwald und Blitzingen VS**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, n.249), 1978

Walter Ruppen, **Binntal**, Bâle : Société d'histoire de l'art en Suisse, (collection Guides de monuments suisses, n.221), 1977

Raymond Wirthner, « Ritzingerfeld, Herz der Welt », in **Walliser Woche**, n.2, 1991

Zenzünen Anselm, **Wir ziehen zu des Herrn Haus, Friede wohnt in seinen Mauern : Kapelle Maria zum Schnee**, Betten-Bettmeralp : paroisse, 1980

Robert Zimmermann, « Die Kapelle Zen Höhen Flühen in Geschichte, Sage und Dichtung », in **Blätter aus der Walliser Geschichte**, 10, 1946, pp. 73-93

## DIVERS

Michèle Brocard-Plaut, **Eglises et chapelles en Maurienne**, Loudéac : Yves Salmon Editeur, 1992

Michèle Brocard-Plaut, **Eglises et chapelles en Tarentaise**, Loudéac : Yves Salmon Editeur, 1992

Roger Devos, « Chapelles et dévotions populaires dans le diocèse de Genève-Annecy aux XVIIe et XVIIIe siècles », in **Vie religieuse en Savoie, mentalités, associations, Actes du XXXIe Congrès des Sociétés Savantes de Savoie, Annecy**, Annecy : Académie Salésienne, 1988, pp. 139-147

Jean Domaine, **Le Capelle nella Diocesi di Aosta**, Aoste : Tipografia Valdostana, 1987

Père Charles de Genève, **Les Trophées Sacrés, ou missions des capucins en Savoie, dans l'Ain, la Suisse romande et la vallée d'Aoste, à la fin du XVIe et au XVIIe**, publiés par Félix Tisserand, Lausanne : société d'histoire de la Suisse romande, 3 tomes, 1975

Lucien Chavoutier, « La Savoie baroque », in **L'histoire en Savoie**, numéro hors-série, Noël 1980



Denis Cerclet (et alii), **L'art baroque en Savoie**, Chambéry : Fondation pour l'Action Culturelle Internationale en Montagne, 1995

Bernard Groperrin, « La réforme catholique en Savoie », in **L'histoire en Savoie**, 75, 1989

Michelle Leroy, Geneviève de Montleau, **Sur les chemins du baroque en Beaufortain et Val d'Arly**, Chambéry : La Fontaine de Siloé / FACIM, 1999

Gilbert Maistre, « Historiographie du baroque en Savoie et perspectives de recherches », in **Chemins d'histoire alpine, Mélanges dédiés à la mémoire de Roger Devos**, Annecy : Association des Amis de Roger Devos, 1997, pp. 449-510

Raymond Oursel, **L'art populaire baroque en Savoie**, Annecy : Gardet Editeur, 1954

## LISTE DES FIGURES

Figure 1	Le Levron, chapelle Saints-Jean-Baptiste et Antoine	p.6
Figure 2	Loèche, gravure de Mathieu Merian	p.22
Figure 3	Münster, plan de la chapelle Sainte-Marguerite	p.36
Figure 4	Münster, chapelle Sainte-Marguerite, vue du chevet	p.36
Figure 5	Villa (Val d'Hérens), chapelle des Rois-Mages, vue du chevet	p.37
Figure 6	Greich, plan de la chapelle Sainte-Agathe	p.38
Figure 7	Ritzingerfeld, plan de la chapelle de la Mère de Dieu	p.40
Figure 8	Val d'Arolla (La Gouille), chapelle Saint-Barthélemy, vue du chevet	p.41
Figure 9	La Sage, chapelle Saint-Christophe, vue du mur latéral droit	p.42
Figure 10	Randogne, chapelle Saint-Hilaire, vue de la façade	p.45
Figure 11	Heiligkreuz, chapelle de la Sainte-Croix, vue de la façade	p.46
Figure 12	Mollens, chapelle Saint-Charlemagne, détail de la façade	p.47
Figure 13	La Bâtiaz (Martigny), chapelle Notre-Dame de la Compassion, détail de la façade	p.47
Figure 14	Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, le portail	p.49
Figure 15	Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, détail de la clé de voûte du portail	p.49
Figure 16	Visperterminen, chapelle de la Visitation, le portail	p.51
Figure 17	Loèche (Ringacker), chapelle de la Visitation, détail du portail sur le mur latéral gauche	p.52
Figure 18	Ritzingerfeld, chapelle de la Mère de Dieu, portail de la façade	p.54
Figure 19	Ritzingerfeld, chapelle de la Mère de Dieu, détail du linteau du portail	p.54
Figure 20	Branson, chapelle Notre-Dame de la Compassion, détail de la façade	p.56
Figure 21	Villa, chapelle des Rois-Mages, détail de la façade	p.56
Figure 22	Molignon, chapelle Sainte-Anne, vue de la façade et du mur latéral droit	p.57
Figure 23	Evolène (Clos-Lombard), chapelle Saints-Théodule et Sébastien, la façade	p.57
Figure 24	Sion, chapelle Saint-George, le porche et la façade	p.58
Figure 25	Schwarzsee, Notre-Dame des Neiges, vue du porche de bois et de la façade	p.59
Figure 26	Visperterminen, chapelle de la Visitation, le porche et la façade	p.60



Figure 27	Visperterminen, chapelle de la Visitation, détail des colonnes du porche	p.61
Figure 28	Brigue, chapelle Saint-Sébastien, détail du porche : une serlienne	p.63
Figure 29	Ferret, chapelle Notre-Dame des Neiges, vue du mur latéral gauche et du porche	p.65
Figure 30	Ausserbinn, chapelle du Rosaire, détail de la façade : l'auvent	p.66
Figure 31	Mauracker, chapelle Saint-Antoine Ermite, vue du chevet	p.67
Figure 32	Vissoie, chapelle Notre-Dame de la Compassion, vue de la façade	p.68
Figure 33	Mörel / Zen Höhen Flühen, chapelle des Sept-Douleurs de la Vierge, la façade	p.69
Figure 34	Suen, chapelle Saint-Bernard de Menthon, vue de la façade et du clocher	p.71
Figure 35	Drône, chapelle Saint-Christophe, le clocher	p.72
Figure 36	Martigny-Bourg, chapelle Saint-Michel, le clocher	p.72
Figure 37	Baltschieder, chapelle Saint-Sébastien, le clocher	p.73
Figure 38	Ritzingen, chapelle Sainte-Anne, le chevet et le campanile	p.75
Figure 39	Zum Loch, chapelle Sainte-Anne, le campanile	p.76
Figure 40	Eisten, chapelle Notre-Dame, le chevet et le campanile	p.76
Figure 41	Holz, chapelle Saint-Barthélemy, le chevet et le campanile	p.77
Figure 42	Commeire, chapelle Saints-Théodule et Sébastien, la façade et le clocher-mur	p.78
Figure 43	Loèche (Ringacker), chapelle de la Visitation, vue du mur latéral nord	p.80
Figure 44	Loye, chapelle Saint-Jean Baptiste, le mur de l'entrée, vue extérieure et intérieure	p.84
Figure 45	Bister, chapelle Sainte-Anne, profil de la corniche	p.86
Figure 46	Botyre, chapelle Saint-Martin, détail de la corniche	p.86
Figure 47	Visperterminen, chapelle de la Visitation, détail d'un pilastre de la nef	p.87
Figure 48	Niederhäusern, chapelle Sainte-Barbe, détail de la corniche et du pilastre droit de l'arc triomphal	p.88
Figure 49	Schmidighäusern (Binn), chapelle Saint-Antoine, détail de la corniche, pilier droit de l'arc triomphal Bächerhäusern, chapelle de la Mère de Dieu, détail de la corniche de la nef	p.89
Figure 50	Bächerhäusern, chapelle de la Mère de Dieu, profil de la corniche	p.90
Figure 51	Mörel / Zen Höhen Flühen, chapelle des Sept-Douleurs de la Vierge, profil de la corniche	p.91

Figure 52	Rittinen, chapelle de la Mère de Dieu, détail d'un pilastre de la nef	p.92
Figure 53	Eyholz / in der Riti, chapelle de l'Immaculée Conception, vue de la première travée, de la tribune et du mur de l'entrée	p.94
Figure 54	Ausserbinn, chapelle du Rosaire, vue d'une travée du mur droit	p.95
Figure 55	Neubrücke, chapelle de l'Immaculée Conception, vue d'une travée du mur droit	p.95
Figure 56	Zum Loch, chapelle Sainte-Anne, vue du plafond	p.97
Figure 57	Drône, chapelle Saint-Christophe, voûte de la nef et détail	p.98
Figure 58	Bächerhäusern, chapelle de la Mère de Dieu, vue de la voûte de la nef	p.99
Figure 59	Molignon, chapelle Sainte-Anne, vue de la voûte de la nef et du mur latéral gauche	p.100
Figure 60	Weissenried, chapelle Saint-Georges, détail de la voûte	p.101
Figure 61	Niederernen, chapelle Saint-Antoine de Padoue, vue d'ensemble vers le chœur	p.101
Figure 62	Kühmatt, chapelle de la Visitation, détail de la voûte	p.102
Figure 63	Unterstalden, chapelle Notre-Dame, l'arc triomphal	p.104
Figure 64	Monthey, chapelle Notre-Dame, vue vers le chœur	p.105
Figure 65	Selkingen, chapelle Saint-Marc, vue vers le chœur	p.109
Figure 66	Bruson, chapelle Saint-Michel, voûte du chœur	p.109
Figure 67	Schmidighäusern (Binn), chapelle Saint-Antoine, détail de la voûte du chœur	p.109
Figure 68	Martigny / La Bâtiaz, chapelle Notre-Dame de la Compassion, vue vers le chœur	p.110
Figure 69	Ritzingen, chapelle Sainte-Anne, plan	p.112
Figure 70	Ormône, chapelle des Rois-Mages, voûte du chœur	p.114
Figure 71	Randogne, chapelle Saint-Hilaire, voûte du chœur	p.114
Figure 72	Imfeld, chapelle Saint-Martin, vue de la nef depuis le chœur, détail de la voûte	p.115
Figure 73	La Rosière, chapelle Sainte-Anne, détail de la voûte du chœur	p.116
Figure 74	Brigue, chapelle Saint-Sébastien, voûte de la nef	p.117
Figure 75	Eyholz / in der Riti, chapelle de l'Immaculée Conception, voûte du chœur	p.118
Couverture	Ritzingerfeld, chapelle de la Mère de Dieu	



# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>CHAPITRE PREMIER : PRÉMISSSES MÉTHODOLOGIQUES</b>	<b>2</b>
1.1 Le corpus	2
1.2 Le cadre temporel	3
1.3 Les sources	3
1.4 Etat de la recherche	6
<b>CHAPITRE DEUX : NOTICE HISTORIQUE</b>	<b>8</b>
Le Valais entre 1600 et 1800	8
La question religieuse : entre Réforme et Contre-Réforme	10
<b>CHAPITRE TROIS : LA CARTE D'IDENTITE D'UNE CHAPELLE, FONDATION, FONCTION ET TITULATURE</b>	<b>15</b>
3.1 La fondation d'une chapelle	16
L'évêque : mécène et commanditaire ?	16
Les fondateurs	17
3.2 Les divers types de chapelles	20
3.3 Les titulaires	27
<b>CHAPITRE QUATRE : L'ASPECT EXTERIEUR, ELEMENTS D'ANALYSE TYPOLOGIQUE</b>	<b>32</b>
4.1 Dimensions et orientation	32
4.2 Les divers types de plans	34
4.3 La façade	43
4.4 Les porches	58
4.5 La toiture	66
4.6 Les clochers	70
4.7 Les murs latéraux et le chevet	78

<b>CHAPITRE CINQ : L'ASPECT INTERIEUR, ELEMENTS D'ANALYSE TYPOLOGIQUE</b>	<b>82</b>
5.1 Plan, disposition et forme des jours dans le vaisseau principal	83
5.2 Modénature	85
5.3 Voûtes et plafonds du vaisseau principal	96
5.4 Autres aménagements du vaisseau principal	102
5.5 Entre la nef et le choeur : une transition délicate	104
5.6 L'arc triomphal	106
5.7 Le choeur et ses voûtes	107
<b>CHAPITRE SIX : CONCLUSIONS... ET QUESTIONS</b>	<b>119</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>123</b>
annexe 1 : répertoire	123
annexe 2 : tableau récapitulatif des titulatures	131
annexe 3 : cartes	134
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>137</b>
<b>LISTE DES FIGURES</b>	<b>149</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>152</b>